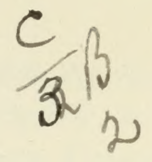

U d'/of Ottawa
39003021987325

*Publications des archives canadiennes—No. 3.*

# JOURNAL DE LAROCQUE



DE LA

RIVIERE ASSINIBOINE JUSQU'A LA RIVIERE "AUX ROCHES JAUNES"

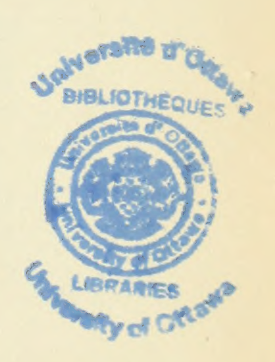
1805




EDITÉ AVEC DES NOTES PAR

L. J. BURPEE, F.R.G.S.

*Publié avec l'autorisation du ministre de l'Agriculture sous la direction de l'archiviste.*



OTTAWA
IMPRIMERIE DE L'ÉTAT
1911

# JOURNAL DE LAROCQUE

## INTRODUCTION

Dans une lettre en date du 7 novembre 1806, Sir Alexander Mackenzie écrit ce qui suit à son cousin Roderick Mckenzie: 'Lorsque je vous ai écrit au sujet de la publication d'une seconde édition de mes voyages, je n'avais pas la moindre idée de l'intention de la Compagnie de publier l'histoire du Nord-Ouest, et pour cette raison, au lieu de demander aujourd'hui votre concours, je viens vous offrir mes services puisque vous semblez être celui qui a pris l'initiative de ce projet.' Dans les *Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest,* de L. R. Masson, se trouve un renvoi à la lettre ci-dessus qui fait mieux connaître ce projet: "L'honorable R. Mckenzie avait acquis une grande réputation littéraire et c'était un travailleur infatigable. Il semble avoir conçu à une certaine époque, le projet de publier une histoire des tribus aborigènes du Nord-Ouest de même que l'histoire de la compagnie du Nord-Ouest. Afin de se procurer les matériaux nécessaires à l'accomplissement de cette tâche, il avait transmis durant l'hiver des circulaires imprimées à plusieurs associés et commis de la compagnie du Nord-Ouest, leur demandant de recueillir et de lui faire parvenir, sous forme de lettres ou de journaux, les renseignements qu'ils pourraient obtenir au sujet de la région où ils passaient l'hiver, de même que sur les natifs, sur l'origine, la religion, les mœurs et les coutumes de ceux-ci et sur leurs principaux chefs, leur gouvernement et l'origine de leur trafic avec les blancs, etc. En réponse, il reçut plusieurs rapports, mémoires et journaux du Nord-Ouest dont quelques-uns sont publiés dans la collection (*Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest.*) Cependant il ne paraît pas avoir mis son projet à exécution, et il semble qu'il se soit contenté de recueillir un grand nombre d'extraits intéressants des travaux de différents voyageurs et écrivains et de les classer de façon à prouver et à établir une analogie parfaite entre les aborigènes du Nord-Ouest et les autres nations anciennes et modernes de la terre, par suite de la similitude des idées, des coutumes et du genre de vie."

Finalement, les matériaux que Roderick Mckenzie avait recueillis devinrent la propriété du sénateur Masson et celui-ci en fit une sélection qu'il publia avec une introduction et des notes dans ses *Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest.* Après la mort du sénateur Masson, ces documents précieux furent vendus à l'enchère; un certain nombre de ceux-ci furent adjugés au bureau des archives du Canada, et les autres à la bibliothèque de l'université McGill. Parmi ceux de la bibliothèque de McGill se trouve un sommaire du travail que Roderick McKenzie s'était proposé de faire, travail qui apparemment aurait formé deux volumes et dont voici le titre: 'Histoire de la compagnie du Nord-Ouest, contenant la ressemblance entre les nations anciennes et modernes, par Roderick Mckenzie, directeur de cette compagnie membre du Conseil législatif du Bas-Canada, lieutenant-colonel de la milice, membre de la Société littéraire et historique de Québec, membre de la Société américaine des antiquaires et membre de la Société royale des antiquités du nord de Copenhague.' Est-ce que Roderick McKenzie s'est effrayé en face de la tâche gigantesque qu'il avait entreprise ou découragé en considérant les dépenses requises? Il est impossible de s'en rendre compte. En tout cas, le travail qu'il avait eu l'ambition de faire, n'a jamais vu le jour en dépit du titre qui avait été préparé.

Parmi les journaux que McKenzie avait reçus pour exécuter son travail, se trouvaient les récits d'une série d'expéditions par terre depuis l'Assiniboine jusqu'aux villages des Mandans sur le Missouri. Ces journaux rédigés par François Antoine Larocque et Charles Mackenzie, commis au service de la compagnie du Nord-Ouest comprennent les années 1804, 1805 et 1806. Ce qui les rend intéressants, ce n'est pas seulement la lumière qu'ils jettent sur l'histoire du commerce de fourrures, mais encore les renseignements qui s'y trouvent sur la vie et les coutumes de l'une des plus remarquables tribus de l'ouest, les Mandans. Le *Missouri Journal,* 1804-1805 de Larocque, et la première partie des *Missouri Indians* de Charles Mackenzie, ont trait au même voyage. La direction de l'expédition fut confiée à Larocque et Mackenzie l'accompagna en qualité d'assistant.

La direction de la seconde expédition, beaucoup plus importante que la première, fut encore confiée à Larocque qui avait Mackenzie pour assistant. Dans la *Second Expedition* de Mackenzie,

en 1805, se trouve la narration de ce voyage ou d'une partie de celui-ci, mais jusqu'à une date récente, il avait été impossible de mettre la main sur la narration de Larocque. Il est possible qu'elle ait fait partie des matériaux recueillis par Roderick McKenzie; en ce cas, Masson ne l'a pas eu en sa possession, et, de fait, ce dernier ne paraît pas en avoir eu connaissance. Dans la narration de sa *Third Expedition*, 1805, Mackenzie fait allusion au journal de Larocque, mais pendant longtemps il fut impossible de retracer le document lui-même. Il est vrai que le journal original manque encore, mais il se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque de l'université Laval de Montréal, ce que l'on prétend une copie conforme de ce document avec un certain nombre d'autres manuscrits légués à cette institution par feu le juge Baby de Montréal. Ce *Journal of a Voyage to the Rocky Mountains from my leaving the Assinibois River on the 2nd june*, 1805, tel qu'intitulé, est imprimé aujourd'hui pour la première fois et autant qu'il est possible de s'en assurer pour le moment, c'est la transcription mot pour mot de l'original.

Mackenzie accompagna Larocque jusqu'aux villages Mandan et Minnetaree seulement. Jusque là le journal de l'un complète admirablement le journal de l'autre, tel que constaté lors de l'expédition précédente. Mackenzie complète le récit de Larocque quant aux préparatifs du voyage de ce dernier depuis les villages du Missouri jusqu'à la contrée des sauvages Rocky Mountain ou Crows et quant aux efforts de quelques Minnetarrees pour en entraver l'exécution. Quoiqu'il en soit, nous ne possédons encore sur ce qui s'est passé depuis le départ de Larocque jusqu'à son retour au mois d'octobre, aucun autre renseignement que le bref passage ci-après que l'on trouve dans la *Third Expedition* de Mackenzie: 'Le 18 novembre, écrit-il (il avait été un mois absent; le journal de Larocque indique qu'il revînt le 18 octobre) nous fûmes heureux de voir revenir notre digne ami M. Larocque avec son parti, de leur visite aux Rocky Mountain. Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans les détails de son voyage, puisque M. Larocque en a lui-même rédigé un journal; aussi, je me bornerai à faire connaître son désappointement à l'égard de son expédition, les grandes fatigues qu'il a eu à subir et qu'il lui a fallu trente-six jours pour rejoindre notre établissement.' Pour être exact il faut ajouter qu'il lui en a fallu trente-quatre.

Avant d'aller plus loin, il peut être à propos de citer le passage intéressant ci-après, en date du 10 avril 1805, contenu dans *Journal of Voyages and Travels in the Interior of North America* de Daniel William Harmon:

'Une fois rendu à la Montagne à la Basse, M. Chaboillez me fit consentir à entreprendre une longue et difficile exploration. Je dois partir d'ici au commencement du mois de juin avec six ou sept Canadiens et deux ou trois sauvages. Le village Mandan, sur la rivière Missouri, est le premier endroit où nous arrêterons. De là nous nous dirigerons du côté des Rocky Mountain, accompagnés d'un certain nombre de sauvages Mandan qui prennent cette direction chaque printemps pour rencontrer une autre tribu sauvage qui réside de l'autre côté des Rocky Mountain et trafiquer avec celle-ci. Il est probable que nous serons de retour au mois de novembre prochain.'

Harmon ajoute ce qui suit à ce récit, probablement lorsqu'il se préparaît à publier sa narration: "Je n'ai jamais entrepris ce voyage, car immédiatement après en avoir arrêté le projet, ma santé devint si précaire que je me trouvai dans l'obligation de me rendre au quartier général et d'avoir recours aux services du médecin. Un M. La Rocque a entrepris ce voyage, mais il ne s'est pas rendu plus loin qu'au village Mandan." Ce compte rendu indique une grande ignorance de l'étendue du voyage de Larocque, et paraît bien étrange si l'on tient compte que Larocque et Harmon étaient tous les deux membres d'une même compagnie et que Harmon était sur un pied d'intimité avec Charles J. B. Chaboillez, le *Bourgeois* ou l'associé chargé de l'administration du département de la rivière Rouge ou Assiniboine, département qui avait chargé Larocque de son expédition et auquel il fit son rapport à son retour. Il est possible que pour des considérations inhérentes aux intérêts du commerce de peaux ou pour d'autres motifs, l'on ait soigneusement supprimé à cette époque les détails du voyage Larocque et que Harmon ne fut pas complètement renseigné à ce sujet. Après avoir lu la narration de Larocque, il devient évident aussi que Harmon n'est pas exact quant à la manière d'agir des sauvages sur lesquels il comptait pour l'accompagner aux Rocky Mountain.

Ce qui rend le journal de Larocque particulièrement intéressant, c'est qu'il contient la description de la première visite des blancs à la contrée des sauvages Crow, depuis l'expédition de

La Vérendrye, 1742-43, et que l'on y trouve les premiers renseignements exacts sur cette tribu. La narration remarquablement claire et complète, dénote un voyageur intelligent et vigilant; bien que le champ parcouru soit comparativement restreint, ce journal mérite d'être classé parmi les productions de valeur relatives au commerce de peaux, entre autres, celles d'Alexander Henry, l'aîné et de son neveu du même nom, de Daniel William Harmon, de John McDonald de Garth, d'Alexander Ross, de Gabriel Franchère, de Charles MacKenzie et de Ross Cox. Le journal de Larocque est de fait plus lisible que bien d'autres récits plus prétentieux relatifs au commerce de peaux. Il s'y trouve ici et là de ces couleurs vivides qui permettent au lecteur de parcourir cette période disparue de l'histoire de l'Ouest, alors que des hommes intrépides et souvent héroïques ont ouvert de nouvelles voies à travers l'immensité sauvage, et qu'en dépit des chances de succès du joueur de profession, avec lesquelles il fallait compter presque toujours, ils s'engageaient sur des rivières inconnues dans de frêles canots, s'élançaient au milieu des rigueurs de l'hiver à travers les distances qui séparaient deux postes éloignés l'un de l'autre et qu'ils s'exposaient même à mourir de faim ou d'une autre manière en s'engageant sans aide sur le territoire de tribus hostiles. Ces rudes traiteurs n'était pas des saints, mais c'étaient pour la plupart des hommes dont tout pays pourrait être fier. Ils avaient les défauts et les qualités d'une race virile. Ils furent les véritables pionniers de cette région dont l'avenir apparaît si brillant et l'on peut dire qu'ils ont largement contribué à conquérir à la civilisation la moitié de l'ouest de ce continent.

Bien que le récit de Larocque renferme surtout des renseignements sur les Crows et sur leur contrée, il éclaire aussi d'un jour nouveau les traits distinctifs des Mandans et des Minnetarees et complète avantageusement les récits de Lewis et de Clark quant aux tribus du versant du Pacifique, les *Flatheads and Snakes.* Comme Alexander Henry, le jeune, et d'autres chroniqueurs de la période relative à la traite des pelleteries, Larocque montre dans toute sa franchise les dessous du genre de vie des natifs. Le Dr. Coues a dit des sauvages dont parle Henry: "Ceux-ci sont des types aborigènes et non les héros ridicules de la romance de Leatherstocking." Pour cette raison, le récit de La-

rocque, comme pièce ethnologique de l'Amérique du nord, n'en est que plus précieux.

L'écrivain de ce journal, François Antoine Larocque est peu connu. D'après Masson, il était le frère de Joseph Larocque qui a rempli pendant plusieurs années une charge importante dans les compagnies du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson. Masson ajoute: "Mr. F. A. Larocque était doué de grandes aptitudes et c'était un homme très courageux et très énergique. Il avait beaucoup lu, était studieux et connaissait les langues françaises et anglaise au même degré, mais il préférait décidément la dernière. La vie de traiteur n'avait pas pour lui autant d'attraction que pour son frère; il quitta bientôt le Nord-Ouest, se rendit à Montréal et se livra à un genre de commerce dans lequel il fut très malheureux. Il passa les dernières années de sa vie dans une profonde retraite où il se livrait ardemment à l'étude et mourut à un âge avancé dans le couvent de Grey à Saint-Hyacinthe. M. Larocque épousa une demoiselle Côté, fille d'un traiteur indépendant du Nord-Ouest et la sœur de M. Jules Maurice Quesnel. Il ne laissa qu'un fils, M. Alfred Larocque, qui fut le père de M. le chevalier Larocque, ex-zouave du pape, de M. Armand Larocque et de Mme Aldéric Ouimet épouse du [premier] président de la Chambre des communes." Le Dr. Elliott Coues a publié sur Larocque dans son *Henry Thompson Journals*, I. 361, une note biographique puisée en partie dans les données de Masson et Joseph Tassé, dans ses *Canadiens de l'Ouest*, (II, 324-5) en fait aussi brièvement mention. Il est souvent fait allusion à Larocque dans les journaux de Lewis et de Clark qui l'avaient rencontré aux villages des Mandans sur le Missouri et il est aussi fait mention de lui par Alexander Henry, le jeune, par Charles Mackenzie et Daniel Williams Harmon. La présente publication du récit de Larocque renferme les maigres renseignements qu'il a été impossible d'obtenir jusqu'à présent sur la vie de celui-ci dans l'Ouest avant sa première expédition au Missouri avec Charles Mackenzie durant l'automne de 1804. L'on constatera par les notes fragmentaires qui se trouvent à la fin de son journal, qu'il partit de Montréal ou de Lachine le 26 avril 1801, pour le compte de la Compagnie X. Y. et qu'il arriva au Grand Portage à la fin du mois de juin. De là il fut envoyé au fort Charlotte sur la rivière Pigeon et un peu plus tard durant la même année, à la rivière English où il passa l'hiver. Au printemps, il se di-

rigea vers l'ouest jusqu'au fort des Prairies et aux environs de la rivière Rouge. En 1802 il était encore à l'emploi de la compagnie X. Y. mais il ne dit pas à quel endroit il se trouvait. Durant deux années il ne donne aucun renseignement à son sujet, mais nous savons qu'il se trouvait au fort Assiniboine à l'automne de 1804 et comme il a été dit déjà, c'est alors qu'il partit avec Charles Mackenzie, J. B. Lafrance et quatre voyageurs pour se rendre chez les Mandans. Il est mentionné comme commis dans le département du *Haut de la Rivière Rouge,* dans la 'Liste des bourgeois, commis, engagés, et voyageurs de la Compagnie du Nord-Ouest, après la fusion de 1804' à la fin de V. I. des *Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest* de Masson. Il s'y trouve une carte qui permettra de suivre Larocque pas à pas depuis son départ du Fort à la Bosse sur l'Assiniboine, le 2 juin 1805, jusqu'à son retour au même endroit le 18 octobre de la même année. Les notes bibliographiques ci-après seront utiles à ceux qui désireraient exploiter davantage les mines fécondes que renferme la littérature de la traite des pelleteries de l'Ouest, sur l'ethnologie, l'histoire et la nature humaine à l'état primitif. Ces notes tiennent lieu de commentaires à l'égard du récit de Larocque:

*Histoire personnelle de Larocque:—*

L. R. Masson. 'Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest,' I, 81 *et seq,* 299.

Joseph Tassé. 'Les Canadiens de l'Ouest,' II, 324–5.

Elliott Coues. 'Manuscript Journals of Alexander Henry and David Thompson,' I, 301.

Daniel Williams Harmon. 'Journal of Voyages and Travels in the Interior of North America,' Oct. 4, 1804.

*Compagnie du Nord-Ouest:*

L. R. Masson. 'Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest.'

George Bryce. 'Remarkable History of the Hudson's Bay Company, including that of the French Traders of Northwestern Canada and of the Northwest, X Y and Astor Fur Companies.'

'Origin and Progress of the North West Company of Canada,' London, 1811.

'History of the Fur-Trade,' in Alexander Mackenzie's 'Voyages from Montreal to the Frozen and Pacific Oceans.'

'Rapport sur les archives canadiennes, 1888, *Note E*, traite du Nord-Ouest.

Rapport sur les archives canadiennes, 1890, *Note C*, explorations du Nord-Ouest.

Manuscrits du Nord-Ouest qui font partie des archives canadiennes.

Documents de Masson à la bibliothèque de l'université McGill.

Alexander Henry. 'Travels and Adventures in Canada and the Indian Territories, 1760—1776.' Ed. par James Bain.

Elliott Coues. 'Manuscript Journals of Alexander Henry and David Thompson.'

Daniel Williams Harmon. 'Journal of Voyages and Travels in the Interior of North America.'

Alexander Ross. 'Fur-Hunters of the Far West.'

Alexander Ross. 'Red River Settlement,' London, 1856.

Ross Cox. 'Adventures on the Columbia.'

Gabriel Franchère. 'Narrative of a Voyage to the Northwest Coast of America.'

Edouard Umfreville. 'The Present State of Hudson Bay.'

H. H. Bancroft. 'History of the Northwest Coast.'

Joseph Tassé. 'Les Canadiens de l'Ouest.'

G. Dugas. L'ouest Canadien.

Alexander Begg. 'History of the Northwest.'

*Les Mandans et autres tribus du haut du Missouri:*

Journal de la Vérendrye, 1738–39. 'Rapport sur les archives canadiennes, 1889,' *Note A*.

Journal of La Vérendrye, 1742–43. Manuscrits des archives canadiennes.

Maximilian, Prince of Wied. 'Travels in the Interior of North America, 1832–34.'

Lewis and Clark. 'Expedition to the Sources of the Missouri,' &c., 1804–5–6.

George Catlin. 'Letters and Notes on the Manners, Customs and Condition of the North American Indians.'

George Catlin. 'O-Kee-Pa and Other Customs of the Mandans.'

Charles Mackenzie. 'The Mississouri Indians', dans Masson, I.
E. A. Larocque, 'The Missouri Journal, 1804–5', dans Masson, I.
David Thompson. Mandan tour. In his MSS. Journals,
Book 9, vol. 5, Crown Lands Department, Toronto. Voir aussi la note du Dr. Coues', dans Henry-Thompson Journals, I, 301.
Alexander Henry. The Mandan Tour, 1806. 'Henry-Thompson Journals,' chap. IX.
H. R. Schoolcraft. 'Information respecting the History, Condition and Prospects of the Indian Tribes of the United States,' &c., pt. III, pp. 247 *et seq.*
Lewis H. Morgan. 'Systems of Consanguinity and Affinity of the Human Family,' 181 *et seq.*
Lewis H. Morgan. 'Houses and House Life of the American Aborigines.'
Lewis H. Morgan. 'Ancient Society.'
J. O. Dorsey. 'Study of Siouan Cults.'
J. O. Dorsey. 'Siouan Ethnology.'

*Les Sauvages Crow:*

Morgan. 'Ancient Society.'
Morgan. 'Systems of Consanguinity,' &c.
J. P. Beckwourth. 'Life and Adventures.'
F. V. Hayden. 'Contributions to the Ethnography and Philology of the Indian Tribes of the Missouri Valley.'
Maximilian. 'Travels in the Interior of North America.'
Thomas Say. Vocabulary of the Uparoka or Crow. In E. James' 'Account of an Expedition,' &c.
R. G. Latham. 'Miscellaneous Contributions to the Ethnography of North America.'
M. I. Carrington. 'Ab-Sa-Ra-Ka.'
Elliott Coues. 'Henry-Thompson Journals.'
Catlin. 'North American Indians.'

*Les sauvages Flathead:*

Lewis and Clark Expedition.
Elliott Coues. 'Henry-Thompson Journals.'

Gabriel Franchère. 'Narrative of a Voyage,' &c.
Paul Kane. 'Wanderings of an Artist among the Indians of North America.'
Patrick Gass's Journal.

*Les sauvages Snake ou Shoshone:*

Lewis and Clark Expedition.
Coues. 'Henry-Thompson Journals.'
Maximilian. 'Travels in the Interior of North America.'

Les rapports annuels du Bureau d'ethnologie des Etats-Unis, sources incomparables de renseignements, peuvent être indiqués comme productions à consulter d'une manière générale à l'égard de toutes ces tribus, de leurs habitudes, de leurs coutumes, de leurs langues et de leurs conditions physiques et géographiques.

Il doit être indiqué ici que tous les renvois sous forme de notes au bas des pages, ont trait à l'édition incluse dans les 'Early Western Travels,' de R. G. Thwaite, lorsqu'il s'agit de Maximilian; à l'édition de J. R. Hosmer lorsque le renvoi fait mention de Lewis et Clark; à la traduction de J. V. Huntingdon lorsqu'il fait mention du récit de Gabriel Franchère excepté dans certains cas indiqués; et à la nouvelle édition de 1903, lorsqu'il s'agit de Harmon. Il est entendu que les renvois à Lewis et Clark dans les notes bibliographiques ont trait aussi aux éditions de Coues et de Thwaite. Les notes nombreuses ajoutées à ces éditions donnent une très grande valeur au travail au point de vue historique, ethnologique, géographique et scientifique.

## JOURNAL D'UN VOYAGE AU PAYS DES ROCKY MOUNTAINS; DEPART DE LA RIVIÈRE ASSINIBOIS,[1] 2 JUIN 1805.

Dès mon arrivée à la 'Rivière Fort de la Bosse'[2], je me préparai pour entreprendre un voyage de découvertes aux Rocky Mountains. Je partis le 2 juin avec deux hommes; chacun de nous avait deux chevaux dont l'un était chargé de marchandises afin de faciliter les relations avec les sauvages que nous pourrions rencontrer. M. Charles McKenzie[3] et M. Lassana[4] se mirent en route avec moi pour aller passer l'été au Missouri et comme nous allions dans la même direction, ils m'accompagnèrent jusqu'au village B.B.[5]

M. McKenzie et les autres hommes se mirent en route à deux heures de l'après-midi environ, mais comme j'avais été tellement occupé que je n'avais pu encore donner des nouvelles à mes amis, je restai pour écrire des lettres et mettre ordre à quelques affaires personnelles. Après le coucher du soleil le repas du soir fut servi,

---

1. L'une des multiples épellations du mot Assiniboine. L'on a aussi donné plusieurs autres noms à ce principal tributaire de la rivière Rouge. La Vérendrye, le premier blanc qui a visité ses rives, l'avait appelé rivière Saint-Charles. Dans sa carte manuscrite, David Thompson, astronome de la compagnie du Nord-Ouest, l'appelle rivière Stone Indian. Voir note p. 45, de Coue, *Henry Thompson Journals*.

2. Larocque donne quelque part à ce poste le nom de *Mount à la Bosse*.

3. McKenzie entra au service de la compagnie du Nord-Ouest comme commis en 1803. En 1804, il fit en compagnie de Larocque une expédition aux villages des Mandans sur le Missouri et en 1805, tel qu'indiqué précédemment, il se rendit encore une fois avec Larocque jusqu'au Missouri. Il visita une troisième fois les Mandans durant l'automne de cette même année et une quatrième fois en 1806. Ses récits de ces quatre voyages sont imprimés dans Masson, V. I. Voir note biographique de Masson, p. 317 et Coues, p. 345.

4. Ce nom ne se trouve pas dans la 'Liste des propriétaires, des commis, des interprètes, etc., de la compagnie du Nord-Ouest, 1799' de McKenzie, ni dans la 'Liste des bourgeois, commis, engagés et voyageurs de la compagnie du Nord-Ouest, après la fusion de 1804' de Masson, I, 395. Il s'agit peut-être de J. B. Lafrance, mentionné par Charles McKenzie comme membre de l'expédition.

5. Big Bellies appelés Gros Ventres par les Français. Ce nom a été donné à diverses époques, par différents écrivains, à deux tribus complètement distinctes, savoir: les Atsina (appelés *Fall Indians* par Umfreville et *Rapid Indians* par Alexander Henry) et les Minnetarees ou Hidatsas. Les premiers sont d'origine algonquine et les derniers de la famille des Sioux.

après quoi prenant congé de MM. Chabelly[1] et Henry[2] et des autres nous reprîment notre marche. Notre départ impressionna tout le monde, car il semblait plus que probable que mes hommes et moi nous ne reviendrions pas. Je dois avouer que j'avais le cœur gros en quittant le fort, mais comme nous allions bon train, la gaité me revint bientôt et je ne pensai plus qu'aux moyens à prendre pour assurer le succès de mon entreprise.

A 10 heures nous atteignîmes la rivière aux Prunes[3] où je trouvai ceux qui y étaient campés plongés dans le sommeil.

Lundi, 3. Je partis de bonne heure le matin; à midi je fis halte pour permettre aux chevaux de se délasser. Nous campâmes le soir à la rivière la Sourie[4] où nous étions depuis deux heures à peine, lorsque trois Assiniboins suivis peu après de plusieurs autres, s'élancèrent de notre côté; quelques-uns tentèrent d'enlever nos chevaux, mais lorsqu'ils aperçurent nos carabines et qu'ils constatèrent que nous foncions sur eux, ils disparurent. Plus tard ils s'approchèrent de notre feu et après s'être rendu compte que nous étions bien armés et que nous étions bien disposés à défendre nos personnes et notre propriété, ils devinrent paisibles. A moins de 10 acres de notre camp se trouvaient 40 de leurs tentes que nous n'avions pas aperçues. Je fis cadeau d'une brasse de tabac[5] à leur chef pour lui permettre de faire fumer ses jeunes gens et je les engageai à rester paisibles. Quelques-uns proposèrent de nous

---

1. Charles Jean-Baptiste Chaboillez, *Bourgeois* ou associé de la compagnie du Nord-Ouest, chargé à cette époque de l'administration du département de l'Assiniboine. Voir Masson, I. 81 et la note au bas de la page, de même que Coues, note p. 60.

2. Alexander Henry surnommé le jeune pour le distinguer de son oncle, Alexander Henry l'aîné, dont les *Travels and Adventures in Canada and the Indian Territories* furent publiés en 1809 pour la première fois (nouvelle édition, par le Dr. James Bain, 1901.) Les journaux manuscrits de Henry le jeune, furent édités par le Dr. Elliott Coues avec ceux de David Thompson sous le titre de '*New Light on the Early History of the Greater North-west,*' New-York, 1897. Le chapitre 18 renferme la narration de Henry relative à son voyage à la contrée des Mandans.

3. Rivière Pipestone, l'une des branches de la rivière Souris. Je ne puis trouver sur aucune carte le nom que lui donne Larocque.

4. Ailleurs, Larocque écrit rivière la Sourie. La Souris est indiquée comme la rivière Mouse sur quelques cartes anciennes.

5. Appelé tabac du Brésil. Ce tabac employé pour le commerce par les compagnies du Nord-Ouest et de la baie d'Hudson est préparé sous forme de cordes que l'on coupe suivant le besoin. Larocque fit cadeau d'une brasse de ce tabac aux Assiniboines. Voir Dr. Bain, note p. 321 ainsi que les *Travels and Adventures* de Henry.

accompagner jusqu'au Missouri, mais après leur avoir répondu que leur proposition nous était agréable, ils n'en parlèrent plus.

Néanmoins, croyant qu'il n'était pas prudent de passer la nuit si près de leurs tentes, nous sellâmes nos chevaux et nous partîment en dépit de leurs efforts pour nous engager à passer la nuit sous leurs tentes. L'un d'enx nous conduisit à un bon gué de la rivière Sourie que nous traversâmes pour entrer ensuite dans la plaine. Nous marchâmes toute la nuit afin de nous soustraire à leur atteinte, car ce sont les plus habiles voleurs de chevaux dont j'ai entendu parler. Un peu avant le jour nous nous arrêtâmes pour prendre un peu de repos.

Mardi, 4. Nous partons de bonne heure le matin; nous jouissons d'une belle température durant tout le jouret le soir nous campons sur les bords de la rivière Sourie à un en droit appelé rivière Green[1], parcequ'il ne s'y trouve pas de bois ni d'un côté ni de l'autre jusqu'à une distance de trente miles. A l'exception de quatre cabois[2] dont deux sont abattus, nous n'avons rencontré aucun autre animal.

Mercredi, 5. Nous suivons le cours de la rivière Green jusqu'à 11 heures, alors que nous atteignons les bois, et comme le temps est à la pluie, nous décidons de camper. Il n'y a aucun buffle en vue. A midi il commence à pleuvoir, et il pleut abondamment et sans interruption jusqu'au lendemain matin. Il y a ici beaucoup d'oiseaux sauvages, des canards, des outardes, des oies, des cygnes, etc., et nous en tuons un grand nombre.

Jeudi, 6. Comme le temps semble devenir beau nous nous mettons en route et nous parcourons environ trois milles, alors que le temps devenant nuageux nous nous arrêtons pour camper, mais avant d'avoir pu mettre nos effets à l'abri, il commença à pleuvoir de nouveau et la pluie tomba en si grande abondance que dans l'espace de quelques heures toutes les parties basses de la plaine furent submergées et tous les ruisseaux devinrent des rivières. Il y avait un grand nombre de buffles et le soir la pluie

---

1. Petit cours d'eau appelé *Cut Bank Creek*, qui prend sa source près de la ligne internationale et qui rejoint la Souris dans la partie sud du comté Bottineau.

2. Ailleurs, Larocque appelle cet animal caribo. Il s'agit de l'antilode domestique américain, *Antilocapra americana*.

ayant cessé, un jeune mâle[1] très gras fut abattu ainsi qu'un cerf. La nuit venue, il recommença à pleuvoir et la pluie tomba sans interruption jusqu'au matin.

Vendredi, 7. Le temps s'est maintenu nuageux, mais le soleil se montrant dans le moment, nous espérons que le temps va devenir beau et nous nous mettons en route. Mais à midi il commence à pleuvoir comme hier et à deux heures ayant trouvé du bois sur des monticules de sable dans la plaine, nous nous y arrêtons complètement trempés pour faire cuire des aliments. Comme il n'y avait pas d'eau à cet endroit, nous enlevâmes d'un orme un morceau d'écorce dont l'une des extrémités fut abaissée dans une chaudière de manière à recueillir entièrement dans ce vase l'eau qui descendait le long du tronc de l'arbre et dont nous eûmes une quantité suffisante pour le. moment. Puis nous fabriquâmes une tente avec de l'écorce et nous passâmes une nuit assez confortable.

Samedi, 8. Nous nous mettons en route pour atteindre une élévation appelée Grosse Butte[2] afin d'y faire sécher nos effets et de faire boire nos chevaux, vu qu'il n'y a pas d'eau ici. Nous sommes arrivés à cet endroit à deux heures et demie et nous y avons passé le reste du jour et la nuit. La Grosse Butte est un mont élevé que l'on aperçoit de tout côté à vingt milles de distance. En bas, du côté nord, se trouve un lac de 8 milles de circonférence dans lequel il y a des brochets de moyenne grosseur. Entre le lac et le mont se trouve du bois, en partie de l'orme, et aux environs on aperçoit plusieurs lacs qui, depuis les dernières pluies, communiquent les uns avec les autres. Du sommet du mont l'on peut voir la montagne Turtle[3] du côté nord ainsi que la rivière la Sourie du côté N. N. E. et du côté S. S. O; de fait on aperçoit celle-ci de tous les côtés du mont excepté à l'ouest.

Dimanche, 9. Nous nous mettons en marche de bonne heure le matin dans la direction du S. S. O., et à une heure de l'après-

---

1. Au commencement de la saison, dit Alexander Ross, dans son '*Red River Settlement*' les mâles sont gras et les femelles sont maigres, tandis qu'à l'automne, les mâles sont maigres et les femelles sont grasses.

2. La position de ce mont est suffisamment indiquée dans le paragraphe suivant. Le Dr. Coues dit que la Grosse Butte est devenue aujourd'hui le mont White Rock, Dakota du nord.

3. La montagne Turtle est une borne bien connue traversée par le parallèle du 49°; elle est située en partie sur le territoire canadien et en partie sur celui des E.-U. Les journaux des traiteurs et des explorateurs en font mention constamment, car la route primitive entre l'Assiniboine et le Missouri conduisant dans la direction de l'ouest, passait par là.

midi nous atteignons la rivière la Sourie[1]. Le niveau de celle-ci étant très élevé nous fabriquons un radeau pour transporter nos effets de l'autre côté et les chevaux traversent la rivière à la nage. Nous nous mettons en selle immédiatement et nous allons campé dans une *Coulé*[2] à quatre milles environ de la rivière.

Lundi, 10. Après avoir quitté ce dernier endroit nous allons nous reposer dans la 'plaine Mandan.[3] Nous apercevons des buffles dans toutes les directions mais nous n'osons pas tirer sur eux car nous sommes sur le terrain ennemi des Sioux.[4] Il a plu un peu durant la nuit.

Mardi, 11. A 8 heures du matin j'aperçois les rives du Missouri[5] et à midi nous atteignons la rivière Bourbeuse[6]. A cet endroit les chevaux sont dessellés et débarrassés de leurs fardeaux, et comme la profondeur de l'eau ne dépassait pas deux pieds, nous transportons nos effets sur nos épaules, mais nous enfonçons dans la boue jusqu'à la ceinture, puis les chevaux s'embourbèrent et c'est avec difficulté que nous parvenons à leur faire franchir la rive opposée aussi bourbeuse que le lit de la rivière. Nous nous proposons d'atteindre le village aujourd'hui, mais nous sommes arrêtés par une averse et nous campons dans un ravin à la 'Loge de Serpent,'[7] village situé à l'angle de la rivière où les Big Belleys hivernaient; c'est là que je passai une partie de l'hiver. Je jugeai à propos de ne pas faire connaître aux sauvages du village les marchandises que j'avais en ma possession de peur que les Big Belleys

1. Il traverse la Souris la où elle se rapproche le plus du Missouri, c-à-d à un endroit situé à son extrémité sud.

2. Un ravin profond. C'est probablement l'un des premiers exemples de l'usage de ce mot.

3. Le 'Côteau du Missouri' ou plateau séparant les eaux du Missouri de celles de l'Assiniboine.

4. Toute cette région s'étendant à l'ouest de la rivière Rouge, entre la frontière et le Missouri formait le territoire des Sioux. Arrivé à cet endroit le blanc comme le Peau-Rouge s'avançait avec précaution. Il valait mieux ne pas rencontrer ces féroces et rusés guerriers des plaines. Lorsque Alexander Henry remonta la rivière Rouge en 1800, il parvint difficilement à empêcher ses hommes de rebrousser chemin en arrivant sur les confins de la région des Sioux.

5. Charles McKenzie et d'autres ont écrit Mississouri; Alexander Henry à écrit Missourie. On trouve ce nom écrit de diverses autres manières dans les narrations et les journaux de cette période.

6. *Miry Creek* de Lewis & Clark, aujourd'hui *Snake Creek*; se dirige vers le S. O. et se jette dans le Missouri.

7 Ainsi appelée dans la narration de Henry. Il s'agit d'un cap à pic à l'entrée du cours d'eau Snake Creek.

ne m'empêchassent de me rendre chez les Rocky Mountains. Aussi je n'ai transporté ici qu'une petite partie des articles requis pour les dépenses inévitables.

Mercredi, 12. A 9 heures du matin nous atteignons les rives du Missouri où nous tirons quelques coups de fusils pour avertir les sauvages de notre arrivée. Quelques heures après un grand nombre d'entre eux vinrent en canots pour nous traverser avec nos effets. Lafrance se rendit chez les Mandans,[1] mais je restai avec mes hommes et M. McKenzie, puis nous traversons pour visiter les Big Belleys où nous pénétrons dans différentes cabanes; chacun de mes hommes était muni d'une petite quantité de couteaux, de tabac et de munitions qu'il devait distribuer aux propriétaires.[2]

Jeudi, 13. Quatre Assinibois sont arrivés le soir et quatre Canadiens qui font la chasse au castor dans ces parages sont venus me voir. Je distribuai à chacun d'eux 6 pouces de tabac (Brésil), qu'ils acceptèrent avec beaucoup de joie, car depuis plusieurs mois ils n'avaient fumé que du tabac préparé des sauvages.

Vendredi, 14. Les sauvages ici sont extrêmement désireux de nous vendre leurs chevaux, mais avec le montant qu'il faut habituellement leur payer pour un nous pouvons en acheter deux des sauvages Rocky Mountain qui sont attendus de jour en jour. Ils désirent aussi que nous ayons une plus grande quantité d'effet à l'arrivée des sauvages attendus, afin de bénéficier eux-mêmes de tout le trafic. Je leur ai fait entendre que le but de notre voyage était de n'acheter des chevaux ni d'eux ni des Rocky Mountains, que nous étions venus pour nous procurer des peaux et des fourrures et que pour cette raison, l'un de nous passerait l'été avec eux et un autre avec les Mandans; en outre, que j'avais été envoyé

---

1. Aucune tribu américaine, à l'exception de celle des Iroquois peut-être, n'a suscité plus d'intérêt et de curiosité que la tribu des Mandans. Quelque chose de particulier dans leur langage, leurs habitudes et leur physique, a donné lieu à bien des commentaires sur leur origine. Le premier blanc qui a visité les Mandans a été Pierre Gauthier de Varennes, Sieur de La Vérendrye et le récit de son voyage se trouve dans le rapport sur les archives, 1889. John McDonnell fait mention des premières visites des traiteurs anglais aux Mandans, (Masson, I, 273.)

2. Les traiteurs étaient habituellement les hôtes de quelques membres influents de la tribu, mais ces derniers s'attendaient toujours à recevoir quelques rémunérations sous forme de cadeaux.

avec deux hommes par le chef de la population blanche[1] pour fumer le calumet de la paix et de l'amitié avec les sauvages Rocky Mountain et accompagner ceux-ci jusqu'à leur contrée pour l'explorer et se rendre compte s'il s'y trouvait des castors comme on l'avait rapporté, afin de les engager à en faire la chasse; que nous n'achèterions des chevaux de personne et que par conséquent le meilleur parti qu'ils devaient prendre, c'était de préparer des peaux de buffles afin de se procurer des munitions pour trafiquer avec les sauvages Rocky Mountain.

Ils prétendirent qu'ils avaient raison de craindre les nations voisines qui comprenaient les assiniboines,[2] les Sioux,[3] les Cheyennes[4] et les Ricaras,[5] afin de donner un prétexte pour ne pas trafiquer leurs fusils avec les sauvages Rocky Mountains et nous engager à en faire autant. Quelques-uns de ces sauvages Rocky Mountain sont déjà venus ici et sont repartis, mais nous en attendons un plus grand nombre que j'ai l'intention d'accompagner.

Samedi, 15. L'un des chefs me fait demander et veut savoir ce que j'ai l'intention de faire de la pipe que j'ai apportée. Après lui avoir appris que cet objet était reservé pour les sauvages Rocky Mountain, il m'adresse une longue harangue pour me dissuader d'aller chez ces derniers. Il me dit que je serai obligé d'y passer l'hiver à cause de la grande distance à parcourir, que les Cayennes et les Ricaras sont des ennemis constamment à l'affût et que probablement ils me tueront. Il me parle ensuite d'une manière très défavorable des sauvages Rocky Mountain, et

1. Ce chef était alors le bourgeois Chaboillez. Quant à l'attitude des natifs à l'égard du chef des blancs, voir Masson, I, 383-4.

2. Voir les journaux manuscrits et les lettres de Pierre de La Vérendrye et de ses fils, dans les archives canadiennes; la note au bas des pages 269-70, des *Contributions to the Historical Society of Montana*, I, (1876, 2e éd.); Maximilian, I, 387 *et seq.* Les Assiniboines appartenaient à la famille des Sioux.

3. C'est dans les *Relations des Jésuites* qu'il est fait mention pour la première fois des Naudowessi ou Sioux. Les autres documents de cette période qui en font mention sont les 'Lettres de Daniel Greyselon Du Lhut et du père Guignas (Archives canadiennes) *Postes de la mer de l'Ouest*, vol. 16); les voyages de Pierre Esprit Radisson (Société prince, 1885); les *Expéditions to Headwaters of the Mississipi* de Pike (ed. de Coues) I, 341 *et seq.*

4. Charles Mackenzie les appellent Shawyens ou Chawyens et dans sa *Fourth Expedition* (Masson, I, 373 *et seq.*) se trouve le récit d'une visite à ces sauvages. Il est fait mention de cette tribu antérieurement dans le journal de La Vérendrye déjà cité, 1742-44. Ils appartiennent à la famille des Algonquins.

5. Autrefois les Pawnees qui s'établirent sur le Missouri plus bas que les Cheyennes et se fixèrent plus tard dans le voisinage des Mandans.

pour preuve que ceux-ci étaient menteurs et voleurs, il m'informe qu'un Canadien du nom de Ménard[1] qui avait demeuré ici pendant quarante ans environ, était parti il y a quelques années pour aller faire le trafic de chevaux et de castors avec les Rocky Mountains, que l'on avait tout fait pour le dissuader, mais que voyant sa détermination irrévocable on l'avait laissé partir; qu'une fois arrivé aux tentes des sauvages Rocky Mountain, il avait été bien accueilli et s'était procuré 9 chevaux, deux femmes esclaves et une certaine quantité de castor, après quoi il quitta l'endroit très satisfait; qu'enfin quelques jeunes gens le suivirent et lui volèrent 7 chevaux durant la nuit, que quelques nuits après les deux esclaves désertèrent avec les autres chevaux, que d'autres jeunes gens le rejoignirent et lui enlevèrent tout ce qu'il possédait, même son couteau, qu'il revint en pleurant au village des B. B., presque mourant, n'ayant que sa couverte pour se fabriquer (avec de la pierre à fusil) des chaussures qu'il attacha à ses pieds avec des cordes et que les B. B. furent si indignés qu'ils tuèrent quelques *Roche Mountain*[2] pour se venger, etc., etc. Il me fit part de plusieurs autres faits et à tout cela je répondis, que mon chef m'ayant envoyé je me rendrais là ou je mourrais.

Cinq jeunes gens sont allés à la rencontre des sauvages Rocky Mountain il y a une semaine; nous les attendons de jour en jour avec ces derniers.

Dimanche, 16. Les femmes ont dansé ce soir en l'honneur du scalpe d'un sauvage Black feet[3] qui a été tué le printemps dernier. Les Canadiens venus d'en bas rapportent que ces sauvages ont aussi tué quelques blancs à la même époque, qu'ils ont vu des vêtements tels que vestons et pantalons de velours, cols de chemise, morceaux de tentes de toile, des gilets et beaucoup d'autres objets qui ont appartenu à des blancs. Le grand chef de ce pillage [sic], le Borgne,[4] m'a dit qu'un détachement de guerre

1. Probablement le même Ménard qu'Alexander Henry mentionne comme ayant été pillé et assassiné par trois Assiniboines en 1803 lorsqu'il se rendait au Missouri.

2. Sauvages Rocky Mountain.

3. Il est fait mention des Blackfeet pour la première fois dans le journal d'Anthony Henry (Société royale du Canada, 1907). Voir aussi le journal de Matthew Cocking (Société royale du Canada, 1908).

4. Il est question de ce sauvage remarquable dans toutes les relations contemporaines relatives au Missouri. Voir les *Missouri Indians* de Charles Mackenzie (Masson, I); les Henry Thompson *Journals* p.p. 259, 322, 346, etc.; Lewis et Clark, ch. VI, et XVIII.

avait tiré sur des gens qui descendaient une rivière très large dans des canots fabriqués avec des peaux,[1] que ceux-ci avaient été tués mais que l'on ne pouvait dire si c'était des Crees,[2] des Sauteux[3] ou des blancs. J'ai questionné à ce sujet, le vieux Cerina Grape[4], le père du chef de ce détachement et le chef lui-même et ils ont pris à témoin le feu, le ciel et la terre que ce n'étaient pas des blancs. Ils ont fait une description de la région qu'ils avaient traversée, et, à mon avis, ce doit être quelque part aux environs de la Sas Katchewini[5] ou de ses tributaires. Ils m'ont fait voir une partie de ce qu'ils avaient pillé, et à l'exception d'un demi-baril de poudre et de deux cents balles au moins, je n'ai rien vu qui pût prouver que ceux qui avaient été tués étaient des blancs. Ce qu'ils avaient pillé avait été partagé entre tous les guerriers et leurs parents. Parmi les objets que le vieux Cerina Grappe m'a fait voir, se trouvaient un vêtement fabriqué avec la peau d'un jeune cheval et ouvragé avec des piquants de porc-épic et des cheveux; deux peaux de mouffettes garnies de cordons rouges et de perles bleues tels que ces sauvages en portent généralement autour du poignet; un mousquet de Ketland, un fusil de Barnett[6] et enfin un scalpe provenant évidemment d'un sauvage. Cependant je crois réellement qu'ils ont tué quelques blanc aux environs de fort des Prairies[7] car ils ont rapporté plus d'effets que je n'en ai vu encore en la possession des sauvages à un moment donné.

---

1. Le *bull-boat* du Missouri et de la Saskatchewan que Bodmer a parfaitement représenté dans une de ses gravures (Voyages de Maximilian.)

2. Les Crees qui appartenaient à la famille des Algonquins possédaient au temps de Larocque un immense territoire. Connus tour à tour sous les noms de Christineaux, Christinapx, Kilistinaux, Kinistinees et Knistineaux, ils formaient une tribu nombreuse dont il est constamment fait mention dans les *Relations des Jésuites* et dans les récits des traiteurs, des explorateurs et des voyageurs jusqu'à la fin de la période du régime français au Canada et même plus tard. Ils se rencontraient partout dans la région du lac Supérieur, de la rivière Rouge, du lac Winnipeg; à l'ouest ils allaient quelques fois jusqu'à la région du haut du Missouri et du sud de la Saskatchewan et au nord-ouest jusqu'à la rivière Peace.

3. Chippewas quelques fois appelés Ojibways; de la famille des Algonquins.

4. Il n'est pas fait mention de ce nom ailleurs.

5. Saskatchewan. Au temps de La Vérendrye elle portait un autre nom diversement épelé Poskoiac, Pasquayah, Basquia, etc.

6. Fabriquants anglais bien connus.

7. Plusieurs postes différents sur la Saskatchewan ont porté ce nom. Celui mentionné par Larocque était situé dans la région sud de la Saskatchewan.

Lundi, 17. J'ai descendu au village Mandan à cheval; à cet endroit j'ai acheté une selle pour laquelle j'ai donné 30 lbs de munitions et j'ai demandé à Lafrance de me procurer des vivres pour mon voyage, car il n'y a pas de céréales où je me suis arrêté.[1] Je suis retourné à ma hutte et le soir j'ai réglé un compte avec un nommé Jusseaux[2] qui devait à la compagnie.

Mardi, 18. Le fils de *White Wolf* a fait une chute de cheval et s'est fait une terrible blessure à la jambe; la chair a été complètement enlevée depuis la cheville jusqu'au mollet. Le guérisseur sauvage fut requis et il commença à souffler sur la blessure et à chanter pour la guérir pendant que l'enfant souffrait patiemment. Orage accompagné de tonnerre.

Mercredi, 19. Comme il y avait une autre personne malade dans ma cabane et que l'on faisait beaucoup de vacarme avec la méthode de conjurer et de chanter, je me suis dirigé vers une autre cabane où j'avais installé un de mes hommes. Je suis allé voir le Borgne, notre chef, et comme je désirais l'avoir pour nous en cas de besoin, je lui ai fait cadeau de $\frac{3}{4}$ lb. de tabac, d'un couteau et de 50 charges de munitions, ce qui lui a fait un grand plaisir. C'est le plus grand chef de cet endroit et il ne cherche pas comme les autres chefs à nous dissuader de nous rendre chez les Rocky Mountains. Pluie et tonnerre le soir.

Jeudi, 20. Quelques-uns des chefs ont encore essayé de me faire acheter des chevaux et l'on m'a dit que les Big Belleys n'étaient pas tous du même avis et que l'on ne savait pas s'ils me permettraient d'aller chez les Rocky Mountains. Ils eurent recours à toute leur adresse dans une longue harangue pour me faire renoncer à mon projet; ils me représentèrent que le trajet était dangereux au suprême degré, que les Rocky Mountain ne viendraient pas parcequ'ils craignaient les Bicaras et les Assiniboines. Je ne pus répondre à tout cela que par des signes, car il ne se trouvait personne dans le moment pour parler leur langue; un de mes hommes nommé Souci[3] parlait le Sioux mais personne comprenait

1. C'est-à-dire sur l'Assiniboine.

2. D'après Masson, ce Jusseaux aurait résidé pendant quinze ans dans la région du Missouri comme traiteur indépendant et il aurait servi de guide et d'interprète à David Thompson lors de son voyage d'exploration en 1797.

3. Le nom de Pierre Soucie se rencontre dans le département du *Haut de la Rivière Rouge* et se trouve dans la *Liste des Bourgeois* etc., à la fin du vol. I, de Masson.

cette langue. A midi environ, deux des jeunes B. B., qui étaient allés à la rencontre des Rocky Mountains arrivèrent et nous apprirent qu'ils avaient quitté les sauvages Rocky Mountain le matin et que ces derniers seraient ici dans 3 ou 4 jours. En apprenant cette nouvelle, le chef prétendit qu'il avait été informé que les Crils[1] et les Assiniboines s'étaient réunis pour venir attaquer les Rocky Mountain (ce qui est faux) et des harangues furent prononcées pour engager la population à conserver ses fusils et ses munitions, à ne pas les trafiquer avec les sauvages Rocky Mountain, etc. Je crois que tout cela n'est qu'un stratagème pour me faire renoncer à mon voyage, car ils n'aiment pas à avouer ouvertement que tel est leur dessein; de fait ils persistent toujours à dire qu'ils ont deux manières de voir, ce qui veut dire qu'ils ne savent pas encore quel parti prendre.

Vendredi, 21. Je suis allé voir le Borgne pour savoir ce que lui et les B. B. pensaient de notre voyage chez les Rocky Mountains et s'ils avaient l'intention de nous empêcher de le faire. Il a répondu à ma demande en me déclarant que les Rocky Mountains étaient de bonnes gens et qu'ils avaient beaucoup de castor en leur possession; de plus, que son fils adoptif, l'un des chefs des Rocky Mountains et le plus grand de ces chefs, prendrait soin de nous, car il lui recommanderait d'accorder son affection aux blancs et de veiller sur eux. Je lui répondis que les B. B. n'avaient pas raison d'être mécontents, puisque l'un de nous devait rester au milieu d'eux avec une grande quantité de munitions, de couteaux de tabac, de hachettes et autres articles qui leur seraient remis au besoin chaque fois qu'ils seraient disposés à faire des échanges. Il dit que c'était vrai et que personne ne nous ferait de mal[2]. C'est le seul chef qui parle de la sorte, mais comme il exerce plus d'autorité que qui que ce soit, j'espèrequ'avec sa protection nous pourrons partir. Un moyen sûr de surmonter toute difficulté consisterait à rassembler les chefs, à leur faire présent de tabac et de munitions, à les faire fumer et à leur faire part de ce que je pourrai faire pour eux à l'avenir. Je ne veux pas avoir recours à cette méthode sans y être absolument obligé, car réunir un conseil et prononcer une harangue sans faire de présents ne

1. Il s'agit des Crees.
2. La version de ce discours, fournie par Mackenzie se trouve dans Masson, I, 344.

valent pas mieux que d'adresser la parole à un amas de pierres. En outre je crains qu'une trop grande libéralité lors de notre première visite à ces nations, ne donne un pied aux B. B. et ne les encourage à devenir chaque fois plus exigeants lorsque nous nous rendrons à ces endroits si des mesures sont prises pour y faire la traite. Et si nous passons cette fois-ci sans leur faire aucun présent je crois que nous aurons surmonté la difficulté pour toujours. Si le Borgne exerce encore l'autorité qu'il avait autrefois, il sera seul capable de nous tirer d'embarras et il paraît être notre ami sincère.

Samedi, 22. Je me rendis d'abord à la tente d'un sauvage dont les deux fils avaient fait partie de l'expédition qui avait tué des blancs sur la Saskatchion. Il me fit le récit complet de ce qui s'était passé et apparemment avec plus de franchise que tout autre. Il m'a dit qu'il y avait quatre tentes en toile et quatre autres en cuir sur les bords de la rivière où se trouvaient des canots; qu'ils avaient tiré sur la plus grande tente en cuir et avaient tué trois hommes dont deux étaient des sauvages et que, sans pouvoir l'affirmer, ils avaient pensé que le troisième était un blanc. Ils avaient apporté un scalpe et si c'est celui que j'ai vu, il provient d'un sauvage. Il y avait beaucoup de tentes de toutes sortes sans compter les effets. Ce qu'ils n'ont pu apporter avec eux, ils l'ont brisé et jeté dans la rivière.

Dimanche, 23. Trois hommes et une femme appartenant aux Rocky Mountains sont arrivés à midi environ; les autres seraient arrivés aujourd'hui s'il n'avait pas plu le soir.

Durant la soirée je suis allé voir le frère de le Borgne où j'ai rencontré deux sauvages Rocky Mountain dont l'un était le chef déjà mentionné par le Borgne.[1] Après avoir fumé avec eux quelques moments, le Borgne leur dit que j'allais les accompagner et il fit grandement mon éloge. Ils parurent très satisfaits.

Lundi, 24. Lafrance et les autres blancs qui résident plus bas chez les Mandans sont venus voir ceux des Rocky Mountains qui étaient arrivés; les autres en avaient été empêchés par le mauvais temps. Il a tonné durant toute la journée mais il n'a pas plu. J'ai fait cadeau d'un couteau à mon hôtesse.

---

1. Charles Mackenzie écrit: Le Borgne nous envoya chercher afin de présenter Mr. LaRocque au chef Rocky Mountain qui portait le nom de Nakesinia ou Red Calf. Masson, I, 345.

Mardi, 25. A une heure de l'après-midi environ les sauvages Rocky Mountain sont arrivés et ont campé non loin du village avec leurs guerriers qui comprenaient 645 hommes. Ils ont traversé le village à cheval, munis de leurs boucliers et autres attirails de guerre,[1] se sont rendus au petit village,[2] puis chez les Souliers[3] et chez les Mandans, et sont retournés à leur camp. Il ne resta pas vingt personnes dans le village; hommes, femmes et enfants se rendirent au camp des nouveaux arrivés emportant avec eux du maïs cru et bouilli qu'ils échangèrent contre des guêtres, des couvertes et de la viande séchée. Il y a 20 huttes de sauvages Snake[4] et 40 hommes environ. Les autres bandes sont plus nombreuses.

Ce matin, le Borgne m'a envoyé chercher et après m'avoir fait connaître le chef Rocky Mountain des Ererokas[5] il informa celui-ci en ma présence que je l'accompagnerais et lui recommanda de prendre bien soin de nous; puis il fit grandement notre éloge et me dit que les B. B., ne savaient pas encore s'ils nous laisseraient aller ou non, mais que nous partirions si nous le voulions, parcequ'il aplanirait les difficultés si c'était nécessaire. J'ai donné à deux Ererokas chacun 6 [pieds] de tabac et 20 charges de munitions.

---

1. Mackenzie fait un récit plus animé de l'arrivée des Rocky Mountain: Au-delà de 300 tentes furent dressées et nous fûmes témoins d'un spectacle admirable. Tout le monde était à cheval; les jeunes enfants étaient attachés aux selles et ceux qui avaient atteint l'âge de six ans pouvaient conduire un cheval. Les femmes avaient des selles de bois, tandis que la plupart des hommes n'en avaient pas. Le nombre de chevaux, y compris ceux qui servaient au transport des bagages, dépassait deux mille; ils couvraient une étendue considérable et l'on se croyait en présence d'une armée. Ils s'arrêtèrent sur une élévation derrière le village où ils se formèrent en cercle, puis le chef leur ayant adressé la parole, ils descendirent à toute vitesse, traversèrent le village et déployèrent leur adresse de cavaliers de mille manières. Je fus étonné de leur agilité et de leur aisance et je les crois les meilleurs cavaliers du monde. Drapés dans des vêtements de cuir, leur tenue ne manquait pas de dignité et d'élégance; quelques-uns portaient des colliers et des anneaux comme ornements. Ils avaient pour armes des arcs et des flèches ainsi que des lances et des pierres rondes qu'ils lançaient avec une sorte de fronde qui avait l'apparence d'un fouet. Ils se servent aussi de boucliers et ils ont quelques fusils.

2. Le village Minnetaree appelé Metaharta par Lewis & Clark et Awatichay par Maximilian. Il était situé sur la rive sud de la rivière Knife et c'est là que résidait Le Borgne.

3. Les Amahami appelés par les traiteurs français *Gens des Souliers* ou *Souliers Noirs*.

4. Sauvages Shoshone. Henry et les autres écrivains de cette période les appelaient sauvages Snake. Ils résidaient aux environs des sources du Missouri ou de ses tributaires.

5. Les Crows, dit Granville Stuart, sont appelés Absarokis ou Upsuroka. (*Contr. Hist. Soc., Montana*, I, 274.)

Mercredi, 26. Les Mandans, les Souliers, la population du petit village et celle du Village sont montés à cheval et sont allés faire autour du camp des Rocky Mountains les mêmes parades que ceux-ci ont faites ici hier.[1] Ils étaient 500 environ, mais un grand nombre de guerriers sont partis pour la guerre.

Jeudi, 27. J'ai rassemblé les chefs des différentes bandes de Rocky Mountains et je leur ai fait présent de:

| | |
|---|---|
| 2 grosses haches | 16 larges couteaux |
| 2 petites haches | 12 petits couteaux |
| 8 peignes d'ivoire | 2 lbs. de vermillon |
| 10 colliers de coquilles | 8 douzaines d'anneaux |
| 8 briquets et pierres à fusil | 4 paquets de verres coloriés |
| 4 casse-têtes[2] | 4 douzaines d'alênes |
| 6 "Masses" de perles B. C.[3] | $1\frac{1}{2}$ lb. de perles bleues |
| 4 brasses de tabac | 2 douzaines de perles bleues |
| 8 plumes de coq | Mille balles et de la poudre |

Je les ai fait fumer dans un calumet que je leur ai dit être celui du chef des blancs. J'ai ajouté que ce dernier désirait qu'il devinssent ses enfants et ses frères, qu'il n'ignorait pas qu'ils étaient à plaindre parce qu'ils n'avaient pas d'armes pour se défendre contre leurs ennemis, mais qu'ils ne seraient plus à plaindre dès qu'ils deviendraient de braves chasseurs. Je les informai que je les accompagnerais avec deux hommes pour visiter leurs terres, que nous apporterions les articles dont ils avaient besoin actuellement, que notre chef leur envoyait les objets qu'ils avaient devant eux afin qu'ils écoutassent avec bienveillance les propositions que nous avions à leur faire; que notre chef espérait qu'ils traiteraient tous les blancs comme des frères parce que nous étions sur un pied de paix et d'amitié avec les Peaux-Rouges, que nous n'avions pas l'intention de rapporter des scalpes, que probablement ils verraient sur leurs terres des blancs venus d'un autre endroit, mais que ceux-ci étaient nos frères et que nous espérions qu'ils ne leur fe-

1. Masson, I, 345.

2. Dans son journal du Missouri (Masson, I, 309), Larocque fait mention d'un *casse-tête à calumet.* Il s'agit d'un tomahawk qui servait de pipe.

3. B. C. est probablement l'abréviation de *Blue Canton.* John McDonnell fait mention de 6 *bunches blue beads* et Larocque (dans Masson) fait mention de l'achat d'un chien pour lequel il donna entre autres choses "13 china beads."

raient pas de mal, qu'ils avaient dépouillé et maltraité, il y a quelques années, un blanc qui était allé traité avec eux[1], que nous tenions à savoir comment nous serions reçus, que si leur conduite à notre égard était bienveillante et que s'ils tuaient des castors, des loutres et des ours, des blancs iraient dans quelques années sur leurs terres pour y passer l'hiver et qu'il leur serait fourni tout ce dont ils auraient besoin, etc., etc. Je leur ai dit bien d'autres choses que je croyais nécessaires et j'ai terminé ma harangue en leur faisant fumer le calumet de la paix.[2] Il m'ont remercié et m'ont fait présent de 6 peaux de buffles, d'une peau de puma,[3] de 4 *Shirts*, de 2 *Cotillons* de femmes,[4] de deux peaux de cerf préparées, de 3 selles et de 13 paires de guêtres. J'ai alors présenté un habit au chef des Ererokas[5] avec un drapeau et une ceinture et je leur ai dit que notre chef n'avait envoyé qu'un habit pour celui-là parcequ'il ne savait pas que nous allions rencontrer plusieurs nations, mais que durant l'été nous allions choisir un endroit avantageux pour eux tous où nous établirions une station afin de traiter avec eux, si nous constatons qu'ils désirent encourager les blancs à aller sur leurs terres en devenant de bons chasseurs, et qu'alors tous leurs chefs qui se conduiraient bien recevraient un habit.

La cérémonie de l'adoption des enfants avait lieu en même temps, mais j'étais tellement occupé que je n'ai pu être témoin que de la dernière moitié. Aussi, mes observations personnelles ne me permettent-elles d'en donner qu'un compte rendu incomplet, et comme les deux nations étaient présentes, je m'acquitterai de cette tâche à un autre moment.

Vendredi, 28. J'ai préféré me rendre à la cabane du chef Erreroka le soir afin de me préparer à partir avec lui le lendemain matin, mais comme tous les chefs avaient été appelés à un conseil d'adieu, je n'ai pu rien faire à ce sujet.

---

1. L'infortuné Ménard dont il a été fait mention déjà.

2. Chez toutes les tribus le calumet de la paix était tenu en grande vénération et tous les traités ou rencontres entre les sauvages eux-mêmes ou entre les sauvages et les blancs s'accompagnaient toujours de la cérémonie qui consistait à fumer le calumet de la paix.

3. *Felix concolor*, connu aussi comme la panthère ou le lion des montagnes ou le chat sauvage (*Lynx rufus fasciatus.*)

4. Jupes. Chacune était évaluée à 7 peaux de castor. Voir *Roderick McKenzie's Reminiscences* (Masson, I, 14 et I, 87.

5. La présentation d'un habit de chef constituait un acte important lors d'une première rencontre entre deux tribus. Le journal de James McKenzie (Masson, II, 384) indique en quoi consistait cet habit.

Samedi, 29. Après avoir sellé nos chevaux, nous avons quitté le village des B. B. Nous sommes restés une demi-heure environ au camp des Rocky Mountains pendant que ceux-ci pliaient leurs tentes, après quoi nous nous sommes tous mis en route. Nous avons suivi la rivière Knife[1] sur un parcours de 8 miles environ alors que nous avons fait halte et avons campé. Le Borgne et plusieurs autres B. B. sont venus passer la nuit avec nous.

Dimanche, 30. Nous avons parcouru 4 miles environ dans la direction du sud alors que nous avons fait halte pour dîner, puis nous nous sommes mis en marche dans la direction du S. S. O., et nous avons campé pour la nuit. Là où il n'y avait pas de colline, nous pouvions apercevoir à notre droite la rivière Knife à 6 miles de distance. Orage accompagné de tonnerre le soir.

Lundi, 1er juillet. Nous sommes partis à 8 heures du matin et nous sommes campés à midi après avoir marché dans la direction du S. O. et avoir traversé trois petits cours d'eaux qui coulent du N. au N. E. et se jettent dans la rivière Knife. La pluie a commencé à tomber aussitôt après que les tentes furent dressées et il a plu durant toute la journée. Les sauvages ont chassé et tué quelques buffles. Je leur ai fait cadeau de quelques articles, tels que couteaux, perles pour collier.

Mardi, 2. Nous partons à 9 heures et nous campons à 2 heures de l'après-midi après avoir marché dans la direction du sud. Il a tonné beaucoup durant toute l'après-midi et au coucher du soleil, il est tombé un orage de grêle tellement violent que je n'ai rien vu de semblable encore; les morceaux de grêle étaient de la grosseur d'un jaune d'œuf de poule et quelques-uns étaient aussi volumineux que l'œuf même; ils tombaient avec une telle violence que plusieurs tentes furent renversées. Le vent était à l'ouest durant l'ouragan puis il tourna au nord et souffla durant toute la nuit.

Mercredi, 3. Nous avons marché durant 4 heures environ à travers une région très montagneuse et nous avons campé au pied d'une montagne très élevée. Je suis monté jusqu'à son sommet, mais je n'ai pu rien apercevoir à une grande distance parce qu'une rangée de montagnes nous entourait de tous côtés. J'ai perdu

1. La rivière Knife vient du sud se jeter dans le Missouri. Le village que Larocque et ses amis venaient de quitter était situé au sud de la rivière Knife à un $\frac{1}{2}$ mille environ au dessus de sa source. Il s'ensuit que le parti suivait la rive nord de la rivière.

ma lunette en descendant et il m'a été impossible de la trouver. Nous avons marché dans la direction du sud.

Jeudi, 4. Après nous être avancés dans la direction du sud, nous avons fait halte pour la nuit sur le versant d'une petite colline près d'une rivière[1] qui se jette dans le Missouri au-dessus du village des Panis[2] à une distance de cinq lieues environ de notre dernier campement. Nous avons traversé un autre petit cours d'eau qui se jette dans le Missouri à un mile environ au-dessous du village des Mandans. Les éclaireurs ont rapporté qu'il y avait des buffles à proximité.

Vendredi, 5. Nous avons découvert un voleur hier soir au moment où il s'emparait d'un fusil parmi nos bagages alors qu'il nous croyait endormis. Le chef envoya deux jeunes garçons pour passer la nuit près de notre tente et veiller sur nos effets. Après avoir marché durant 3 heures et demie dans la direction du sud, nous avons aperçu des buffles et nous avons tous fait halte. Le chef prononça une harangue et les jeunes partirent pour la chasse, après quoi nous avons parcouru une lieue et demie environ et avons campé. Il n'y avait ni ruisseau ni rivière pour nous fournir de l'eau; nous ne trouvâmes que quelques mares d'eau stagnante que les chevaux et les chiens avaient rendu si épaisse et si boueuse qu'elle n'était pas buvable.

Samedi, 6. Un sauvage B. B. a trouvé ma lunette et me l'a remise. Nous sommes partis à 8 heures et à 11 heures les éclaireurs ont rapporté qu'ils avaient vu des ennemis. Nous fîmes tous halte, les hommes s'armèrent et montant leurs chevaux les plus rapides, s'élancèrent à la poursuite de ces derniers. Ils revinrent quelques heures après, car les éclaireurs avaient pris pour des ennemis un parti de leur propres gens qui étaient allés à la chasse. Après nous être remis en route nous avons campé à 1 heure sur la rive d'une petite rivière qui coule à l'ouest et qui se jette dans le petit Missouri. Le vent a soufflé en tempête le soir. Parcour 4 lieues dans la direction du sud.

Dimanche, 7. Nous avons levé le camp à 10 heures et à 3 heures nous avons aperçu des buffles. Des harangues furent pro-

---

1. La rivière Heart qui se jette dans le Missouri un peu à l'est de la long. 101°.

2. Pawnees. Pour l'historique et la description de cette tribu, voir Henry, I, 334; Lewis & Clark (éd. Hosmer), I, 35-36; Coues' 'Pike,' II, 532 *et seq.*; Catlin, II. 27.

noncés pour inciter les jeunes à leur faire la chasse, pendant qu'un parti de ces derniers qui constituaient une garde de soldats,[1] paradait devant la masse du peuple pour empêcher que quelqu'un ne s'esquivât avant le départ des chasseurs, après quoi nous nous mettons en route de nouveau et allons camper au pied d'une montagne que nous avions en vue depuis avant-hier. Parcouru 18 miles environ dans la direction du S. O.

Lundi, 8. Avant de lever le camp il fut fait un dénombrement général des fusils dont le total atteignit le chiffre de 204 à l'exclusion des nôtres. Ce jour-là nous avons parcouru 7 milles environ dans la direction du sud.

Mardi, 9. La région parcourue depuis le village des Big Belly jusqu'à l'endroit où j'ai perdu ma lunette est très montagneuse; ensuite le terrain, sans être entièrement uni est moins accidenté. L'herbe croit abondamment dans les plaines. En poursuivant notre marche ce jour-là, nous avons passé entre deux grosses montagnes sur le sommet desquelles nous avons aperçu des buffles en grand nombre aussi loin que la vue pouvait atteindre. Nous avons campé sur le bord d'un petit cours d'eau qui coule vers l'ouest et se jette dans le petit Missouri. Les sauvages ont chassé les buffles et en ont tué un grand nombre. Neuf milles parcourus dans la direction du S. S. O. et du S. O. Le vent a soufflé avec violence durant la nuit, mais nous n'avons pas eu de pluie. Plusieurs tentes ont été renversées bien que solidement attachées à des piquets.

Mercredi, 10. Nous avons passé la plus grande partie de la journée où nous avions campé la veille pour faire sécher la viande et enterrer une femme qui est morte. Nous nous sommes mis en route à 4 heures de l'après-midi et nous avons dressé les tentes près d'un petit cours d'eau qui se dirige vers l'ouest, après avoir parcouru 5 milles dans la direction du S. O. et de l'O. La région est montagneuse mais l'herbe y croît abondamment et il s'y trouve une quantité incalculable de fleurs de toutes sortes.[2]

---

1. Presque toutes les tribus nomades des prairies se soumettaient à une forme de discipline qui devait être observée lorsqu'elles étaient en marche ou campées temporairement. A cette fin une police était chargée de maintenir l'ordre. Voir Journal de La Vérendrye (Archives, 1889) et Henry l'aîné (éd. Bain, 294) pour ce qui est des Assiniboines; le journal de Hendry (R.S.C., 1907) pour ce qui est des Blackfeet. Maximilian fait la description de ces soldats ou de cette police chez les Mandans.

2. Voir Maximilian. Liste des plantes collectionnées dans le territoire du Missouri, à la fin de son ouvrage.

Jeudi, 11. Nous avons traversé une chaîne de montagnes d'une largeur de trois milles environ et sur leurs sommets, gisait un amas de pierres qui paraissaient avoir été brûlées; une partie du roc s'était détachée des montagnes. Nous avons ensuite traversé une plaine assez unie, puis nous avons campé près d'un petit cours d'eau qui se dirige vers le nord-ouest; nous avions parcouru 12 milles environ et à cet endroit nous apercevons le petit Missouri à droite, à 4 milles environ dans la direction du S. O. Nous avons vu quelques serpents à sonnettes durant le trajet, mais nous n'en avons pas rencontré de grandes dimensions. Ce sont les premiers que j'ai vus dans les régions des sauvages et il ne s'en trouve pas plus au nord.

Vendredi, 12. Nous avons traversé aujourd'hui une plaine agréable et nous avons dressé nos tentes près d'un petit cours d'eau à 5 milles au S.O. de notre dernier campement.

Samedi, 13. Nous sommes partis à 9 heures et après avoir traversé une région montagneuse et aride et franchi deux petits cours d'eau, nous sommes arrivés à midi sur les bords du petit Missouri. Après l'avoir traversé, nous sommes allés camper à deux milles plus haut sur le bord de ce cours d'eau. La largeur de cette rivière, d'une rive à l'autre, est de $\frac{3}{4}$ d'acre environ; il y passe très peu d'eau et à plusieurs endroits l'on aperçoit le fond qui se compose de sable et de graviers. Quelques rares liards[1] croissent ci et là sur ses bords. Les élévations ont un aspect rude et aride; elles se composent d'une glaise blanchâtre qui ressemble à du roc à distance. Le terrain sur lequel [nous] étions campés, [était couvert] d'un tapis de......[2] épineux si épais que l'on ne savait où marcher; cet endroit est complètement dépourvu d'herbe. En somme l'aspect de cette région est loin d'être agréable. Nous avons parcouru 12 milles dans la direction du S. S. O. Il y a quelques jours j'ai donné quelques gouttes de Beaume de Turlington[3] à un enfant qui souffrait de colique et ce remède l'a immédiatement guéri. Cette guérison m'a valu une telle réputation d'habile médecin que je suis requis de guérir tous ceux qui sont malades dans le camp. Un homme est venu aujourd'hui me demander pour accoucher sa femme.

1. *Populus balsamifera.* Le cotonnier bien connu des plaines de l'ouest. Le mot français a servi de nom à la grande branche de la rivière Mackenzie.
2. Mot omis dans l'original.
3. Un vieux remède anglais encore en usage.

Dimanche, 14. Nous avons passé toute la journée à l'endroit où nous avons campé hier; les hommes ont fait sécher de la viande. J'ai remonté la rivière jusqu'à une certaine distance et j'ai constaté des traces de castor.

Lundi, 15. Nous avons traversé la rivière trois fois aujourd'hui, lorsqu'elle barrait la route que nous poursuivions dans la direction du S. S. O. et nous avons campé sur ses bords à 14 milles plus haut. Elle a le même aspect sous tous les rapports qu'à l'endroit où nous l'avons vue pour la première fois. Les sauvages ont tué quelques castors et j'en ai fait préparer deux par mes hommes pour les familiariser avec ce travail.

Mardi, 16. Nous sommes restés ici aujourd'hui. Les sauvages ont essayé de danser la danse des bœufs à la manière des B. Belley, mais ils ont bien mal réussi.

Mercredi, 17. Il a plu ce matin, mais à 11 heures le temps devenant beau, nous nous mettons en route et nous parcourons 9 milles en suivant la rivière dans la direction du S. S. O. Le lit et les bords se composent de roc solide et il y coule très peu d'eau. Il y a quelques arbres ici sur le versant de la colline.

Jeudi, 18. Je suis allé à la chasse pendant que l'on s'occupait de lever le camp. Nous avons tué un buffle et à 3 heures de l'après-midi nous sommes retournés du côté de la rivière où nous avons trouvé nos gens campés à 15 milles au S. O. de notre dernier campement. Le lit et les bords de la rivière se composent de roc; les plaines se composent d'une série continuelle de collines formées de roc dont le sommet et les côtés sont en partie couverts de pin rouge et de quelques autres variétés de bois, tels que le peuplier, l'orme, le frêne et une sorte d'érable.

Vendredi, 19. Nous avons fait halte une heure avant le coucher du soleil et nous avons campé près de la rivière après l'avoir remontée sur un parcours de cinq milles.

Samedi, 20. Quelqu'un étant malade, nous sommes restés ici aujourd'hui. Les bords de la rivière sont assez étendus et couverts de bois, tels que, le frêne, le liard et une sorte d'arbuste qui ressemble au frêne piquant et qui produit un fruit rouge de la grosseur d'un petit pois, un peu sur au goût mais qui n'est pas désagréable.

Dimanche, 21. Le camp est levé à 8 heures du matin et nous suivons le cours de la rivière sur un parcours de 15 milles dans la

direction du S. S. O. Le lit et les bords de la rivière sont formés de terre boueuse. J'ai aperçu un castor mort sur la rive. A cet endroit il est possible de traverser la rivière sans se mouiller en sautant sur de larges pierres disséminées dans son lit. Comme nous avons trotté continuellement aujourd'hui, les bagages ont subi des secousses telles sur le dos des chevaux, que mon thermomètre a été brisé. A cet endroit, nous avons laissé le petit Missouri à notre gauche; plus loin il semble se diriger du sud au nord. Nous sommes entrés dans la plaine et à 1 heure de l'après-midi après nous être dirigés dans la direction du S. O., nous campons sur le bord d'une petite rivière qui se jette dans le petit Missouri. Nous apercevons les rives du "L. M.[1]" [petit Missouri]. Nous avons traversé deux petits cours d'eau; que sont à sec dans le moment, mais il s'y trouve des mares profondes où il y a des castors. Nous avons vu en grand nombre de buffles aujourd'hui.

Nous sommes restés deux jours à cet endroit. J'ai été très malade depuis quelque temps et si faible que je pouvais difficilement me tenir à cheval. Pour cette raison les sauvages ne se sont pas mis en route. J'ai acheté quelques castors.

Jeudi, 25. Nous sommes partis à 10 heures ce matin et après avoir suivi le petit cours d'eau près duquel nous étions campés, sur un parcours de 4 milles, dans la direction du S. O., nous avons campé. Vent du S. E.

Vendredi, 26. Nous avons traversé une chaîne de montagnes[2] dont les côtés et le sommet sont couverts de pins. Au pied se trouve plusieurs petits cours d'eau bien bordés de chênes et d'érables et à cet endroit croissent une grande variété de menthes qui répandent une odeur agréable. Nous avons traversé trois petits cours d'eau qui coulent dans la direction du N. et du N. O. et se jettent dans la rivière Powder[3] dont nous apercevions les rives sur le sommet des montagnes. Un vent très fort soufflait du N. O. et une tempête s'éleva durant la nuit. Nous avons franchi une distance de 22 milles dans la direction de l'O. et traversé une région très aride.

---

1. Little Missouri.
2. Les montagnes de la rivière Powder.
3. Une branche de la Yellowstone. Elle prend sa source au Wyoming dans les montagnes Big Horn et se jette dans la Yellowstone par environ 46° 46′ de lat. nord.

Samedi, 27. A midi nous avons atteint la rivière Powder après avoir parcouru 20 milles durant 6 heures dans la direction de l'ouest-quart sud-ouest. La largeur de la rivière est ici de $\frac{3}{4}$ d'acre environ; elle est d'une profondeur moyenne, mais elle semble avoir monté dernièrement car elle est couverte de feuilles et de bois. Des pointes larges couvertes de grands arbres s'avancent dans la rivière, mais il n'y a pas de broussailles et dès notre arrivée nous avons aperçu divers troupeaux de cerfs[1] à travers le bois. Il y a des barrages de castor tout le long de la rivière et les sauvages ont tué trois de ces animaux.

A notre arrivée ici, nous avons constaté que les plaines à l'ouest de la rivière étaient couvertes de buffles et que sur les rives se trouvaient un grand nombre de cerfs, d'antilopes[2] et d'ours; ces derniers sont presque entièrement jaunes et très féroces.[3] La région qui s'étend entre cet endroit et le petit Missouri est remarquablement aride et l'on y aperçoit guère d'autre végétation que des *Cornes de Raquettes*.[4] Nos chevaux étaient exténués par la faim. Il y a de l'herbe dans les bois, mais les plaines en sont dépourvues, et, de fait, celles-ci devraient plutôt être considérées comme des côteaux, car bien que l'on y rencontre peu de bois, il est impossible, excepté aux environs de la rivière, d'y trouver un terrain uni de un ou deux milles d'étendue. Le courant de la rivière est très fort et l'eau est si boueuse qu'elle n'est guère buvable. Les sauvages disent qu'il en est toujours ainsi et que c'est pour cette raison qu'ils l'ont appelée rivière Powder, car le vent de la côte[5] soulève et emporte un sable fin qui aveugle et salit l'eau. Il y a tout le long de la rivière, des bancs de sable considérables dont la longueur et la largeur couvrent plusieurs acres; le fond se compose aussi de sable et cette rivière coule dans la direction du N.E.

Dimanche, 28. Nous sommes restés ici durant toute la journée pour laisser paître les chevaux et les femmes ont été fort occupées à préparer les peaux des animaux qui ont été tués hier. J'ai fait l'acquisition de trois peaux de castor et d'une peau d'ours.

---

1. *Cervus canadensis.* Le cerf américain ou wapiti. Les traiteurs et les trappeurs français l'appellent *la biche,* ce qui explique ce nom donné à un lac dont il est souvent fait mention dans le Journal de Henry.

2. Antilope (*Antilocapra americana*). Voir la note précédente.

3. Ours gris (*Ursus horribilis*).

4. Probablement qu'il s'agit du cornouiller (*Cornus*).

5. Il s'agit du vent "Chinook" probablement.

Lundi, 29. Nous avons levé le camp le soir et nous sommes allés planter nos tentes à 4 milles plus haut sur la rivière après avoir marché dans la direction du S. O.

Mardi, 30. Nous sommes partis de bonne heure ce matin. Pendant que tout le monde suivait le cours de la rivière sur un parcours de 17 milles dans la direction du S. O., je suis allé à la chasse avec le chef et quelques autres. Nous avons blessé un *Cabrio*, un buffle et un animal qui portait de longues cornes,[1] mais nous n'en avons tué aucun. Le chef fit la remarque que quelqu'un avait jeté quelque mauvaise *medicin*[2] sur nos fusils et que s'il parvenait à le connaître, le coupable en mourrait.

La région est très montagneuse aux environs de la rivière mais elle ne semble pas l'être autant vers le nord. A deux milles environ du campement, du côté ouest de la rivière, commence une chaîne de montagnes élevées qui s'étend au nord et semble longue de 20 milles environ. De l'autre côté coule non loin la Tongu.[3] Une chaîne de collines sépare les deux rivières.

J'ai fait l'ascension de quelques montagnes très élevées sur le côté desquelles j'ai trouvé un grand nombre de coquilles de la variété *Cornu ammonys*,[4] appelées par quelques-uns "Snake Shell," ainsi qu'une sorte de pierres brillantes[5] gisant sur la surface du sol. Apparemment elles avaient été transportés par les eaux de pluie qui avaient détrempé la terre aux alentours. Il y en a de dimensions et de formes différentes; elles ont le clair et le brillant de l'aquarelle et réflètent avec autant de force qu'un miroir de même dimension. Ce sont certainement ces pierres qui ont valu à cette montagne le nom de "Shining Mountain."[6] Les collines sont accidentées, stériles, formées de roc et sur leur sommet ou aux alentours de celui-ci, se trouvent des couches de graviers rouges mouvants qui après avoir été lavés par les pluies donnent à ces endroits une teinte

1. Mouton des montagnes. (Ovis Montana).

2. Le sauvage attribue toujours sa malchance à la chasse à quelque mauvaise *medicin*. Voir Mackenzie (Masson, I, 373).

3. Rivière Tongue. Le nom sauvage était (Lazeka).

4. *Cornu Ammonis* ou Ammonite. Fossile cephalopode du genre nautilus.

5. Quartz.

6. La version de Larocque est peu probable. Il est plus raisonnable de supposer que ce nom—que les sauvages ont dû les premiers faire connaître aux Européens, doit son origine aux brillants pics couverts de neiges qui couronnent les rochers. Voir Thwaites' *Rocky Mountain Exploration*, chap. II.

rougeâtre. Sur plusieurs collines se trouve un amas de "calomid stone,"[1] dans lequel j'ai trouvé quelque fois de la pierre ponce.

Lorsque nous avons quitté le campement ce matin nous avons été arrêtés par un parti de soldats qui ne voulaient pas nous laisser partir, parce que, dirent-ils, une chasse générale devant avoir lieu, ils craignaient que notre départ ne donnât l'arlerte aux buffles. Néanmoins, la promesse du chef de ne pas chasser aux environs du camp, et la considération de ma présence les firent consentir à nous laisser partir, mais nous avons dû, pour éviter la jalousie, nous esquiver sans être aperçus.

Mercredi, 31. Nous sommes partis à 7 heures du matin et après avoir remonté la rivière sur un parcours de 13 milles dans la direction du sud, nous avons campé vers le milieu du jour, parce que le vent soufflait du sud et qu'il faisait très chaud. J'ai fait l'acquisition de quelques peaux de castor.

Jeudi, 1er août. La pluie et le tonnerre nous ont empêchés de partir aujourd'hui. Le niveau de la rivière s'est élevé de 6 pouces et l'eau est aussi épaisse que de la boue. Le courant n'est pas fort.

Vendredi, 2. Hier soir des coups de feu ont été tirés sur quelques enfants qui jouaient sur le bord de la rivière à quelque distance du camp. L'alarme se répandit dans le camp et des gardes furent installées pour la nuit, mais elles ne découvrirent rien. Il a plu abondamment durant la plus grande partie de la nuit. Nous avons levé le camp à 1 heure de l'après-midi et nous avons parcouru 9 milles en suivant le cours de la rivière dans la direction du sud. Les collines de chaque côté de la rivière sont plus rapprochées les unes des autres qu'elles ne l'étaient jusqu'à présent. Les rives ou bords ne sont ni aussi étendus ni aussi bien couverts de bois et l'herbe y a été complètement mangée par les buffles et les cerfs.

Samedi, 3. Nous sommes partis au moment où le soleil se levait. Le temps était beau, le vent soufflait du sud-est et nous avons campé à 1 heure de l'apsès-midi, après avoir marché dans la direction du sud. Nous avons, comme à l'ordinaire, suivi le cours de la rivière dont les coudes sont très brusques; ces derniers n'excèdent pas deux milles et plusieurs ne mesurent pas même un mille. L'état de la région indique que nous approchons des larges

---

1. Probablement 'calumet' stone ou 'pipestone.' Pierre à pipe.

montagnes et des sources de la rivière.[1] Quelques antilopes ou chevreuils ont été abattus aujourd'hui. Les dernières nuits ont été très froides.

Dimanche, 4. Nous n'avons levé le camp que tard le soir. Le matin, après avoir monté sur les hauteurs qui bordent la rivière, nous avons aperçu les Rocky Mountains[2] à une grande distance avec une lunette d'approche; nous pouvions facilement distinguer les précipices et les crevasses de même que les arbres dispersés sur les rochers. Nous avons transporté le camp à 4 milles plus haut sur la rivière après avoir marché dans la direction du S. E.

Lundi, 5. Brume très épaisse ce matin et la nuit a été tellement froide que j'ai acheté deux peaux de buffles, parceque notre couverte ne nous préservait pas assez contre le froid pour nous permettre de dormir. Cependant le temps est très chaud au milieu du jour. Nous nous mettons en route à 7 heures; le vent souffle du nord-ouest et nous parcourons 12 milles en suivant la rivière dans la direction du sud. Nous atteignons l'endroit où la rivière Pine[3] se bifurque et coule ainsi sur un parcours d'un mille environ. L'eau de cette rivière qui provient des montagnes à peu de distance, est claire, excellente et très froide, tandis que celle de la rivière Powder est si boueuse que les sauvages ont dû [creuser] sur la rive afin de se procurer de l'eau pour boire. Nous avons laissé cette dernière rivière à notre gauche pour remonter la rivière Pine qui coule sur un lit de roc et dont la largeur est de 20 à 30 verges. Elle est parsemée de rapides et il y a peu de bois sur ses rives.

Mardi, 6. Nous avons levé le camp à 7 heures et nous parcourons 12 milles dans la direction du S.O. en remontant la rivière Pine. Devant nous sont les Rocky Mountains que nous avons en vue durant toute la journée. Le vent souffle du N. O. et le temps est brumeux. Un sauvage a blessé dangeureusement la femme d'un autre en lui tirant un coup de feu dans la poitrine.

---

1. Il s'agit du petit Missouri.

2. Lewis et Clark ont aperçu les Rocky Mountains quelques semaines avant Larocque, mais ni celui ci ni ceux-là ne peuvent réclamer l'honneur d'une découverte, puisqu'il y a déjà soixante-deux ans que La Vérendrye à accompli cet exploit. De fait Larocque n'a atteint que le "Big Horn" un fragment de la chaîne principale.

3. Il se trouvait un grand nombre de rivières et de cours d'eau qui portaient ce nom dans l'Ouest. On ne trouve nulle part ailleurs que celle-ci ait été appelée Pine. C'est une branche de la rivière Powder qui prend sa source dans le Big Horn.

C'est la jalousie qui l'a poussé à commettre cet acte. L'on s'occupe de ce cas au moment où je me prépare à partir. Ils semblent désirer que je m'éloigne. J'ai en ma possession 23 peaux de castor; à leur avis, c'est un nombre très considérable et beaucoup plus que nous n'avons besoin. Ils croyaient qu'après avoir vu les Rocky Mountains nous retournerions sur nos pas immédiatement, car ils ne peuvent comprendre que je puisse avoir l'intention d'y découvrir quelque chose. Il est bien difficile de les faire comprendre par des signes seulement, surtout en cette occurrence, parcequ'ils ne veulent pas comprendre.

Mercredi, 7. Nous sommes partis à 6 heures et après avoir marché dans la direction du sud nous avons dressé nos tentes à 9 milles plus haut sur le bord de la rivière. Les sauvages ont chassé et tué plusieurs buffles et une femelle est venue se réfugier parmi les chevaux où elle a été tuée. A 5 heures du soir nous nous sommes remis en route et après avoir marché contre le vent dans la même direction que le matin, nous campons à 5 milles plus haut.

Jeudi, 8. Nous avons parcouru 24 milles dans la direction du S. O. en suivant le cours de la rivière Pine. Plusieurs petits cours d'eau viennent s'y jeter à peu de distance les uns des autres. Un homme et un cheval ont été blessés par un ours mais les blessures ne sont pas dangereuses. Il y a beaucoup de fruits aux environs et des ours en grand nombre. Vent S. E. Nous sommes campés ici au pied de la montagne.

Vendredi, 9. Les sauvages sont allés à la chasse et sont revenus avec plusieurs peaux qui doivent être préparées pour confectionner des tentes. Le temps est couvert et le vent vient du sud. Les rapides sont très fréquents à cet endroit de la rivière; le courant est rapide entre ces derniers et le lit de cette rivière se compose de roc.

Samedi, 10. Quelques sauvages sont revenus de la chasse et ont apporté 9 peaux de castor que j'ai obtenues pour des perles. Même température que la veille.

Dimanche, 11. Ils ne savent pas quelle direction prendre en partant d'ici et pour cette raison il est décidé de rester où nous sommes jusqu'au retour d'un parti de jeunes gens envoyés du côté ouest des montagnes. Ils s'informent souvent de notre départ au sujet duquel leur anxiété est grande; ils demandent si je dois les quitter bientôt et aujourd'hui ils ont été plus importuns

que d'habitude. Ce que j'ai vu de leurs terres jusqu'à présent ne m'a pas appris ce que je tiens à savoir au sujet des castors. Je leur ai dit que je resterais avec eux 20 à 30 jours de plus; que je désirais beaucoup voir la rivière aux Roches Jaunes[1] et l'endroit où ils résident habituellement, sinon que je me trouverais dans l'impossibilité de revenir et de leur apporter ce dont ils avaient besoin. Ils admirent que c'était vrai, mais quand à mon ignorance de leurs terres, ils résolurent d'écarter cette objection en se réunissant quelques-uns d'entre eux pour dresser sur une peau préparée, je crois, une très bonne carte de leur contrée[2] sur laquelle ils m'indiquèrent les endroits où je pourrais les rencontrer aux différentes saisons de l'année. La seule raison qui leur fait désirer mon départ, c'est, je crois, leur hâte de recevoir les autres objets que j'ai en ma possession, car nous ne gênons en aucune façon ceux dont la tente nous sert d'abri. De plus ils prétendent nous être attachés, ils nous traitent bien et pleureront disent-ils lorsque nous les quitterons.

Lundi, 12. Les jeunes gens qui avaient été envoyés pour reconnaître, sont revenus et rapportent qu'il y a beaucoup de buffles et des fruits en abondance sur la rivière Small Horn,[3] qu'ils ont vu l'endroit où de leurs gens qui n'étaient pas allés au Missouri avaient campé récemment (9 huttes), qu'ils avaient traversé les montagnes et qu'ils n'avaient vu aucune trace d'ennemis de l'autre côté. Ensuite ils tinrent conseil et des harangues furent prononcées à l'effet de lever le camp le matin suivant et de se diriger du côté de la rivière aux Roches Jaunes.

Mardi, 13. Nous nous mettons en route à 8½ heures du matin. Nous avançons dans la direction de l'ouest le long de la montagne à travers des cours d'eau et des monts tels que je n'ai rien vu de semblable auparavant. Comme il est impossible de gravir ces monts avec des chevaux chargés nous sommes obligés de les contourner à mi-hauteur où nous courons le grand danger de rouler en bas, car ils sont tellement à pic que l'un des côtés du cheval qui porte du bagage effleure le côté du mont. Un faux pas

---

1. Ce nom français qui lui a été donné en premier lieu est probablement l'équivalent de celui qui lui avait été donné par les indigènes.

2. Tracer une carte est une tâche naturellement facile pour le sauvage. Il est constamment fait mention dans les narrations des explorateurs et des traiteurs, de l'habileté et de la précision de ces géographes indigènes.

3. C'est la petite "Big Horn" de Lewis & Clark.

du cheval serait certainement fatal à celui-ci et à son cavalier. Le vent qui soufflait du S. E. est tourné au N. O. durant la soirée et l'atmosphère est suffocante. Nous campons à midi sur un petit tributaire de la rivière Tongue dont l'eau est très claire et froide comme de la glace. Les sauvages ont tué deux ours aujourd'hui. J'ai fait l'acquisition de quelques peaux d'ours. J'ai vu quelques corneilles aujourd'hui et ce sont les seuls oiseaux que j'ai rencontrés depuis mon départ du Missouri, à l'exception de quelques piverts.

Mercredi, 14. Il a plu durant une partie de la matinée. Dès que la pluie a cessé nous nous sommes mis en route, mais il a commencé à pleuvoir de nouveau et la pluie est tombée sans interruption jusqu'à notre arrivée à une autre branche de la rivière Tongue où nous avons campé. Nous avons parcouru 10 milles environ dans la direction de l'ouest en suivant de près la montagne et nous avons traversé plusieurs petits cours d'eau qui se jettent tous dans la rivière Tongue. La plupart de ceux-ci étaient à sec et couvert d'une épaisse couche de saule blanc. Il n'y avait pas de barrage de castor, mais j'ai vu quelques grues.

Jeudi, 15. Temps beau et clair. J'ai fait l'acquisition de 8 peaux de castor et j'ai acheté un cheval pour lequel j'ai donné un fusil, 200 balles, un vêtement de flanelle, une chemise, une hache à un tranchant, une hache d'armes, un arc en fer, un peigne, un couteau-poignard, un couteau court, 2 "Wampoon hair pipes," un ......, deux haches, "one Wampoon shell, 40 B. Blue Beads, 2 Mass Barley Corn do" et une brasse de "W. S. Red Stroud.[1]" Nous sommes partis d'ici à 11 heures et après avoir parcouru 9 milles dans la direction du N. O. nous avons campé sur une autre branche de la rivière Tongue. Vent du N. O; temps beau et chaud. Les sauvages ont tué des buffles et quelques ours; mais ils ne chassent ces derniers que pour s'amuser car ils ne mangent leur chair que l'orsqu'ils y sont poussés par la nécessité. Tout le monde s'amuse présentement de la position d'un ours que l'on a fait pénétrer dans un fourré; après l'avoir mis au supplice pendant longtemps ils l'ont tué. Ils enlèvent rarement la peau de cet animal.

---

1. Couverte grossière de flannelle fabriquée à Stroud, Gloucestershire et qui a été très en vogue à une époque pour faire la traite. Dans son journal du Missouri (Masson) Larocque fait mention qu'il a livré une brasse de "Hudson's Bay red strouds."

Vendredi, 16. J'ai acheté une selle et une [bride] pour le cheval dont j'ai fait l'acquisition hier, et en retour j'ai donné de la poudre pour 40 coups de fusil, car il me reste peu de balles. "I gave 20 pounds Powder for a Beaver only, 1 Knife, I sell 2 Beavers, 10 String Blue Beads, 1 Beaver and so on." Nous avons parcouru 15 milles dans la direction du N. O. en suivant la montagne comme à l'ordinaire; nous avons traversé trois petits cours d'eau qui se jettent dans la rivière Tongue où nous sommes arrivés à 1 heure de l'après-midi. Nous l'avons traversée à gué et nous avons campé sur le côté nord. Du côté N. et N. E. se trouve entre cette rivière et la rivière large Horn, une petite montagne qu'ils appellent Wolf Teeth[1] (*Se la* dans le langage des Rocky Mountains et *Seja* dans celui des Big Belley). Beau temps, vent du N. O.

Samedi, 17. Les sauvages ayant fait la chasse hier, le camp n'a pas été levé et nous avons passé la journée ici. Il y avait plusieurs ours aux alentours attirés par les cerises sauvages[2] et les autres fruits qu'il y a ici. Les bords de la rivière sont couverts de fiente d'ours comme les abords d'une étable le sont de fumier de bestiaux. Un grand nombre de cerisiers de grande taille sont brisés par ces animaux. Les sauvages en tuent un ou deux presque tous les jours. La rivière Tongue est étroite ici; sa largeur est de 20 pieds environ et sa profondeur de deux pieds dans les parties les plus profondes des rapides. Elle va se jeter dans la rivière Roches Jaunes et plusieurs petits cours d'eau viennent s'y déverser sur son parcours. Il s'y trouve des pointes de terre assez étendues et bien garnies de bois, savoir:........et de l'érable.

Dimanche, 18. Nous sommes partis à 7 heures et nous .ous sommes dirigés vers le nord. A midi nous nous sommes arrêtés sur une branche de la petite rivière Horn et la plupart des sauvages se sont rendus jusqu'à cette dernière pour faire la chasse. Nous sommes repartis à 2½ heures de l'après-midi et après avoir traversé la rivière nous avons campés sur l'autre rive où nous avons trouvé ceux qui étaient allés à la chasse bien approvisionnés de viande fraîche. Nous avons parcouru 15 milles aujourd'hui et

---

1. La rivière Tongue coule à travers une petite chaîne de montagnes appelées "Chetish ou Wolf." Une autre petite chaîne appelée montagnes Rosebud, s'étend entre la rivière Tongue et la rivière Big Horn. Larocque veut parler de l'une ou de l'autre.

2. Le cerisier sauvage (*Prunus Virginiana*) se trouve partout sur le haut Missouri et sur la rivière aux Roches Jaunes.

bien que nous soyons encore à proximité de la montagne, nous nous en sommes éloignés un peu plus qu'à l'ordinaire.

Lundi, 19. Depuis que nous sommes à proximité de la montagne, plusieurs femmes ont déserté avec leurs amoureux pour s'envoler vers leurs belles tentes de l'autre côté. Il n'y a pas d'animaux dans la montagne ni sur l'autre côté, et, pour cette raison, ils ne sont par enclins à prendre cette direction, bien que la désertion de leurs femmes les y attire fortement. Des harangues furent prononcées deux fois à l'effet de faire lever le camp et un contre-ordre fut donné avant que les tentes fussent pliées. Ce malentendu est causé par la désertion de la femme du "Spotted Crow" qui dirigeait notre itinéraire, car celui-ci désire que nous allions d'un côté tandis que le chef des autres bandes veut que nous allions de l'autre. Depuis que je suis avec eux, la jalousie a été cause que des chevaux ont été tués et que des femmes ont été blessées. Un sauvage Snake a tué sa femme d'un coup de feu aujourd'hui et il semble que ce n'est pas sans raison, car c'est la troisième fois, dit-on, qu'il la trouvait avec son séducteur. La petite rivière Horn coule à l'est de la montagne et forme à l'endroit où nous sommes un coude nord-quart-nord-est, puis contournant le 'Wolf Teeth,' elle se jette dans la grande rivière Horn. Le lit de la rivière est formé de roc, l'eau qui y coule en rapide continuel est claire et froide comme de la glace. Le terrain est aride et sur les bords de la rivière se trouve un peu de bois de la même sorte que celui dont il y a déjà été fait mention. J'ai fait l'acquisition de 6 castors.

Mardi, 20. Nous sommes partis dans la direction de l'ouest et après avoir parcouru 3 milles, nous avons campé dans un magnifique endroit où il y avait de l'herbe en abondance pour les chevaux. J'ai fait l'acquisition de 3 castors.

Mercredi, 21. J'ai fait cadeau de quelques articles au chef et à quelques autres personnages importants. Nous avons passé toute la journée ici. Il y a beaucoup de frêne et presque tout le monde en a profité pour fabriquer des manches de fouet. C'est pour cette raison qu'ils sont venus à cet endroit, car le frêne se trouve rarement ailleurs. J'ai remarqué des barrages de castor sur cette rivière.

Jeudi, 22. La nuit dernière il s'est formé une couche de glace de l'épaisseur d'un papier sur l'eau accumulée dans les cavités lais-

sées par le passage des chevaux. J'ai été appelé à un conseil tenu sous la tente du frère du chef. Le "Spotted Crow" a abandonné la charge de diriger nôtre itinéraire et un homme âgé s'est chargé de cette tâche. Ce dernier m'a dit qu'il avait l'intention de suivre la route habituelle qui conduit à la rivière aux Roches Jaunes. J'ai fait l'acquisition de 8 castors des sauvages Snake qui avaient en leur possession une chaudière ou pot fabriqué avec une pierre solide. Ce vase qui avait 1½ pouce d'épaisseur et contenait 2 gallons environ avait été fabriqué sans autre instrument qu'un morceau de fer.

Vendredi, 23. Nous avons levé le camp à 11 heures de la matinée, et après avoir marché un mille dans la direction du N. E. "N. O. 6 de," nous avons campé sur l'une des branches de la rivière......[1] où il y a des barrages de castor et d'autres traces de ces mammifères. J'ai fait l'acquisition de 4 castors. Vent du S. E. Les seuls endroits où il est possible de traverser la montagne se trouvent aux sources de cette dernière rivière et de la rivière Tongue.

Samedi, 24. Ce matin nous avons été alarmés par la nouvelle que trois sauvages avaient été aperçus sur la première partie de la montagne, que trois buffles étaient poursuivis et que deux coups de feu avaient été entendus du côté de la grande rivière Horn. Trente hommes sellèrent leurs chevaux et partirent immédiatement pour se rendre compte de se qui se passait, tandis que les autres se tenaient prêts à les suivre en cas de nécessité. Quelques-uns revinrent au bout de quelques heures et rapportèrent qu'ils avaient vu 35 personnes à pied qui s'avançaient sur les bords de l'une des branches de la grande rivière Horn. En moins de temps qu'il en faut pour le raconter, tous avaient quitté le camp, et à l'exception de quelques vieillards et de quelques femmes, le reste s'était élancé à la poursuite. Je les ai accompagné, mais comme tous ne purent partir au même moment ni se tenir ensemble car il y avait des chevaux moins rapides que les autres, les plus avancés cessèrent de galoper sur une hauteur et mirent leurs chevaux à un trot modéré pendant que les autres s'avançaient. La danse[2] eut lieu quand le chef arriva. Celui-ci et sa bande ou une partie de cette dernière passèrent deux fois au galop devant le front

1. Le nom est illisible.
2. Danse de guerre. Voir Maximilian, II, 291 *et seq.*

de la masse qui continuait d'avancer au trot, pour arrêter l'élan de celle-ci pendant que l'un des amis du chef, son aide de camp je suppose, prononçait une harangue. Tous avaient revêtu leurs meilleurs habits. Un grand nombre étaient accompagnés de leurs femmes qui portaient leurs armes et devaient les leur remettre au moment du combat. Il y avait aussi plusieurs enfants mais ceux-ci pouvaient se tenir en selle. En avant de nous, quelques jeunes gens se tenaient sur différentes hauteurs et nous indiquaient par des signes de quel côté nous devions nous diriger.[1] Après l'arrivée de tous les chefs qui prononcèrent leurs harangues, chacun s'élança immédiatement à la poursuite du côté où l'appelait son instinct. La région est très montagneuse et sillonnée de larges cours d'eau dont les rives sont bordées de roc, ce qui permettait à ceux qui étaient poursuivis de ce réfugier dans des endroits où il était impossible de pénétrer avec les chevaux et de s'y cacher. Tous s'échappèrent à l'exception de deux des plus avancés, qui envoyés comme éclaireurs s'étaient plus rapprochés de nous que les autres sans nous apercevoir. Après une longue poursuite, ils furent entourés puis tués et scalpés en un clin d'œil. Lorque je suis arrivé auprès des corps, j'ai constaté que le cuir chevelu et les doigts de la main droite avaient été enlevés et que celui qui avait fait le coup était parti (?). Ils empruntèrent mon couteau de chasse pour couper la main gauche et me le rendirent tout couvert de sang en témoignage d'estime et m'exprimèrent le désir "to......at him." Hommes, femmes et enfants se pressaient pour voir les cadavres et goûter du sang. Chacun désirait poignarder ces corps pour montrer ce qu'il aurait fait s'il les avait rencontrés vivants et répandre ensuite sur ces restes l'insulte et l'outrage dans un langage horrible. En peu de temps il devint difficile de reconnaître dans ces débris la forme d'un corps humain. Tous les jeunes gens avaient attaché un morceau de chair à leur fusil ou à leur lance, puis ils reprirent en chantant la route du camp et montraient ces trophés avec orgueil à toutes les jeunes personnes qu'ils rencontraient. Quelques femmes avaient un membre entier suspendu à leur selle. Le spectacle de telles cruautés me fit frémir d'horreur et les sentiments que j'avais éprouvés en partant avaient fait place à un état d'esprit bien différent.

---

1. Maximilian, III, 300 *et seq*—Notes sur le langage par signes des sauvages.

Dimanche, 25. La danse du scalpe a absorbé la nuit entière et les scalpes ont été promenés en procession durant le jour.

Lundi, 26. Il a plu ce matin comme hier, mais à midi le temps devenant beau nous partons dans la direction du S. O. Beau temps, vent du S. E. Nous avons campé dans la montagne à 9 milles de notre dernier campement, sur une petite rivière dans laquelle il passait peu d'eau mais où il y avait des barrages de castor en grand nombre. Les jeunes gens ont paradé toute la journée avec les scalpes attachés à la bride de leurs chevaux, chantant et marchant en cadence au son du tambour et du *Sheskequois*[1] *or Rattle.*

Mardi, 27. Nous avons passé toute la journée ici. Dix jeunes gens ont été envoyés pour observer les mouvements de ceux qui ont été mis en fuite dernièrement, car l'on craint une attaque après avoir relevé les traces d'un parti nombreux sur la grande rivière Horn. Dans la soirée la nouvelle arriva que des buffles étaient en fuite sur la grande rivière Horn et des harangues furent prononcées à l'effet de monter la garde autour du camp.

Mercredi, 28. Deux heures avant le jour, les sauvages sellèrent leurs chevaux qu'ils placèrent aux portes de leurs tentes, et après avoir mis tous leurs jeunes enfants à cheval et les avoir attachés aux selles, ils dormirent le reste de la nuit. Ils chargèrent aussi quelques chevaux de leurs objets les plus précieux, tandis que dans l'attente d'une attaque, ils étaient assis dans leurs tentes avec leurs armes à la main et leurs chevaux sellés aux portes. Lorsque le jour paru, rien n'étant survenu, ils enlevèrent leurs enfants et déchargèrent leurs chevaux. Quatre jeunes gens arrivèrent à 9 heures et rapportèrent qu'ils n'avaient trouvé aucune trace d'ennemi, mais qu'il y avait un grand nombre de buffles entre la grande rivière Horn et la rivière aux Roches Jaunes.

Jeudi, 29. Nous avons levé le camp ce matin et nous avons marché dans la direction de l'ouest-quart-nord-ouest. Les chefs ont prononcé des harangues continuelles durant toute la nuit, harangues qui avec le chant et la danse rendaient le sommeil impossible. Nous avons dressé les tentes à 20 milles environ de notre dernier campement, sur un petit cours d'eau qui se jette dans la grande rivière Horn.

1. Catlin donne à castagnettes le nom de She-she-quois; celui dont on se servait habituellement était fabriqué avec de la peau crue à laquelle on attachait des cailloux qui produisaient un bruit aigu servant de mesure pour les danses et les chansons des sauvages. Voir gravure 101½, p. 210, Catlin, I.

Vendredi, 30. Après avoir parcouru 5 milles environ dans la direction de l'ouest, nous campons sur la grande rivière Horn à peu de distance du pied de la montagne et de rochers très élevés.

Samedi, 31. Nous avons passé la journée au même endroit. Quelques jeunes gens envoyés en éclaireurs sont revenus d'un camp abandonné qui se composait de 30 huttes où ils ont trouvé des habits de chef, "N. B. Straud" des coquilles de colliers et autres articles qui semblent avoir été laissés à la suite d'une panique, par ceux qui avaient occupé ces tentes. Telle est l'opinion des sauvages à ce sujet, mais je crois que ces objets avaient plutôt été présentés à l'être suprême comme une offrande que les sauvages font souvent; ils réunissent ces objets en trois paquets bien enveloppés et ce sont paquets que nos jeunes gens ont trouvés. Cette rivière est large et profonde; l'eau est claire et le courant est fort. Son lit se compose de pierres et de graviers et à ½ mille du camp, elle coule entre deux gros rochers où elle gagne proportionnellement en profondeur les ⅗ qu'elle perd de sa largeur. La rivière n'a pas d'abords à cet endroit car les rochers la surplombent perpendiculairement. La sensation de vertige éprouvée en contemplant la rivière du sommet de ces rochers, est horrible.[1] Celle-ci paraît passablement étroite et coule avec une grande rapidité sous nos pieds. Je ne me suis pas aventuré à regarder l'onde écumante sans avoir une pierre pour appui afin de ne pas tomber. Cette rivière ne prend pas sa source dans cette montagne; elle traverse les montagnes et vient d'une chaîne de montagnes voisines.[2] A 30 ou 40 milles au-dessus de cet endroit il y a dans cette rivière une chute où règne un Manitoin[3] ou diable. Ces sauvages disent que c'est un homme-loup qui vit dans la chute et en sort pour dévorer toute personne ou bête qui s'approche trop près. Ils prétendent qu'il est impossible de le tuer parce qu'il est à l'épreuve des balles. J'ai trouvé une corne de bélier en longeant la rivière, d'une longueur de 5 empans et qui pesait beaucoup. Il

---

1. Le récit semble indiquer qu'il s'agit du "Big Horn Cañon" mais il est évident que Larocque se trouvait bien au dessous de cet endroit.

2. La rivière Big Horn prend sa source au Wyoming dans la chaîne principale des montagnes Rocheuses. Elle contourne l'extrémité nord-ouest de la chaîne de Big Horn.

3. Manitou ou plutôt Windego. Des centaines de chutes d'eau ont été considérées comme le refuge de ce pitoresque mais sanguinaire esprit. Sous des formes variées et sous des noms différents le Windego se rencontre de l'Atlantique au Pacifique.

semble que l'animal qui la portait a dû mourir de vieillesse, car le petit bout était beaucoup usé et séparé en plusieurs fragments, ce que je n'ai observé chez aucun de ces animaux qui ont été tués et dont les cornes n'atteignaient pas cette longueur.

La montagne ici se compose de roc solide; la plus grande partie est aride et dénudée, à l'exception de quelques endroits où il se trouve quelques pins rouges. Les côtés de certaines "Coulées" sont aussi unis et perpendiculaires qu'un mur et d'une hauteur extraordinaire. Ces rochers perpendiculaires renferment à certains endroits des enfractuosités qui ressemblent tantôt à des niches où l'on place des statues, tantôt à des portes d'église ou à des voûtes. En somme, le tout est grand et imposant. Sur certaines parties de ces rochers se présentent aux regards des tableaux admirables, mais les endroits les plus élevés sont inaccessibles. On y voit la grande rivière Horn serpenter à travers une plaine unie de 3 milles de largeur environ et l'on peut suivre son cours à une grande distance, non loin de son point de rencontre avec la rivière aux Roches Jaunes.

Dimanche, 1er sept. Nous avons quitté cet endroit et nous sommes allés dresser nos tentes 3 milles plus bas où nous avons passé deux jours. Il est arrivé ici un sauvage Snake qui avait été absent depuis le printemps et avait vu une partie de sa tribu qui avait fait des échanges avec les Espagnols. Il a apporté une bride espagnole, une hache d'armes, une grande couverte épaisse rayée de blanc et de noir et quelques autres articles. Un Big Belley a fait la pêche ici et en très peu de temps il a pris 14 "moyens Cat fish."

Les scalpes ont donné lieu a beaucoup de danse encore. Il y a plusieurs îles dans la rivière ici, mais la plupart ne sont que des amas de sable. A travers les pointes couvertes de bois qui s'avancent dans la rivière l'on aperçoit la plaine où il y a beaucoup de bois à certains endroits. Les feuilles commencent à tomber.

Mercredi, 4. Nous nous mettons en route dans la direction du N. O. et après avoir parcouru 15 milles nous avons dressé les tentes sur un petit cours d'eau qui se jette dans la grande rivière Horn. Après nous être écartés de la rivière nous avons traversé une plaine unie de 4 ou 5 milles, puis nous avons rencontré une région montagneuse et aride.

Jeudi, 5. Nous avons suivi la même direction que la veille et nous avons campé sur un très petit cours d'eau qui ressemble au précédent et se jette dans la même rivière.

Vendredi, 6. Nous avons levé le camp de bonne heure et nous sommes arrivés à 11 heures à la rivière Mampoa ou Shot Stone[1] d'où les sauvages sont partis pour la chasse, car nous avons vu un grand nombre de buffles en nous rendant ici. Les montagnes ci-après sont situées comme suit:—

Au S. E. celle que nous avons suivi à partir de la rivière Pine; au S. la montagne appelée Amanchabé Clije et au S. O. la montagne Boa [ou Bod]. Cette dernière était à peine perceptible à cause d'un épais brouillard qui l'enveloppait.

Samedi, 7 Nous sommes restés ici durant toute la journée. Les femmes ont employé le temps à faire sécher les langues et les meilleures parties de la viande et à préparer des peaux pour une grande fête qui doit avoir lieu. En même temps ils célèbrent leurs exploits de guerre.

Dimanche, 8. Je suis parti de bonne heure ce matin avec deux sauvages pour visiter la rivière aux Roches Jaunes et les parties environnantes. J'avais l'intention de retourner ensuite vu que les sauvages doivent prendre une route très détournée pour se rendre à cet endroit. Nous n'étions pas encore à mi-chemin lorsque nous avons rencontré des buffles et mes guides se mirent à chasser avec tant d'ardeur qu'ils ne me conduisirent pas où je voulais aller. Nous sommes revenus au camp le soir avec de la viande, mais nous avons dû voyager à la pluie, car il a plu depuis midi jusqu'au soir. Les sauvages m'ont montré une montagne et m'ont dit que celle-ci était située dans la direction de chutes du Missouri et qu'elle n'en était pas très éloignée.[2] Nous avons remarqué à certains endroits les indices récentes de deux campements de sauvages étrangers. A la porte de la plus grande tente il y avait 7 faisceaux de bâtons. Comme chaque faisceau contenait dix bâtons il s'ensuit que le camp se composait de 70 tentes.

Lundi, 9. J'ai acheté un cheval. La nouvelle arrive que quatre étrangers ont été vus, que ces derniers ont constaté notre

---

1. Rivière Manpoa ou Shot Storm—Larocque l'appelle plus loin "Shannon's Creek" un petit tributaire de la Yellowstone.

2. Ce ne doit pas être exact, car les grandes chutes du Missouri se trouvent à une distance de 200 milles en ligne droite de l'endroit où se trouvait alors Larocque.

présence et qu'ils se sont cachés. Un jeune homme est arrivé le soir; il avait rencontré un Big-Belley[1] du "fort de prairie" avec lequel il avait conversé (je ne puis pas dire qu'ils se sont parlé, puisque l'un ne comprenait pas la langue de l'autre et que la conversation avait lieu par signes). Ils essayèrent l'un et l'autre de se faire suivre à leur camp respectif, mais la crainte empêcha les deux hommes de faire cette démarche. Les B. B. sont campés sur la grande rivière Horn derrière la montagne. Ils occupent 275 à 300 huttes et c'est avec des sentiments pacifiques qu'ils sont venus dans cette région.

Mardi, 10. Le camp est levé à 9 heures et nous nous dirigeons dans la direction du N. O. vers la rivière aux Roches Jaunes, où nous arrivons à 2 heures de l'après-midi[2] après avoir parcouru 16 milles. Nous nous sommes rendus jusqu'à une grande île dans laquelle nous avons campé. Le courant de cette belle et grande rivière est très fort; les sauvages disent qu'il ne s'y trouve pas de chute. Il est difficile d'y trouver des endroits guéables bien que l'eau y soit à son niveau le plus bas. Les abords sont étendus et bien couverts de bois.

Mercredi, 11. Cinq Big Belleys sont arrivés et sont venus à notre hutte qui est celle du chef. Ils ont apporté des paroles de paix de la part de leur nation et disent qu'ils sont venus pour se procurer des chevaux. Les sauvages les ont bien accueillis et leur ont fait présent de divers articles. Ils m'ont dit que l'hiver dernier ils avaient trafiqué avec M. Donald qu'il m'ont désigné comme le 'Bras-Croche'[3] J'ai fait le tour de l'île sur laquelle nous sommes campés; elle a 5 milles de circonférence et quelques parties sur le côté nord sont abondamment couvertes de bois. Les castors ont rasé une étendue de bois de cinquante pieds environ. Les occupants de 9 cabanes, qui avaient été laissés ici le printemps dernier

---

1. Les sauvages Fall de la Saskatchewan (Atsinas).

2. Il a atteint la rivière aux Roches Jaunes au dessous de Pryor's Fork.

3. John McDonald connu parmi les traiteurs et les sauvages comme le "Bras Croche" à cause de son bras difforme. Il a écrit une série de notes autobiographiques excessivement intéressantes, 1791-1816—voir Masson, II, 1-59. Comme il les a écrites à l'âge de 85 ans, l'on ne peut toujours y ajouter foi à l'égard des dates. Il dit qu'il a construit la maison New Chesterfield (sur la Saskatchewan du sud, à l'embouchure de la Red Deer) en 1805, puis il décrit l'arrivée de sauvages "Mississourie" (évidemment les 'Big Bellys' dont parle Larocque) vers l'époque de Noël de cette même année. Le journal de Larocque indique sûrement qu'il s'agissait de 1804.

se sont joints aux autres; ils ont quinze tentes aujourd'hui. Ils étaient campés sur le côté opposé de la rivière.

Jeudi, 12. J'ai fait l'acquisition de six gros castors des sauvages Snake. Nous avons traversé de l'île sur le côté ouest de la rivière, puis nous avons parcouru 9 milles en remontant dans la direction du S. O. et nous avons campé sur une pointe où ils préparent habituellement "their fall medicine."

Vendredi, 13. J'ai acheté un arc en corne, quelques flèches, une selle et "pichimon,"[1] une partie de tente et quelques-unes de ces perles en verre bleu qu'ils ont reçus des Espagnols et auxquelles ils attachent une telle valeur qu'ils échangent un cheval contre 100 de ces perles.

Samedi, 14. Après avoir visité les terres des sauvages Crow pour constater s'il y avait des castors comme on l'avait rapporté et avoir engagé ceux-ci à leur faire la chasse, conformément aux instructions reçues de M. Chaboillez, je me prépare à retourner sur mes pas. J'ai réuni les chefs en conseil et après avoir fumé je les ai informés que jallais partir, que j'étais content d'eux et de leur conduite à mon égard et que je reviendrais au milieu d'eux l'automne prochain. Je leur ai demandé de tuer des castors et des ours durant tout l'hiver parce que je reviendrais pour trafiquer avec eux et leur fournir ce dont ils avaient besoin. Je leur ai dit d'autres choses encore pour les convaincre qu'ils retireraient des profits à faire la chasse aux castors, puis nous nous sommes occupés des moyens de nous reconnaître l'automne prochain et de savoir comment je les retrouverais. Il a été entendu que si je ne les rencontrais pas sur l'île à mon arrivée, je me rendrais sur la montagne appelée Amanchabé Chije où j'allumerais 4 feux différents 4 jours de suite et qu'alors ils viendraient nous rejoindre, (car la montagne est très élevée et un feu peut être aperçu à une grande distance), mais quatre d'entre eux seulement devaient venir et si un plus grand nombre s'avançaient, nous devions nous tenir sur la défensive car se serait d'autres sauvages. Dans le cas où j'allumerais moins de trois feux, ils ne viendront pas parcequ'ils croiront que des ennemis seront là. Ils m'ont dit que durant l'hiver on peut toujours les trouver à l'endroit où se trouve un

1. Ou pichimoni; la copie n'est pas distincte. C'est peut-être le nom d'une bride en langue Crow. C'est peut-être encore une mauvaise épellation ou transcription de pemmican, mélange de viande pilée et de gras fondu qui constituait une partie si importante de l'attirail des traiteurs.

parc au pied de la montagne ou aux environs. Le printemps et l'automne ils se trouvent toujours sur cette rivière et l'été sur les rivières Tongue et Horse.[1]

J'ai en ma possession 122 peaux de castor, 4 peaux d'ours et deux peaux de loutre que j'ai achetées non en considération de ce qu'elles valent (parceque ce sont toutes des peaux d'été) mais pour montrer aux sauvages la valeur que j'attache aux peaux de castor et aux effets que nous leur donnons. Avec les présents que je leur ai faits je crois avoir réussi à gagner leur bienveillance.

Je ne leur ai jamais rien donné sans leur faire entendre que j'attendais quelque chose en retour. Si nous leur avions donné davantage ils auraient pensé que nous avons des marchandises en grande abondance et auraient accordé aucune valeur à celles-ci. Les sauvages qui ont rencontré quelques blancs seront plus satisfaits de recevoir quelques articles seulement, car ils attachent peu de prix ou aucune valeur à ce qui leur est donné trop libéralement. C'est pourquoi j'ai acheté leurs peaux d'ours et en même temps je voulais pouvoir prouver qu'il y a des castors dans cette région sans compter qu'il était avantageux de distribuer nos articles à ceux qui le méritaient le plus, c-à-d aux moins paresseux.

Nous sommes partis à 2 heures avec deux chefs qui nous ont accompagnés jusqu'à 8 milles environ, alors que nous nous sommes arrêtés pour fumer le calumet d'adieu. Ils nous ont ensuite embrassés et après nous être serré mutuellement la main, nous nous sommes séparés. Ils nous ont suivi à distance jusqu'à un mille environ, ralentissant graduellement leur marche. Ils pleuraient ou faisaient mine de pleurer et lorsque nous fûmes hors de vue à peu près, ils nous tournèrent le dos et s'en retournèrent. Au moment du départ ils nous promirent qu'aucun de leurs jeunes gens ne nous suivrait et après avoir pris le ciel et la terre à témoin de leur sincérité, ils dirent qu'ils avaient écouté attentivement mes paroles et qu'ils feraient ce que je leur avais demandé. Ils me firent jurer de la même manière que je reviendrais et que je n'avais rien dit de faux (certainement que je n'avais pas alors et que je n'ai pas aujourd'hui l'intention de violer mon serment, car si je ne tiens pas les promesses que je leur ai faites, ce ne sera pas ma faute).

1. Il s'agit peut-être du "Pumpkin Creek" l'une des branches principales de la rivière Tongue.

Nous avons parcouru 20 milles dans la direction du N. E. Un peu avant le coucher du soleil nous avons été surpris par un orage qui nous à forcés à rejoindre un endroit de la rivière où nous avons campé et passé la nuit. Nos chevaux ont été effrayés et c'est avec difficulté que nous avons réussi à les rassembler. Nous avons fait le guet durant la nuit.

Dimanche, 15. Nous avons marché dans la direction du N. E. et après avoir traversé la rivière 'Roche Jaune' à 9 heures, nous avons continué notre route sur la rive sud. A 10 heures nous avons traversé la rivière Manpoa à l'endroit où elle se jette dans la rivière aux Roches Jaunes. La rivière Manpoa ou Short Storm a une largeur de 10 pieds environ et il y passe très peu d'eau. Elle prend sa source à peu de distance dans 'Amanabe Chief' et l'on trouve du bois le long de ses rives surtout près de la montagne. Il y a des castors sur le côté est de cette rivière et près de l'endroit où elle se jette dans la 'Riv. Rocher Jaune,' se trouve un rocher blanchâtre perpendiculaire sur lequel est dessiné avec de la terre rouge une bataille entre trois personnes à cheval et trois autres à pied.[1] A 2 heures de l'après-midi nous somme arrivés à une haute montagne située sur le côté de la rivière et que les natifs appellent Erpian Macolié; nous nous sommes arrêtés là pour faire reposer nos chevaux et nous avons tué un buffle femelle. Nous sommes repartis une heure avant le coucher du soleil et il faisait nuit lorsque nous avons campé sans faire de feu, de crainte d'êtredécouverts par des voleurs de chevaux ou des ennemis. De Manpoa jusqu'à cet endroit nous avons suivi la direction de l'est. Nous avons vu des buffles et des cerfs en grande quantité. Vent du S. O.

Lundi, 16. Forte gelée la nuit dernière. Temps couvert. Neuf milles dans la direction du N. E. Nous nous arrêtons pour faire cuire des aliments pour la journée, car nous ne faisons pas de feu la nuit. Des buffles et des cerfs en grande quantité. Il a

1. En descendant la Yellowstone au mois de juillet 1806, le capitaine Clark visita un rocher remarquable près du confluent du Shannon Creek et de la Yellowstone. Dans la description qu'il en fait, il dit "que ce rocher mesure quatre cents pas de circonférence environ, que sa hauteur est de deux cents pieds et qu'il n'est accessible qu'au nord-est, les autres côtés n'étant que des falaises perpendiculaires composées de roc graveleux légèrement coloré. Les sauvages ont gravé des figures d'animaux et fait d'autres dessins sur les côtés de ce rocher et sur le sommet s'élèvent deux amas de pierres." Il donna le nom de "Pompey's Pillar" à ce rocher remarquable, nom qui sert aussi à le désigner sur sa carte. C'est apparemment le même rocher dont Larocque fait mention et la rivière Manpoa dont il parle est le Shannon Creek de Clark.

plu jusqu'à 3 heures de l'après-midi alors que le temps devenant beau, nous sommes venus camper près des rochers de la grande rivière Horn où nous sommes arrivés à 8 heures du soir.

Mardi, 17. Ce matin nous avons traversé la rivière de bonne heure. Ses pointes ici sont larges, magnifiques et abondamment couvertes de bois. Nous avons passé à travers une région abominable et nous avons désespéré plus d'une fois d'en sortir, car nous y avons rencontré des rochers qu'il était impossible d'escalader ou de contourner. En sorte que nous étions obligés de retourner sur nos pas pour suivre un autre chemin où nous rencontrions les mêmes difficultés. Finalement nous avons gravi la montagne, mais une fois sur le sommet de celle-ci notre position n'était guère plus encourageante, car il nous fallait souvent décharger nos chevaux et transporter nos bagages nous-mêmes, puis faire franchir des........[1] de rocher à nos chevaux légers, leur faire longer des précipices et courir le danger de les perdre. Enfin à 3 heures de l'après-midi nous étions sortis de notre mauvaise position et sur le bord d'un rocher nous pouvions voir un terrain uni devant nous, mais le soleil se coucha avant qu'il nous fût donné de rencontrer un chemin praticable pour opérer notre descente. Il nous a fallu encore décharger nos chevaux et transporter nos bagages sur une partie du parcours, pendant que les chevaux durent franchir 25 verges environ en se laissant glisser sur la croupe. Nous avons brisé quelques-unes de nos selles et nous avons rejoint la plaine au moment où le jour paraissait, puis nous avons campé un peu plus loin sur le bord d'une rivière. Il est probable que si nous avions eu un guide, nous aurions évité ces rochers , tandis que notre ignorance de la route nous y a conduit et qu'une fois engagés dans cette impasse, il était aussi difficile de rétrograder que d'avancer. Nous n'avons pas suivi de direction déterminée, car pour nous dégager nous avons dû marcher en tout sens. Nous avons tué un cerf.

Mercerdi, 18. Ce matin nous avons aperçu à 9 milles au sud les pointes couvertes de bois où nous avons campé la nuit dernière; nous en étions séparés par la rivière d'un côté et par les rochers de l'autre. J'ai entendu hier le bruit des chutes ou Great Rapids,[2]

---

1. Illisible; c'est peut-être "channels" dans le sens de "chasms"—ravins.

2. L'on ne saurait dire de quelle chute Larocque fait mention, car le Yellowstone est navigable depuis son embouchure jusqu'à un endroit situé au-dessus de la position où il se trouve présentement.

mais je me trouve présentement trop éloigné de la rivière et trop occupé pour me rendre à cet endroit. Il a gelé très fort la nuit dernière et nous avons quitté notre campement plus tard qu'à l'ordinaire, parceque nos chevaux étaient fatigués, mais une fois en route, nous nous sommes arrêtés qu'après le coucher du soleil. Nous avions parcouru 22 milles dans la direction de l'est et le vent soufflait du S. O. Beau temps; des buffles et des cerfs en grand nombre.

Jeudi, 19. Le temps est froid et couvert. Vingt-deux milles parcourus dans la même direction que la veille. Nous avons fait halte à 2 heures de l'après-midi et nous avons tué un cerf qui n'avait pas grand valeur parcequ'il était entré dans sa saison de chaleur. Nous nous remettons en route dans la direction du N. E. et après avoir parcouru 8 milles nous campons pour la nuit.

Vendredi, 20. Nous sommes partis de bonne heure aujourd'hui. Nous avons gravi les collines qui sont accidentées et arides et nous avons parcouru 36 milles dans la direction du N. E. Nous avons tué un gros......Beau temps; vent du N. E.

Samedi, 21. La route étant très mauvaise, nous sommes descendus à la rivière dans l'espoir d'y trouver un meilleur passage, mais celle-ci atteignant le roc à chacun de ses coudes, nous avons dû regravir la colline et poursuivre péniblement notre route à travers les rochers. Après le coucher du soleil nous avons campé sur la rivière à la Langue[1] où nous avons tué deux cerfs qui étaient très gras. Direction de l'est pendant 18 milles; vent du N. E.

Dimanche, 22. Nous avons traversé la rivière à la Langue et nous avons franchi une plaine de 9 milles de largeur, après quoi nous avons rencontré des rochers et des précipices sans nombre que nous avons dû traverser, puis nous avons campé deux heures avant le coucher du soleil, sur le bord de la rivière près d'un rapide. Il y a peu ou pas du tout de bois ici le long de la rivière, à l'exception de quelques liards disséminés ci et là et l'herbe fait complètement défaut. Direction du N. E. pendant 18 milles environ; vent du S. O.

Lundi, 23. Nous avons traversé une plaine assez unie aujourd'hui. Nous avons parcouru 12 milles dans la direction de l'ouest et 24 autres dans la direction du N. E. A 10 heures nous avons traversé la rivière Powder; il n'y a pas de bois sur ses rives

1. Rivière Tongue.

ici, l'eau y est encore boueuse, et elle est beaucoup moins profonde qu'à l'époque où nous l'avons traversée en allant. Nous avons campé le soir près d'un petit cours d'eau et comme nous n'avions pas trouvé d'herbe pour nos chevaux durant la journée, nous avons dû abattre trois liards et leur en faire manger l'écorce.

Mardi, 24. Nous partons de bonne heure. A 9 heures nous trouvons un endroit où il y a de l'herbe et nous nous y arrêtons pour faire manger nos chevaux. Nous nous mettons en selle à 3 heures de l'après-midi et nous campons après le coucher du soleil, ayant parcouru 13 milles dans la direction de l'est. Beau temps; vent du S. O. C'est la quatrième nuit qu'il n'a pas gelé.

Mercredi, 25. Nous avons traversé une région très accidentée, mais comme il n'y avait pas de rochers nous avons poursuivi notre route sans trop de difficulté et nous avons campé le soir sur une grande pointe de bois où il avait beaucoup de cerfs. Nous avons parcouru aujourd'hui 37 milles dans la direction du nord et comme nous avons vu quelque chose qui ressemblait à un homme, ramper sur la rive, nous faisons le guet durant la nuit. Les plaines sont en feu et le vent pousse de notre côté des colonnes de fumée si épaisse que nous pouvons à peine distinguer autour de nous. Comme la marche continuelle de nos chevaux sur des pierres mouvantes depuis le printemps dernier, les a rendus boiteux par suite de blessures aux pieds qui saignent quelques fois, nous avons dû employer de la peau de cerf verte pour leur protéger les sabots écorchés au vif.

Jeudi, 26. Nous avons constaté ce matin que ce que nous avons aperçu hier au soir et qui nous a paru un homme, était un ours car nous avons vu ses pistes. Nous partons à 8 heures et comme la plaine est unie nous avançons à grande allure, puis nos provisions étant épuisées nous nous arrêtons à 2 heures pour tuer un buffle femelle. Nous nous remettons en route à 3 heures et nous tuons une ourse qui mangeait........sur notre route. Nous enlevons la peau qui est bonne et à 5 heures nous faisons halte pour camper.

La rivière se divise ici en plusieurs ramifications qui forment autant d'îles.[1] Celles-ci et les rives de la rivière sont abondamment couvertes de bois qui se compose exclusivement de liards, de chênes

1. Voir la description de cette partie de la Yellowstone, dans Lewis & Clark, II, chap. 17.

et d'érables. Nous avons franchi 39 milles dans la direction du nord et le vent qui était contre nous nous apportait une fumée abondante. Nous avons vu aujourd'hui un grand nombre de cerfs et de buffles.

Vendredi, 27. Nous avons traversé une plaine de 6 milles environ, après quoi nous avons rencontré un coude de la rivière où il nous est devenu impossible de poursuivre notre route du côté de la plaine. Nous avons dû descendre vers la rivière sur les parties basses où nous avons embourbé trois de nos chevaux que nous avons dégagés au prix de grandes difficultés. Nous avons fait halte à 1 heure pour faire manger les chevaux et comme le vent soufflait du sud nous n'avons pas souffert de la fumée mais il y avait apparence de pluie. Nous avons trouvé de l'herbe en abondance et nous avons campé au moment où le soleil se couchait après avoir parcouru 24 milles dans la direction du nord.

Samedi, 28. Le temps a été beau et nous avons parcouru une région unie durant toute cette journée. Nous avons parcouru 30 milles dans la direction du nord et nous avons constaté les traces de trois campements de sauvages qui devaient être des guerriers car ils n'avaient pas de tentes.

Dimanche, 29. Nous avons traversé une très belle et très agréable région et les bords de la rivière sont abondamment couverts de bois. Depuis notre départ du Missouri, je n'ai trouvé nulle part de plus belle herbe et par suite les buffles se trouvent en grand nombre. Vent du N. O; temps froid et couvert. Après avoir parcouru 30 milles dans la direction du N. N. E. nous avons campé sur un petit cours d'eau.

Lundi, 30. Nous avons gravi la hauteur sur laquelle il croît en abondance une herbe magnifique. De là nous avons aperçu le confluent de la rivière aux Roches Jaunes et du Missouri. Direction du N. E; 27 milles. Nous descendons ensuite à la rivière (le Missouri) qui ne forme qu'un coude. Nous avions suivi celle-ci sur un parcours de 7 milles lorsque nous avons entendu deux fois la décharge d'un fusil et la voix d'une femme qui semblait se lamenter. Nous nous sommes arrêtés et Morrison[1] fut envoyé en éclaireur pendant que Souci et moi restions pour veiller sur les chevaux et les bagages. Morrison revint au bout de deux heures environ et nous apprit que nous avions pris les cris d'un jeune

---

1. William Morrison. Voir *Liste des Bourgeois, etc.*, de Masson, I, 402,403.

ourson pour la voix d'une femme, puis nous avons supposé que le bruit que nous avions pris pour une décharge de fusil, avait été causé par la chute d'arbres renversés par un vent très violent, car les buffles, les cerfs et les ours étant tranquilles dans les bois et la plaine, rien n'indiquait la présence d'un être humain aux environs. Nous avons ensuite gravi les hauteurs pour éviter un grand coude de la rivière et après avoir parcouru 11 milles dans la direction de l'est nous avons campé pour la nuit sur une large pointe couverte d'ormes. Le vent soufflait du N. O. avec une grande violence et à tout moment arrachait des arbres avec leurs racines.

Mardi, 1er octobre. Temps couvert; il pleut de temps à autre, vent du N. O. très froid; 12 milles dans la direction du nord. En traversant "a Coulé" hier, j'ai trouvé des cabanes construites comme celles des Mandans et des Big Bellys (qui ont dû construire celles qui sont ici) et qui étaient entourées d'un petit fort. Elles semblaient avoir été construites il y a trois ou quatre ans mais elles n'ont pas été habitées durant l'hiver dernier. A l'extérieur du fort il y avait une sorte d'étable pour les chevaux. Il y avait plusieurs têtes de buffles dans le fort et quelques-unes étaient peintes en rouge.

Mercredi, 2. Temps froid et couvert; fort vent du N. O. Direction du N. E.; 26 milles. Nous avons tué un buffle femelle. La région est unie et l'herbe y abonde.

Jeudi, 3. Nous nous mettons en route à 7 heures à travers une région montagneuse. Vingt milles dans la direction du N. E. et quinze dans la direction de l'E. et nous avons campé sur la rivière. Vent très froid du N. O.; il a plu durant une partie de la journée.

Vendredi, 4. Il a plu et le temps a été mauvais durant toute la nuit. Il a commencé à neiger à l'aurore et la neige est tombée en abondance jusqu'à 2 heures de l'après-midi. Vent très violent du N.O. Nous avons cherché nos chevaux durant toute la journée sans succès et ce n'est qu'après le coucher du soleil que nous les avons trouvés, parce que le mauvais temps les avait poussés dans le bois.

Samedi, 5. Nous partons de bonne heure. Direction sud-quart-sud-est; 26 milles. Des buffles en grande quantité sur les deux côtés de la rivière. Nous avons tué un buffle femelle.

Dimanche, 6. Tous les petits cours d'eau et les mares étaient gelés ce matin. Direction sud-quart-sud-est, 20 milles. Vers le quatrième mille nous avons traversé un bois très épais.

Lundi, 7. Deux milles dans la direction de l'est et onze dans celle du sud. Nous sommes arrivés au petit Missouri que nous avons traversé. Trois milles dans la direction du S. E. Nous avons vu un grand nombre d'ours et de mouffettes.

Mardi, 8. Nous avons gravi les hauteurs. Plaines unies; direction du S. S. E., 39 milles. Temps beau et chaud; vent du S. O.

Mercredi, 9. Nous avançons sur les hauteurs à travers une belle région; direction est-quart-sud-est, 12 milles, puis deux milles dans la direction du sud et nous arrivons chez les Big Bellys qui étaient campés à trois milles au-dessus de leur village. J'ai trouvé ici une lettre que M. Charles McKenzie m'avait adressée.

Jeudi, 10. Je suis resté ici toute la journée pour faire reposer les chevaux avant de me rendre à la rivière Assinibois. Les sauvages m'ont dit entre autres choses, qu'il y a 14 embarcations américaines au-dessous des villages qui remontent vers cet endroit.[1] Les Sioux ont tué huit blancs sur la rivière St.-Pierre le printemps dernier et il ont tués trois Big Belleys ici.

Vendredi, 11. J'avais l'intention de traverser la rivière aujourd'hui, mais la force du vent qui a soufflé du N. O. durant toute la journée avec une grande violence, m'en a empêché. Je me suis fait faire quelques paires de souliers et j'ai fait moudre du maïs qui doit nous servir d'aliment. On nous apprend que les Sioux sont campés plus bas non loin d'ici. S'attendant à être attaqués ils [les Big Bellies] ont passé toute la nuit les armes à la main.

Samedi, 12. A midi environ le temps devenant calme et beau, nous avons traversé la rivière et les chevaux qui ont dû faire tout le trajet à la nage étaient presque épuisés. Nous avons rencontré trois Assiniboines avec leurs femmes sur le côté nord de la rivière; ils se rendaient chez les Big Bellys pour trafiquer. Nous avons marché lentement jusqu'au coucher du soleil alors que nous avons campé sur le bord d'un petit lac situé dans les plaines qui sont en feu à l'ouest. Direction du nord.

1. Il semble être question de l'expédition de Lewis & Clark, mais à cette époque ceux-ci étaient sur les eaux de la Colombie à l'ouest des Montagnes Rocheuses.

Dimanche, 13. Beau temps, vent du N. O. Une grande quantité de........[1] buffles font leur apparition dans la plaine; il y en a dans toutes les directions. Ceux-ci étant en marche, nous ne pûmes les approcher assez pour tirer sur eux et je n'ai pas décidé de les poursuivre avec nos chevaux fatigués et harassés. Nous avons traversé l'endroit où était le feu au moment où le soleil se couchait et nous avons campé près d'une petit lac dont les bords avaient échappé à la conflagration.

Lundi, 14. La crainte des Assiniboines dont nous avons constaté les traces hier au soir, nous a obligés de veiller sur nos chevaux durant toute la nuit. Nous partons avant le lever du soleil et à 10 heures de la matinée nous arrivons à la rivière la Sourie où nous passons le reste de la journée. Ici l'herbe n'a pas été brûlée sur les bords de la rivière, mais des deux côtés nous apercevons le feu à distance. Direction O et N. Les buffles ont commencé à s'agiter de bonne heure le soir sur le côté nord de la rivière, ce qui nous a fait craindre pour nos chevaux.[2]

Mardi, 15. Il faisait noir lorsque nous avons quitté notre campement hier au soir et nous avons marché pendant deux heures à la lumière des étoiles jusqu'à ce que celle-ci nous fit défaut par suite de nuages qui vinrent obscurcir le ciel et nous empêcher de suivre notre direction. Nous nous sommes arrêtés sur le bord d'un petit cours d'eau où nous avons passé la nuit sans inquiétude.

Nous sommes repartis le lendemain matin. Temps froid et couvert; vent du N. O. Nous nous sommes arrêtés pour passer la nuit sur la rivière Deep[3] qui ne devrait pas être appelée une rivière, car il ne s'agit que d'un......[4] enfoncé où se trouvent de petites mares profondes qui communiquent les unes avec les autres le printemps et durant les saisons pluvieuses seulement; il n'y croît rien et l'on ne pourrait pas même y trouver une brindille. Il a commencé à pleuvoir au coucher du soleil et il a plu sans relâche durant toute la nuit. Nous nous sommes servis d'un fragment de tente pour couvrir nos effets et nous avons passé la nuit entière à

1. Ici comme partout où des mots ont été omis, la lacune provient de la copie de l'université Laval dont celle que nous publions est une transcription.

2. L'agitation des buffles indiquant la présence des ces voleurs de chevaux redoutés, les Assiniboines.

3. Quelque petit cours d'eau disparu.

4. Mot illisible.

grelotter auprès d'un petit feu entretenu avec de la bouse de vache[1] (que nous avions eu soin de ramasser avant qu'il commença à pleuvoir) en se servant de nos selles en guise de manteau pour nous protéger.

Mercredi, 16. Il est tombé de la neige, de la pluie et de la grêle durant tout le jour. Vent très violent du N. O. Il faisait noir lorsque nous avons atteint les bois de l'une des rivières Elk Heads,[2] trempés jusqu'aux os et complètement engourdis par le froid.

Jeudi, 17. Temps couvert. Comme le vent qui souffle du N. O. est très froid, nous sommes obligés de nous arrêter et de faire du feu pour nous réchauffer, sans compter que nous sommes loin d'être vêtus suffisamment pour lutter contre le froid. Après s'être enveloppés dans des peaux de buffles nous avons pris la route du " Grand Coulé "[3] et nous avons campé au même endroit où nous avions eu une querelle avec les Assiniboines le printemps dernier.

Vendredi, 18. Nous avons rencontré ce matin quelques Assiniboines qui revenaient du Fort et nous nous sommes arrêtés pour fumer le calumet avec eux. Ils nous ont dit que le Mont à la Bosse [fort] avait été évacué[4] et que M. Falcon[5] se construisait une maison pour y passer l'hiver[6] à mi-chemin environ entre ce dernier endroit et "R. qu'il appelle Fort.[7] Ensuite nous sommes arrivés au Mont *à la Bosse Fort* où j'ai trouvé M. Charles McKenzie et trois hommes chargés de prendre soin de ce qui restait.

J'ai passé une journée ici et ensuite je suis allé voir M. Falcon au Grand Bois situé à 15 milles au-dessus de cet endroit. Je suis revenu le lendemain et je suis parti pour la rivière *la Sourie Fort*[8] où je suis arrivé le 22 octobre. Ainsi finit ce journal de mon voyage aux Rocky Mountains.

---

1. Les journaux des traiteurs de l'Ouest font souvent mention qu'il fallait souvent s'en servir en guise de combustible en traversant la prairie où il n'y avait aucune sorte de bois.

2. Criques appelées Antler, l'une au nord et l'autre au sud. Celle du nord s'appelait autrefois *Tête à la Biche.*

3. Près de la rivière Souris au nord ou au nord-ouest de la montagne Turtle.

4. Détail important au sujet de la date de l'évacuation du poste de la *Montagne à la Bosse,* date incertaine jusqu'à présent.

5. Pierre Falcon. Voir la *Liste* de Masson, pt., *Haut de la Rivière Rouge.* C'était le père du métis du même nom qui prit part à l'affaire de Seven Oaks lorsque le gouverneur Semple a trouvé la mort et qui fut l'auteur d'une chanson sur la bataille. Voir Hargrave's *Red River,* p. 488 et *Canadiens de l'Ouest* de Tassé, II, 339 *et seq.*

6 Grand Bois comme Larocque l'indique dans le paragraphe suivant.

7 Rivière Qu'appelle Fort à l'embouchure de la rivière du même nom.

8. Sur le côté de l'Assiniboine, à l'embouchure de la rivière Souris.

## QUELQUES REMARQUES SUR LES SAUVAGES ROCKY MOUNTAIN AVEC LESQUELS J'AI PASSE L'ETE DE 1805.

Cette nation connue parmi les Sioux sous le nom de sauvages Crow, habite la partie est des Rocky Mountains près de la source de la rivière aux Roches Jaunes (que les Kinistinaux et les Assiniboines appellent la rivière à la Biche à cause du grand nombre de cerfs qui abondent dans toute la région qui l'avoisine) et de ses tributaires et près de la source du Missouri.

Ils forment trois tribus principales dont voici les noms dans leur langage: *Apsarechas, Kee the resas* et *Ashcabcaber.* Celles-ci se divisent ensuite en plusieurs petites tribus[1] dont le nombre de membres est très restreint aujourd'hui, car c'est ce qui reste d'un grand peuple réduit au chiffre actuel par les ravages de la petite vérole qui a sévi parmi ces sauvages pendant plusieurs années et qui n'a cessé que depuis trois ans. Ils m'ont dit qu'avant l'apparition de la petite vérole, ils comptaient 2000 huttes ou tentes dans leur camp lorsqu'ils étaient tous réunis. Leur nombre à présent est de 2400 personnes environ qui se logent sous 300 tentes et qui comme les Sioux et les Assiniboines peuvent mettre 600 guerriers sur pied. Ils vivent à l'aventure sous des tentes de cuir et restent où il y a des buffles et des cerfs. Après avoir passé quelques jours dans un endroit, lorsque la chasse devient moins abondante, ils se transportent où il y a des buffles et des cerfs et ainsi font-ils tout

---

1. Lewis H. Morgan dans 'Ancient Society' donne la liste suivante des tribus de Crows or Absarokas:—
   1. Prairie Dog gens, A-che-pä-bé-cha.
   2. Bad Leggings, E-sash'-ka-buk.
   3. Skunk, Ho ka-rut'-cha.
   4. Treacherous Lodges, Ash-bot-chee-ah.
   5. Lost Lodges, Ah-shin'-nä-dé-ah.
   6. Bad Honors, Ese-kep-kä'-buk.
   7. Butchers, Oo-sä-bot'-see.
   8. Moving Lodges, Ah-hä-chick.
   9. Bear-Paw Mountain, Ship-tet'-zä.
   10. Blackfoot Lodges, Ash-kane' na.
   11. Fish Catchers, Boo-a-da'-sha.
   12. Antelope, O-hot-du-sha.
   13. Raven, Pet-chale-ruh-pä-ka.

le long de l'année. Depuis que leur nombre a considérablement diminué, ils se tiennent habituellement ensemble, se déplacent en même temps et se séparent rarement lorsqu'il leur est possible de se réunir au même endroit. La crainte de quelques-uns de leurs voisins avec lesquels ils sont sur un pied de guerre les oblige à cela, car réunis ils peuvent repousser un plus grand nombre de leurs ennemis que lorsqu'ils sont divisés en petites bandes. Cependant aux époques où ils ne sont pas en danger d'être attaqués, ils se séparent pour peu de temps. En général ce sont des hommes de taille moyenne bien que plusieurs d'entre eux soient grands et robustes et que quelques-uns soient enclins à l'embonpoint, ce que l'on observe rarement parmi les sauvages de l'Amérique.

Ceux d'entre eux qui ne sont pas dans l'habitude de s'exposer nus au soleil, ont la peau presque aussi blanche que les blancs.[1] Les parties du corps que les femmes tiennent couvertes sont également blanches, mais sous l'influence des rayons brûlants du soleil, le visage, la poitrine, les bras et les épaules portent cette teinte cuivrée qui est commune au sauvages. La plupart de ces sauvages qui n'ont pas l'habitude de se tenir nus ont, en général, une plus belle peau que bien d'autres tribus que j'ai eu l'occasion de connaître. C'est mon opinion que si ces indigènes adoptaient notre manière de vivre et protégeaient leurs corps contre les ardeurs du soleil, la plupart deviendraient après quelques générations aussi blancs que les Européens. Quelques-uns, bien que jeunes encore, ont les cheveux entièrement gris[2] et malgré mes efforts pour me renseigner à ce sujet, je n'ai pu apprendre si la maladie en était la cause. Comme les autres sauvages d'Amérique ils se font une habitude d'extraire les poils de toutes les parties du corps, à l'exception des cheveux, aussi vite qu'ils croissent et ils considèrent comme inconvenant, surtout pour un jeune homme, d'avoir de la barbe. Les vieillards devenus insouciants à l'égard de leurs personnes, laissent pousser leur barbe et les poils sur les autres parties du corps. Il semble que les poils poussent plus vite qu'ils ne peuvent les arracher.

---

1. Depuis l'époque où les traiteurs et les voyageurs de race blanche ont rencontré les tribus du haut du Missouri, ils ont constamment fait mention du teint relativement blanc des sauvages de cette région.

2. La Vérendrye et tous les autres voyageurs qui ont visité le haut du Missouri ont tous fait mention de cela. Voir Catlin, I, 94-5.

Comme ils se servent toujours de chevaux et qu'ils marchent et courent très peu ils ne sont pas aussi rapides à la course que leurs voisins les Big Bellys et les Mandans. J'ai vu plus d'infirmes et de vieillards décrépits parmi eux que parmi les autres nations, excepté les Big Bellys et les Mandans. On dit que les Sauteurs et les Kinisteneaux envoient leurs infirmes et leurs vieillards au "Kingdome Come" afin de ne pas être obligés d'en avoir soin.[1] Ces nations[2] cependant ne font pas cela, car leurs infirmes et leurs vieillards leur causent peu d'embarras. Les Mandans et les Big Bellys sont sédentaires et les sauvages Rocky Mountain ont un si grand nombre de chevaux qu'ils peuvent transporter leurs malades sans difficulté. J'ignore qu'elle a été la conduite de ces derniers à cet égard avant qu'ils se soient procurés des chevaux. De plus leur contrée est remplie de buffles et de cerfs et il ne leur est pas difficile de fournir la subsistance à de nombreuses familles, ce qui serait vraisemblablement la cause de la pluralité des femmes[3] parmi eux. Quelques-uns ont en effet 8 ou 10 et même 12 femmes qui, en ce cas, ne vivent pas toutes avec leurs maris et parmi celles-ci se trouvent des jeunes filles qui ne sont que *betustted*[4]. Néanmoins la très grande partie de ces sauvages n'ont que deux ou trois femmes, tandis que quelques-uns n'en ont qu'une et ces derniers accusent de folie ceux qui épousent plusieurs femmes, parceque, disent-ils, il est impossible de vivre heureux et tranquille avec plusieurs femmes qui se jalousent et se querellent sans cesse. Ils ne sont pas aussi stupides que les sauvages ont la réputation de l'être généralement. Ils tirent des conclusions assez justes à

---

1. Dans son précieux travail. *The Sauteux Indians* (Masson, II, 307-366), Peter Grand dit: "Qu'ils respectent beaucoup leurs vieillards aussi longtemps que ceux-ci sont utiles, mais que si par suite de leur grand âge ou de quelque infirmité ils deviennent incapables de les suivre dans leurs campements, ils sont alors considérés comme morts pour la société et leurs plus proches parents même ne se croient plus obligés de les supporter. En ce cas on leur prépare un abri temporaire où il leur est laissé des provisions et les choses nécessaires pour prolonger leur misérable existence pendant quelques jours et on les abandonne poûr toujours." Hearne et Mackenzie parlent de pratiques semblables chez les nations du nord. Voir Lewis et Clark, II, 145-6.

2. Les Crows, les Mandans et les Minnetarees.

3. Voir Catlin, *North American Indians* I, 118-120. Peter Grant dit que parmi les Sauteux "la généralité se contente d'une femme bien que la polygamie y soit encouragée et qu'un bon chasseur en ait communément deux ou trois." Grant ajoute que la première s'arroge une certaine supériorité sur les autres et qu'elle est généralement considérée par le mari comme la maîtresse de la famille.

4. Probablement *bethroted*—fiancées.

l'égard de ce qu'ils ont eu l'occasion de voir et de connaître. Ils expriment sans doute de la surprise et de l'admiration lorsque nous leur montrons des choses dont ils n'ont aucune idée, telles que des lunettes d'approche, des montres, etc., mais ce n'est pas un indice de stupidité. Ils s'y entendent parfaitement pour conclure un marché désavantageux[1] lorsqu'il s'agit de vendre ou d'acheter et savent se montrer très ingénieux dans la manière de façonner leurs selles et de fabriquer des couteaux, etc., avec des bouts de fer cassé, etc.

Ils ne sont pas enclins à cette taciturnité que l'on remarque chez les nations du Nord et je ne les ai jamais vus seuls dans leurs tentes se tenir silencieux les mains entre les genoux; au contraire ils sont sociables, ils aiment les réunions et s'ennuient lorsqu'ils sont seuls. Il faut parcourir leur camp pour voir des petits groupes d'hommes âgés fumer et converser ensemble tandis que les jeunes se livrent à divers jeux ou s'exercent au tir à la cible et........ Le Sauteux ou l'Assiniboine qui pénètre dans la tente d'un étranger se tient la tête basse ou s'enveloppe avec sa couverte de façon à la dissimuler. Les Rocky Mountain ne font jamais cela car ils sont hardis, ils portent la tête haute partout et disent que c'est un indice de mauvais dessein, d'avoir honte de se laisser voir le visage. Il en est ainsi avec quelques sauvages Fall[2] que j'ai rencontrés.

Les sauvages du Nord-Ouest ont été généralement représentés sous un faux jour par quelques auteurs et il n'est pas juste de les taxer de stupidité et de nonchalance. Je suis persuadé qu'un enfant enlevé de bonne heure à ses parents, pourrait se livrer à l'étude des sciences avec autant de succès que qui que ce soit. Ce n'est pas par timidité que le Sauteux et l'Assiniboine se cachent le visage en entrant dans une tente étrangère, mais parcequ'ils considèrent cette coutume conforme à la politesse. Ceux-ci se découvrent le visage en commençant à fumer ou après avoir fumé pendant quelque temps, mais ce sont plutôt les jeunes gens que les hommes d'un certain âge qui pratiquent cette coutume.

1. Désavantageux pour les autres sans doute.

2. Atsinas. Le nom de sauvages Falls donné ici à cette tribu se rencontre pour la première fois dans *Present State of Hudson Bay* d'Umfreville. Voir son vocabulaire de leur langage en regard de la p. 202, ainsi que *Coues' Henry*, II, 530.

La jalousie semble être leur passion prédominante et plusieurs ne vont pas à la chasse sans être accompagnés de leur femme favorite. La femme qui se rend coupable d'infidélité conjugale est souvent en danger d'être tuée ou blessée de même que son amant quelques fois, mais la vengeance que le mari furieux exerce le plus souvent, consiste à tuer les chevaux de l'amant de sa femme ou à s'en emparer et à battre le coupable sans pitié. Ils offrent quelques fois leur femme à un étranger pour la nuit, mais c'est un fait constaté très rarement et toujours ils n'agissent de la sorte que lorsqu'ils veulent en retirer quelque chose.

Leurs femmes, comme celles de toutes ces nations, font la plus grande partie du travail, mais elles ne sont pas dans une condition misérable comme celles des nations qui vivent dans les forêts, et par suite, bien que ces femmes soient chargées du travail que font les hommes chez les Cree, les Sauteux, etc., elles ont moins à faire cependant et elles sont plus à l'aise en dépit de l'indolence des hommes.[1] Lorsque ceux-ci font la chasse et qu'ils tuent un animal, leurs femmes qui les suivent habituellement, sont chargées d'enlever la peau et de la préparer pendant qu'ils les regardent faire. Ils ne sellent pas même leurs chevaux lorsque leurs femmes sont avec eux et ils n'enlèvent pas eux-mêmes leurs souliers et leurs guêtres quand ils entrent pour se coucher. Dans leurs déplacements, les femmes vont à cheval et n'ont pas de bagages à transporter sur leur dos comme on le

---

Dans son esquisse de la région du Nipigon (Masson, II, 339-300), Duncan Cameron donne le compte rendu ci-après du travail quotidien des femmes Sauteux et ce compte rendu, légèrement modifié, pourrait s'appliquer aux femmes de la plupart des tribus de l'ouest: "Les femmes doivent, quelle que soit la rigueuer du temps, dresser toutes les huttes et couper tout le bois de chauffage, car un homme croirait se dégrader en se livrant à un tel travail, même s'il n'a absolument rien à faire, car en ce cas il reste assis paisiblement, fume sa pipe et diligente les femmes. L'homme part de bonne heure le matin avec son *medicine bag*, son fusil, sa poire à poudre, sa giberne, sa hache et les femmes doivent rassembler, empaqueter et traîner tout l'attirail. Si celles-ci ont des filles, elles leur donnent à porter un fardeau proportionné à leurs forces, puis elles transportent sur leur dos, leurs plus jeunes enfants attachés dans une sorte de berceau particulier à cette région, bien enveloppés de peaux d'élan ou de lapin et recouverts d'une couverte pour les préserver contre les rigueurs du temps. Les femmes doivent apprêter le cuir, faire et réparer les souliers de toute la famille, préparer toutes les peaux, réparer les habits, faire la cuisine, dresser les tentes, couper et transporter le bois, allumer le feu tous les matins, faire sécher les souliers des hommes puis les frotter pour les ramollir avant de les présenter à leurs maris le matin. Elle doivent aussi préparer et surveiller les filets quand ils font la pêche. En somme elles servent leurs maris généralement et même quand ceux-ci n'ont rien à faire et qu'elles-mêmes sont surchargées de travail."

constate souvent chez les autres nations, mais il est certain que si elles n'avaient pas de chevaux, leur situation serait la même que celle de leurs voisines moins fortunées, car bien que les hommes soient attachés à leurs femmes et les traitent avec bonté, il est à croire qu'ils ne s'occuperaient pas plus de faire le travail que les autres sauvages. C'est uniquement parcequ'elles ont des chevaux que leur condition est préférable à celle de leurs voisines. Elles sont très éprises de leurs enfants, mais elles les réprimandent jamais, sinon rarement.

Ils se nourrissent de chair de buffles et de cerfs; bien peu mangent de la chair d'ours ou de castors sans y être poussés par la faim. Ils ne mangent pas de poisson et sont très imprévoyants à l'égard des vivres. C'est étonnant de constater le nombre de quadrupèdes qu'ils détruisent; cependant deux ou trois jours après une chasse abondante, il ne reste plus rien. A la chasse ils ne prennent que les parties grasses et des tranches de l'animal et ils abandonnent le reste; aussi, bien que cette région soit remplie de cerfs de toutes sortes et de buffles que les habitants, toujours à cheval, tuent avec beaucoup de facilité, il n'est pas surprenant que leur goût pour la bonne chair ne les expose à jeuner temporairement. Ce sont les buffles surtout qu'ils abattent, car le cerf se tient généralement dans les bois, à l'exception du "Cabri" sorte de petit cerf qui ressemble au chevreuil et qui se tient toujours dans la plaine.

Les partis de chasse sont dirigés par une bande de jeunes gens qui exercent une grande autorité. Ceux-ci ordonnent de camper ou de se mettre en route comme il leur plaît; ils indiquent les endroits où il y a des buffles, donnent l'ordre de leur faire la chasse, empêchent les chasseurs de partir les uns après les autres et prescrivent à ceux qui sont prêts les premiers, d'attendre les autres, afin que tous puissent partir ensemble et avoir les mêmes avantages. Ceux qui enfreignent les ordres sont punis par une correction ou bien l'on brise leurs armes ou l'on met leurs tentes en pièces.

C'est généralement un vieux chef qui administre leurs affaires et fait exécuter ses ordres par ces jeunes gens que l'on appelle soldats. Tous les jeunes gens jouissent de cette dignité à tour de rôle. Dix ou douze sont choisis à la fois et tous y compris le conducteur et les jeunes gens sont désignés par les au-

tres chefs. Le conducteur conserve son poste aussi longtemps qu'il en est satisfait et un autre est choisi pour le remplacer qu'après avoir reçu sa démission. Leur autorité ne s'exerce pas sur tout, car elle ne consiste qu'à diriger les partis de chasse et les campements, quant au reste chacun est libre de faire à sa guise. Ils dirigent aussi les *medicin feasts.* Le conducteur, c'est ainsi qu'on l'appelle, ne fait jamais rien d'important sans consulter les autres chefs et c'est à la suite de la détermination prise par le conseil qu'il adresse ses harangues et agit. Sa tente est pliée la première quand il s'agit de lever le camp; il marche presque toujours en avant (à l'exception de quelques jeunes gens envoyés au loin comme éclaireurs) et plante le premier sa tente, puis les autres s'installent autour de lui. Avant de se mettre en route, il parcourt le camp, donne l'ordre de plier les tentes et fait connaître que pour tels motifs ils vont se rendre à tel endroit. Quelques soldats marchent au loin en avant tandis que d'autres restent en arrière pour surveiller et s'assurer qu'il n'y a pas d'ennemis. Si l'on aperçoit des buffles sur la route et qu'ils décident de leur faire la chasse, ils font arrêter tout le monde que le vieux chef harangue du premier jusqu'au dernier. Quand tous sont prêts, les chasseurs s'élancent et les autres suivent lentement.

Si une querelle survient entre deux personnes ils interviennent et s'efforcent d'obtenir une réconciliation par des moyens raisonnables (si la querelle est poussée trop loin), mais je n'ai pas eu connaissance qu'ils aient jamais eu recours à l'autorité en semblable occurrence. Généralement il est fait présent d'un cheval ou d'un fusil à la personne offensée comme moyen de réconciliation; néanmoins les querelles ne sont pas fréquentes parmi eux et la plupart sont causées par leurs femmes et la jalousie. Les jeunes gens chassent rarement avant leur mariage et jusqu'alors ils emploient uniquement leur temps à se toiletter et à parader[1]. Le jeune homme se lève tard le matin, puis il commence au milieu du jour sa toilette qu'il ne termine que tard le soir; il monte ensuite à cheval après avoir couvert celui-ci de "2 *fais* Red and Blue," traverse le camp en compagnie de ses associés, avec une

1. Maximilian dit: "Il est remarquable que les hommes sont beaucoup plus vaniteux que les femmes et que celles-ci doivent être bien inférieures aux seigneurs de la création dans leurs atours et leurs ornements. Un guerrier consacre plus de temps à sa toilette que les plus élégantes parisiennes." Voir Catlin, I, 112 au sujet du dandy sauvage.

aile d'outarde ou de faucon qui lui tient lieu d'éventail pour se protéger le visage contre les ardeurs du soleil, puis le soir venu il met pied à terre, courtise les femmes ou se rend au rendez-vous fixé et se retire pour dormir quand le jour commence à paraître. Les hommes mariés ne s'habillent avec soin que dans certaines circonstances et lorsque le camp est levé. Les jeunes gens s'occupent à ce point de leur toilette pour plaire aux femmes et attirer leur attention. Celles-ci à leur tour se font coquettes et séduisantes pour plaire aux jeunes gens. J'ai vu faire la cour de la même manière que la font les blancs à peu de chose près, mais je n'ai pu me rendre compte si c'est la coutume parmi eux de courtiser les jeunes filles avant de les épouser.[1] Cependant l'on semble avoir certains égards et quelque déférence pour les jeunes personnes.

Je ne sais pas quelles sont leurs croyances ou leurs idées à l'égard de leur origine, je sais seulement qu'ils croient aux bons et aux mauvais esprits et en un maître suprême de la vie. Ils ne fument jamais le calumet, sans offrir les premières bouffées au soleil levant, au soleil du midi et au soleil couchant, puis à la terre, et aux cieux; le calumet est pointé tour à tour vers l'endroit où vont leurs offrandes et une autre bouffée est poussée dans cette direction, après quoi quelques bouffées sont lancées à divers esprits que le fumeur nomme et auxquels il marmotte quelques mots, puis le calumet fait la ronde et chaque personne tire quatre bouffées et pas davantage. Le calumet doit toujours être présenté au voisin de gauche, parce que c'est la direction que prend le soleil. Ils donnent le nom d'esprits à des quadrupèdes et à des oiseaux et ceux-ci, à leur avis, remplissent les fonctions d'anges gardiens. Il est certain que leurs notions sur les esprits sont différentes des nôtres; ils croient que ceux-ci sont des êtres invisibles qui peuvent leur faire du mal ou du bien et c'est à eux qu'ils font leurs offrandes. L'un pense que c'est la lune qui veille sur lui, l'autre croit que c'est une abeille ou une souris et ainsi de suite. Ce sont leurs rêves qui les portent à adorer une chose plutôt qu'une autre, mais le soleil, la lune, les étoiles, le ciel et la terre sont l'objet d'un culte général et lorsqu'ils sont pris à témoins d'un serment, celui-ci est reconnu

1. Sur leur manière de faire la cour, voir Catlin, I, 120; Maximilian, II, 279; Harmon, 294; James McKenzie (Masson, II, 417); Peter Grant (Masson, II, 319.)

inviolable. Il n'y a pas un animal, un oiseau un reptile ou un insecte que n'adorent quelques-uns de ces sauvages, lorsqu'ils croient que l'objet de leur culte peut leur sauver la vie ou les rendre *invaluable*,[1] que se soit une abeille ou une souris. Ils croient aussi que les choses inanimées, telles que les balles, les pierres, etc., peuvent également leur faire du bien ou du mal.

Ils n'ont aucune représentation de la chose qu'ils adorent comme idole et ils ne prient seulement qu'en allumant leurs pipes. Ils ont de grandes *medicin feasts*, mais celles-ci ne sont célébrées qu'à l'automne et je n'en ai pas été témoin. Ils ne sont pas superstitieux à l'égard de leurs pipes qui sont l'objet de leur plus respectueuse vénération.[2] Elles sont innombrables les cérémonies qui accompagnent l'acte de fumer du tabac dans une pipe. Les règles ci-après doivent être observées par tous; le tuyau et le fourneau doivent être nets et l'on doit tirer un tison du feu pour allumer la pipe, puis il faut avoir soin de ne pas allumer la pipe dans les flammes ou les cendres et nul autre que celui qui l'a remplie ou allumée ne doit en vider la cendre. Il m'est arrivé, une fois qu'il y avait très peu de feu, d'allumer la pipe dans la cendre, et quelques jours après mon hôte m'apprit qu'il avait mal aux yeux et que le fait d'avoir allumé la pipe dans les cendres en était la cause. Quelques-uns ne fumeront pas si la pipe a touché l'herbe et d'autres refuseront également s'il y a des femmes ou des fusils dans la tente, s'ils aperçoivent des souliers en fumant, si quelque partie des accoutrements a été jetée sur la pipe, si quelqu'un souffle dans le tuyau pour le nettoyer ou si la pipe "pass over *Assichimous.*" Quelques autres ne permettront pas de fumer devant la porte ou bien ils ne videront les cendres que sur de la bouse de vache apportée à cette fin; un autre enfin ne fumera que si chaque fumeur est nu et que s'il n'y a que les fumeurs dans la tente. A l'un la pipe doit être présentée par le tuyau et à l'autre par le fourneau; un autre ne la prendra que si vous la lui poussez aussi rudement que vous le pouvez et un autre que si vous la lui présentez doucement. En somme chaque homme a sa manière particulière de fumer et il semble qu'il ait juré de ne pas s'en écarter et d'y contraindre ceux avec lesquels il fume, sans quoi il croit avoir encouru le mécontentement de cette chose insivible (son ange

1. *Invulnerable* probablement.
2. Ici le texte n'est pas clair: "They are not superstitious with regard to the pipe which is the object of their most sacred regard."

gardien), avoir mérité son ressentiment et en ce cas il fait pénitence. Une paire de guêtres ayant été jetée sur un tuyau de pipe, quelqu'un qui était présent et avait juré d'empêcher un tel acte en sa présence, se fit souffler dans la bouche le contenu du tuyau qui était rempli de jus de tabac; il avala cette potion tellement désagréable qu'il s'est presque évanoui et il attribua sa faiblesse à la colère de la divinité qui avait été offensée. Quelques-uns qui sont trop cérémonieux dans leur méthode de fumer, ne fument seulement qu'avec leurs intimes et avec ceux qui sont familiers avec leurs momeries, tandis que ceux qui le sont moins, cherchent à s'asseoir à côté d'un homme qui sait de quelle manière la pipe doit leur être présentée. Les femmes ne fument jamais. Avant de commencer à fumer celui qui a une manière particulière de fumer en fait part aux autres et tous s'y conforment.

Leurs guérisseurs ont recours à des applications de simples pour opérer les guérisons et de ces simples il en est bien peu dont ils connaissent les propriétés. Ils soufflent aussi sur la partie malade, puis ils fument, chantent, font brûler des feuilles de sapin sur des tisons et le guérisseur étend les mains aussi près que possible de la plaie sans la toucher. A l'intérieur ils font prendre des racines purgatives et ils se servent d'autres racines qu'ils préparent eux-mêmes, mais comme personne n'a été malade pendant que j'étais avec eux, je n'ai pas vu faire de guérison importante. Ils n'ont pas d'autres animaux domptés que des chiens et des chevaux. Tandis qu'ils ne gardent qu'un petit nombre de chiens, ils se servent d'un grand nombre de chevaux dont ils ont besoin pour la chasse et la guerre et en toute autre occasion. Ils obtiennent ces derniers à très bon marché et en très grand nombre au moyen d'échanges qu'ils font avec les sauvages 'flat head[1]'. Ils en vendent ensuite une partie aux Big Bellys et aux Mandans le double du prix qu'ils ont payé et ils font un troc continuel de ce genre. Jusqu'à présent ils n'avaient pas encore échangé de munitions et de fusils contre des chevaux avec les sauvages *Flat Head.* Mais comme ils possèdent cette année des articles de cette sorte en grande quantité, ils ont l'intention d'en troquer avec ces derniers. Quand vient le printemps, celui qui n'a pas dix chevaux avant l'époque fixée pour le trafic qui se fait au Missouri, est considéré comme un

1. Sauvages Flathead dont Larocque fait mention plus loin. On donnait un peu trop librement ce nom à diverses tribus qui résidaient à l'ouest des Rocky Mountains.

homme pauvre; quelques-uns d'entre eux en ont jusqu'à trente ou quarante. Tous, hommes, femmes et enfants vont à cheval et les femmes comme les hommes enfourchent leurs montures. L'enfant trop jeune pour se tenir en selle y est attaché, puis on lui attache un petit fouet au poignet et c'est ainsi qu'il suit au gallop ou au trot durant tout le jour si les circonstances l'exigent. Leurs selles sont façonnées de façon à empêcher les chutes en arrière ou en avant;[1] la partie de derrière s'élève jusqu'à la hauteur des épaules et celle de devant jusqu'à la poitrine. Les selles dont se servent les hommes ne sont pas aussi relevées et plusieurs d'entre eux emploient des selles fabriquées par les Canadiens dans la région du N. O.

Leur habitude d'aller à cheval depuis leur enfance en a fait d'excellents cavaliers. A la guerre ou à la chasse, lorsqu'ils veulent pousser leurs chevaux à l'extrême, ils ne se servent pas de selles. Souvent dans leurs courses et leurs évolutions l'on aperçoit qu'une jambe sur le dos du cheval, car en ce cas ils entourent le cou du cheval de leurs deux bras et se tiennent penchés du côté opposé à l'ennemi. La plupart de leurs chevaux peuvent être dirigés sans bride à n'importe quel endroit car il suffit de se pencher d'un côté pour les y faire tourner immédiatement jusqu'à ce que l'on reprenne une position verticale. Ils aiment beaucoup leurs chevaux dont ils prennent un grand soin et dès que ceux-ci sont blessés au dos ils ne s'en servent pas avant qu'ils soient guéris. Nul prix ne pourra induire qui que ce soit à faire le sacrifice d'un cheval favori sur lequel il peut compter pour sa sécurité dans l'attaque ou la fuite.

Ils prétendent qu'un nombre égal de sauvages, à quelque tribu qu'ils appartiennent, ne peuvent les vaincre à cheval, mais qu'à pied ils ne valent pas les nations qui n'ont pas de chevaux. Ils passent pour braves et courageux parmi leurs voisins. Il est rare qu'ils fassent la guerre ou volent des chevaux mais ils se défendent courageusement lorsqu'ils sont attaqués. Ils exercent une grande surveillance, et le jour et la nuit, des jeunes gens font le guet à deux ou trois milles du camp sans compter que souvent ils se font précéder de deux ou trois jours par des détachements de jeunes gens qu'ils envoient comme éclaireurs sur la route qu'ils

1. Il s'agit de selles espagnoles apportées du sud ou de celles de cette contrée modelées sur celles-ci.

doivent parcourir. Toute personne, de quelque tribu quelle soit, est bien accueillie et bien traitée dans leur camp, hormis qu'elle s'y rende durant la nuit ou quelle soit surprise à rôder alors qu'il ne lui est point fait de merci. Ils coupent et hachent les ennemis tués en combattant mais ils ne les mangent pas. Les enfants et les jeunes gens recherchent le sang et jouent avec les débris de cadavre mais je n'ai jamais vu un chef ou une personne respectable commettre un acte semblable. Lorsqu'ils se sont procurés un scalpe ils dansent le soir de ce jour-là et des deux jours suivants. Voici comment s'exécute leur danse du scalpe dont j'ai été témoin lorsqu'ils ont tué deux Assiniboines:[1] Dix-sept jeunes gens, le visage peint en noir et vêtus avec la plus grande recherche se tiennent en demi-cercle et chantent en battant la mesure avec des tambours, des Shrisiquois ou castagnettes. Devant eux, vêtues des habits de guerre des hommes et portant les armes de ceux-ci, le visage peint en noir, trente jeunes femmes dansent au son de la musique des jeunes gens pendant que deux d'entre elles portent les scalpes attachés à la *Enclosa Pole.*[2] Elles dansent en cercle qui se rétrécit à mesure qu'elles s'avancent lentement vers le centre, puis elles reprennent leur première position pour revenir au centre de nouveau et continuer à exécuter ces mouvements en branlant la tête en cadence avec la musique. Des soldats se tiennent autour du cercle pour empêcher les spectateurs de serrer les danseuses de trop près. Vers le milieu de la cérémonie l'un des chefs prend par la bride un cheval monté par un jeune homme richement paré et le conduit au milieu des danseuses en haranguant le cavalier qui avait tué l'un des Assiniboines, puis le chef ayant reconduit ce dernier, la danse recommença. Un autre chef introduit ensuite de la même manière au milieu du cercle celui qui avait tué les deux Assiniboines [sic] et peu après la danse cessa. Durant la nuit une bande de jeunes gens parcoururent le camp en chantant et s'arrêtèrent devant la porte de chaque chef où ils firent entendre des chansons dans lesquelles étaient redits les exploits de chacun. Cette cérémonie dura trois jours. Durant le jour, les scalpes étaient attachés à la bride des chevaux sur lesquels

---

1. Voir p. 43 de ce journal et description de la danse du scalpe de Catlin, I, 246 et gravure 104.

2. La signification de ce mot n'est pas claire. Il est possible qu'une erreur ait été commise dans la transcription. Voir Catlin, gravure 104.

les jeunes gens se promenaient en chantant avec tambours battants.

Ils ont pour armes des arcs et des flèches avec des fusils et des lances et lorsqu'ils partent pour la guerre ils apportent leurs "medicin bags;[1]" le chef de la troupe du moins s'en munit et après avoir trouvé leurs ennemis le "bag of medicin" s'ouvre, puis ils entonnent quelques chants, fument quelques instants et s'élancent à l'attaque. C'est généralement au point de jour qu'ils tombent sur leurs ennemis alors que ceux-ci sont profondément plongés dans le sommeil. L'un des chefs porte une partie de lanterne magique qu'il considère comme le plus précieux appui, car il croit que les figures dessinées sur les verres sont des esprits qui le protègent et dont il ne doit jamais se séparer quand il part pour la guerre.

Comme tireurs à la cible ils sont très habiles avec leurs arcs tandis qu'ils sont bien inférieurs avec le fusil, mais je dois dire que depuis quelques années ils s'exercent tous les jours au maniement de ce dernier et ils ont aujourd'hui plus de munitions qu'à l'ordinaire.

Etant donné qu'ils n'ont jamais eu de traiteurs au milieu d'eux ils ont échangé contre des fusils, avec les Mandans et les Big Bellys, des chevaux, des peaux, des guêtres et des chemises. Et comme ils ne cultivent pas la terre, ils achètent aussi des Big Bellys des céréales, des citrouilles et du tabac.

Quant à leurs accoutrements, les hommes portent des guêtres étroites qui montent jusqu'aux hanches et dont l'extrémité est fixée à une ceinture ou ceinturon. Les coutures sont ornées de perles, de piquants de porc-épic, de crins de chevaux et de cheveux provenant d'êtres humains teints de diverses couleurs. Ces guêtres sont fabriquées avec de la peau de cabri ou autre jeune cerf.

Leurs chemises se composent de trois peaux du même genre dont deux servent à former la partie qui couvre le corps et la troisième à façonner les manches. Ces peaux ne sont jointes que sur l'épaule de même que les manches qui sont ouvertes à partir de l'aisselle. L'une des peaux recouvre la poitrine et l'autre recouvre le dos; les manches portent les mêmes ornements que les guêtres de même que leurs souliers qui sont fabriqués comme des

1. Catlin le décrit minutieusement avec son contenu, I, 35-8, gravure 18.

mitaines avec une bordure sans pli autour de la partie extérieure du pied. Sur cette partie de leur accoutrement ils portent une peau de buffle sur laquelle sont représentés leurs exploits guerriers ou bien la ceinture est garnie de perles et de piquants de porc-épic. Ils s'entourent généralement la cheville d'une lisière de peau de loup ou de mouffette à laquelle sont attachés des fragments de drap rouge qu'ils traînent en marchant. Ils portent aussi sur la poitrine la peau du pied d'un ours munie des griffes et à laquelle sont cousus autant de boutons qu'ils ont pu trouver; 12 à 15 griffes d'ours cousues de cette façon et attachées autour du cou constituent un ornement très à la mode.[1] Leur front est couvert de deux morceaux de peau ornés de perles coloriées, de grelots ou de boutons; une mèche de crins de cheval teints en jaune leur descend de chaque côté du nez et ils portent une plume de *Killion* sur la tête entourée d'un cercle de laiton et de fer-blanc. Il n'y a pas de ........ parmi eux; ceux qui ont les cheveux longs les séparent en 10 à 12 tresses qu'ils enduisent de terre blanche à l'exception des extrémités qui sont bien peignées. Ceux dont les cheveux ne sont pas de la longueur voulue, y ajoutent des crins de cheval au moyen de gomme et ils les séparent ensuite de la même manière que les autres. J'en ai vu un qui avaient ajouté à ces cheveux très noirs, deux grosses queues de chevaux blancs qu'il traînait derrière lui sur le sol en marchant. Ils tiennent beaucoup à avoir les cheveux longs.[2]

L'accoutrement des femmes se compose de guêtres qui montent jusqu'au milieu de la cuisse avec une jarretière au-dessous des genoux; Elles ne portent pas de poil parmi leurs ornements; la ceinture de leurs guêtres est couverte de perles bleues (qu'elles préfèrent aux autres) et de boutons quand elles peuvent s'en procurer. Leurs guêtres sont de forme arrondie comme des bas et elles n'ont pas de frange comme celles des hommes. Leurs chemises ou *cotillons* descendent jusqu'à mi-jambe et plus bas et se composent de peau de cerf, mais pour être de valeur, cette partie de leur accoutrement doit se composer de deux grandes peaux de cabri ou de bélier de montagne; les extrémités sont frangées de la même manière que chez les hommes et garnies de piquants de porc-épic. Les peaux sont jointes jusqu'à la partie in-

1. Maximilian, II, 261-2.
2. Catlin, I, 49-50.

férieure des côtes et une ouverture est pratiquée de chaque côté pour leur permettre d'allaiter leurs enfants. Les manches jointes à la chemise sur les épaules seulement enveloppent le bras du coude jus qu'au poignet tandis que la partie supérieure du bras n'est recouverte qu'à l'extérieur, mais une partie de la peau retombe de manière à cacher le creux de l'aisselle.[1]

La peau qui leur sert de couverte et leurs souliers sont aussi garnis, mais la première est jamais peinte. Elles ne portent pas d'ornements sur leur tête et elles se badigeonnent le visage en rouge. Les enfants sont vêtus de la même manière que ceux du sexe auquel ils appartiennent; néanmoins les enfants mâles sont laissés nus jusqu'à l'âge de huit à dix ans, non parce que les vêtements font défaut, mais parce qu'ils sont plus à l'aise; les petites filles ne sont jamais nues. Les deux sexes sont très propres, car hommes et femmes se lavent et se baignent chaque matin dans la rivière ; durant l'hiver ils se plongent dans la neige. Ils tiennent leurs vêtements très nets et aussi blancs que la neige, au moyen d'une sorte de terre blanche qui ressemble à de la craie et avec laquelle ils les nettoient tous les jours. Cette terre a non seulement la propriété de blanchir le linge mais elle sert aussi à faire disparaître les taches de graisse et autres saletés sur le cuir et les tissus; c'est un article dont ils ne manquent jamais. Une femme ne place jamais une chaudière sur le feu le matin avant de se laver les mains et les hommes ne mangent pas sans en faire autant.

Les hommes se mettent rarement en culottes excepté lorsqu'ils ne portent pas leurs guêtres car celles-ci sont faites de telle façon qu'en y ajoutant une bande s'étendant jusqu'à mi-corps, elles tiendraient lieu de pantalon. Ils portent des coquilles et des perles suspendues à leurs oreilles mais ils ne coupent pas celles-ci comme les Sioux et les Sauteux.

L'un d'eux avait dans son "medicin bag" la queue d'une vache espagnole dont il s'ornait la tête quand il partait pour la guerre ou lorsqu'il voulait se vêtir d'une manière attrayante. A la mort de leurs parents, ils se coupent les cheveux et se font des excoriations aux jambes. Ils attachent beaucoup d'importance à ces petites perles en verre qu'ils obtiennent des Espagnols, mais

1. Au sujet de l'accoutrement des femmes, voir Maximilian, II, 265; Catlin, I, 51, 204. Comparer à Harmon, 275 et à Alexander Mackenzie, XCIV sur l'accoutrement des femmes parmi les Crees et autres tribus du nord.

qui doivent passer par deux ou trois mains avant d'arriver jusqu'à eux.

C'est généralement au mois de septembre que le niveau de l'eau est le plus bas.

Leur langage comme celui des Mandans et des Big Bellys est évidemment une corruption du Sioux.[1] Il se rapproche surtout du big belly auquel il ressemble au même degré que le Kinistinaux ressemble à l'algonquin ou Chipway.[2]

| | Big Bellys | Rocky Mountain |
|---|---|---|
| un[3] | Nowaza | ama té |
| deux | Nomba | Nomba |
| trois | Nomini | Namini |
| quatre | Tobas | Shobas |
| cinq | Kichon | Kichons |
| six | Akaw was | Akaw |
| sept | Shapois | Sapois |
| huit | Noobassé | Noobassé |
| neuf | Noobetzapé | Amatapé |
| dix | Pirakau | Pirakau |
| cent | Pirakau tié | Piraké sash |
| vingt | Noombau Pirakas | the same |
| | &c | &c |
| grand | Eties | Se |
| petit. | Carishta | Casota |
| tête | Auto | Austio |
| rivière | Amjé | Amjé |
| couteau | Matse | Mitsé |
| homme | Matray | the Same |
| femme | Meay | Meay |
| mon enfant | Matijay eshié | Matsay sa |
| couverte | Ituwjé | I saw jé |

1. Au sujet de vocabulaire, de noms, etc., voir Bibliographie du langage Sioux, p. 22, James C. Pilling.

2. Pilling dit que. "Les nations parlant l'algonquin couvraient une plus grande étendue que n'importe quelle autre aglomération de races parlant une langue commune dans l'Amérique du nord. Elles s'étendaient du Labrador jusqu'aux montagnes Rocheuses et de la rivière Churchill de la baie d'Hudson jusqu'au détroit de Pamico dans la Caroline du nord." Préface de "Bibliography of the Algonquian Languages."

3. Dans son vocabulaire de langue des 'Minnitarris ou Gros ventres,' Maximilian donne la traduction ci-après: Un *nowassà*; deux, *dùupa*; trois,

Ils font avec les mains des signes très expressifs aux personnes qui ne comprennent pas leur langage. Ils m'ont souvent raconter de longues histoires sans ouvrir les lèvres à peine et je les ai très bien compris. Pour désigner un Sioux ils passent le bord de la main d'un côté du cou à l'autre, tandis que pour désigner un Panis ils indiquent de grandes oreilles et se mettent les mains de chaque côté de la tête pour indiquer un Flat head.

Les animaux qui se rencontrent dans leur contrée sont les suivants:

Le buffle
L'ours
Le castor
Quelques loutres
Le cerf
Le cabri
Un animal à longues cornes[1]

Le daim ou chevreuil des deux sortes
Le *Bektail* blanc[2]
*Voir* (a) ci-après

Le *Kitt*[3]
Quelques renards
Une sorte de tigre (que je crois être une panthère semblable à celle des montagnes Alleghanies[4]

(a) C'est une sorte de petits animaux qui vivent dans des trous qu'ils pratiquent dans la terre; ils se réunissent en bandes très nombreuses et forment un espèce de village. Tout bruit les fait sortir de leurs trous et aboyer avec fureur contre la cause de leur dérangement.[5] Il est difficile de tirer sur eux car ils se tiennent sur le bord de leurs trous où ils disparaissent à la moindre alerte. Lorsqu'ils sont tués ils tombent dans leurs trous dont il est difficile de les sortir. Le capitaine Lewis en a attrapé un en inondant son trou, car cet animal se sauve à l'approche de l'eau; c'est par ce moyen que celui-là fut fait prisonnier et gardé ensuite dans une cage durant tout l'hiver dans un fort sur le Missouri. Il

---

*nàhwi;* quatre, *tohpà;* cinq, *kechù;* six, *akahuà,;* sept, *schàchpu.* L'on constate qu'à l'exception du nombre deux, le vocabulaire de Larocque est presque le même que celui de Maximilian. Ce dernier ne donne pas les nombres dans son vocabulaire de langue Crow.

1. Voir les notes précédentes au sujet du cabri et de l'animal à longues cornes.

2. Chien de prairie (*Cynomys ludovicianus*).

3. Le *Kitt* renard (*vulpes velox*) ou coyote peut-être (*Canis latrans*).

4. Puma connu sour les divers noms de chat sauvage, lion de montagne, lion américain, couguar, panthère. Il se rencontre du Canada à la Patagonie, surtout dans les montagnes.

5. Voir la description graphique d'un village de chiens de prairie, près des rives du Missouri, Catlin I, 76-7, et gravure 42.

se nourrit de chair et de racines, devient gros comme un rat musqué et sa couleur est grisâtre. Il y a un grand nombre de leurs villages aux environs du Missouri et quelques-uns ont une circonférence de trois ou quatre acres.

Sur le parcours de la rivière aux Roches Jaunes, j'ai vu une troupe d'oiseaux qui ressemblaient aux coqs de bruyère; ils étaient cependant beaucoup plus gros que ces derniers et avaient une large queue qu'ils tenaient ouverte en volant.[1] Je n'ai pu en tuer aucun, car ils se tenaient sur le sol parmi les herbes et je ne les ai aperçus qu'au moment où ils se sont levés et envolés. Ils ne s'enfuient pas tous ensemble, mais s'envolent les uns après les autres comme les faisans,[2] à mesure qu'ils sont dérangés.

Les Flat heads habitent le côté ouest des Rocky Mountains aux sources des rivières qui coulent dans la direction du sud-ouest et se jettent dans l'océan de l'ouest. La chaîne de montagnes qui sépare ces rivières du Missouri peut être franchie en deux jours après quoi l'on ne rencontre plus de montagne jusqu'à l'océan. Ils se rendent tous les automnes au fort du Missouri ou aux alentours pour tuer des buffles qui ne se trouvent pas de l'autre côté de cette chaîne de montagnes et pour se procurer des couvertes et de la viande séchée et ils s'en retournent aussitôt que l'hiver arrive. Il se trouve des cerfs de différentes sortes sur leur territoire ainsi que des castors; ils se font des couvertes avec les peaux de ces derniers mais ils préfèrent pour cela les peaux de buffles. Ils ont un grand nombre de chevaux qu'ils vendent pour des bagatelles et ils en donnent beaucoup pour rien. Ils disent qu'il y a des blancs qui habitent les parties du bas de la rivière, qu'ils résident sur les terres de ces derniers qui leur fournissent des perles en verre et une sorte de petit bâton cylindrique qui ressemble à un *wampoon*. Ces blancs, disent-ils, ne font pas la traite, Les castors que ces sauvages tuent sont rôtis et la peau est mangée avec la chair. Ils harponnent le poisson et le castor au moyen de dards fabriqués avec des cornes de cerf, et ils se nourrissent de poisson durant une partie de l'année. La description qu'il m'en ont faite me porte à croire qu'il s'agit de saumon.

---

1. Poulet de prairie, poule de prairie, coq de bruyère (*Tympanuchus Americanus*). Il se trouve dans la prairie au sud de la Saskatchewan. Voir la description donnée dans Lewis & Clark, I, 201.

2. Perdrix commune qui se rencontre dans les bois du Canada et dans le nord des Etats-Unis.

Lorsqu'ils ont obtenu une chaudière de cuivre de leurs voisins ils ne s'en servent pas comme d'un objet de cuisine mais ils la coupent en petits morceaux dont ils se servent pour orner leurs accoutrements et leurs cheveux. Ils échangent un cheval contre 70 ou 80 dents de cerfs qui sont considérées comme une grande parure parmi eux. Ils trafiquent surtout avec les Ererokas avec lesquels ils échangent des chevaux et des arcs fabriqués avec des cornes contre des articles que ces derniers ont reçus de nous, des Mandans et des Big Bellys. Les flèches dont ils se servent à la guerre sont empoisonnées et beaucoup plus petites que celles dont ils se servent à la chasse.[1] Ils combattent à cheval généralement et sont munis de deux arcs et de deux carquois remplis de flèches avec lesquels ils se défendent et harcèlent beaucoup leurs ennemis même en fuyant, car ce sont des cavaliers accomplis. Ils disent que leur contrée est si fertile que les arbres fruitiers qui ne dépassent pas des arbrisseau ici deviennent là de grands arbres. Ils parlent généralement très bas et aucune nation environnante ne parle leur langage très difficile à apprendre et qui ressemble au son produit par de petits morceaux de verres heurtés les uns contre les autres. Leurs arcs sont fabriqués d'une seule pièce et presque tous avec des cornes de différentes sortes de cerfs. Ils n'ont jamais vu d'élan.[2]

Les Snakes habitent à l'est des Flat heads au pied des de la même chaîne de montagnes et à proximité de la source des rivières qui coulent aussi vers le sud. Ils disent qu'il y a beaucoup de castors sur leurs terres et qu'ils fabriquent une partie de leurs vêtements avec les peaux de ces animaux. Ils sont tous sur un pied d'amitié avec les Rocky Mountains et font avec ceux-ci le même trafic que les Flat Heads. Ils forment une population très nombreuse dont chaque tribu porte un nom différent.[3] Les tribus

---

1. La description que Lewis & Clark font des arcs, des flèches et des carquois des Shoshones est d'accord avec ce que Larocque dit ici au sujet de ceux des Flat heads, à l'exception de ce qu'il ajoute au sujet des flèches empoisonnées. Je n'ai pu trouver la confirmation de ce fait nulle part. (Lewis & Clark, I, 151.)

2. L'élan ne se trouve pas à l'ouest des Rocky Mountains et il n'est pas fait mention qu'il se soit rencontré en Amérique nulle part aussi au sud, dans ces latitudes.

3. 'Les shoshones forment une petite tribu qui fait partie de la nation appelée Sauvages Snake, dénomination vague qui comprend à la fois les habitants des parties sud des Rocky Mountains et des plaines qui s'étendent de chaque côté.' Lewis & Clark, I, 445.

qui se trouvent le plus au sud ont des relations avec les blancs du Nouveau-Mexique qui leur fournissent d'épaisses couvertes rayées, des brides et des haches de guerre en échange de peaux de buffles et de cerfs, mais il est probable que ces articles ne leur arrivent qu'après avoir passé par deux ou trois mains et qu'eux-mêmes ne trafiquent pas directement avec les Espagnols. L'une de leurs tribus a été en partie détruite et le reste qui forme un groupe de douze tentes environ, vit avec les sauvages Rocky Mountain qui sont sur un pied de paix avec toute la nation et fournissent aux Snakes une sorte d'herbe sucrée enivrante qu'ils fument en guise de tabac. Ils se servent d'une pierre transparente pour fabriquer leurs pipes et échangent des arcs en corne et des chevaux contre des couteaux, du tabac, etc. Comme les Flat heads ils n'ont pas encore obtenu de fusils dans les échanges qu'ils font avec les Ererokas, mais ces derniers qui en ont beaucoup se proposent de leur en vendre quelques-uns cette année.[1]

Les quelques mots suivants qui font partie de leur langage indiquent évidemment que leur origine doit être tout à fait différente des sauvages Big Bellys et Rocky Mountain.

Un—*Shemits.*
Deux—*Wawk.*
Trois—*Pa its.*
Quatre—*Waw tsouts.*
Cinq—*Waw ni kith.*
Six—*waw watch.*
Sept—*tawt souts.*
Huit—*na waw tsouts.*
Neuf—*sheman doun.*
Dix—*Toshamb.*
Onze—*Shemits shemandow.*
Douze—*Wawk o mandon.*
Treize—*Past o mandow.*
Vingt—*Wawk on torhamb.*
Loin—*Mawnatow.*
Près—*Mush tits.*
Bon—*tsanti.*
Mauvais—*tish tsent.*
Je vous aime—*Mahaw makan.*
Venir—Keman.
Aller—*Mean.*
Courir—*Kech tan.*

1. Les Shoshones forment une famille qui possède une langue distincte. Les Snakes qui en faisaient partie formaient l'une des tribus du nord, tandis que les autres tribus s'étendaient au sud jusqu'au Mexique. Les Minnetarees et les Crows appartenaient à la famille des Sioux.

## Octobre 1805.[1]

A mon arrivée à la rivière *la Sourie* j'ai rencontré M. Pierre Rocheblave[2] devenu propriétaire et *Bourgeois* du département à la place de M. Chabilly transféré au département du fort Dauphin.[3] En compagnie de ce monsieur et de F. N. *Lamoth*,[4] j'ai passé un hiver très agréable durant lequel je n'ai eu à constater aucun fait remarquable. J'ai visité les tentes des sauvages deux fois durant cet hiver et j'ai employé le reste du temps à lire, car il y avait beaucoup de livres à cet endroit.[5] Lamoth est allé prendre charge du for *Appell*[6] à la place de Poitras[7] qui abandonnait son poste. Le 28 courant M. Rocheblave (très malade) quitta cette place pour se rendre à Kaministiquia.[8] M. Falcon étant aussi parti durant la même année,[9] il ne resta pas de commis à l'intérieur, à l'exception de ceux qui avaient fait ou faisaient leur apprentissage à la rivière Qu'Appelle et à la rivière la Sourie où je me trouvais moi-même

---

1. En imprimant le journal de Larocque, nous avons strictement suivi la méthode adoptée par l'auteur pour raconter les faits, car autrement il eut été plus à propos d'insérer ce qui suit à la fin du journal avant les "Remarques sur les sauvages Rocky Mountain." Comme il est dit à la fin du journal, Larocque est arrivé au fort de la rivière La Souris le 22 octobre 1805, après avoir accompli son voyage aux Rocky Mountains. Il va maintenant raconter brièvement les incidents de l'hiver 1805-06 et de l'été suivant.

2. Pierre Rastel de Rocheblave était l'un des pionniers de la compagnie du Nord-Ouest. Ils rejoignit la compagnie X. Y. en 1801, signa la convention conclue à Montréal le 5 novembre 1804 en vertu de laquelle il y eut fusion des deux compagnies et remplaça Chaboillez l'aîné au département de l'Assiniboine en 1805.

3. Situé aux environs du lac Dauphin, dans la région qui comprend aujourd'hui l'ouest du Manitoba.

4. A part la mention qui en faite par Larocque et l'incident désastreux décrit par McDonald de Garth dont il est question dans une note ultérieure, cet homme est très peu connu. McDonald dit qu'il appartenait à une famille respectable.

5. Ce passage remet sur le tapis la question intéressante de l'existence de bibliothèques dans les postes de trafic de l'Ouest, y compris la fameuse petite bibliothèque du fort Chipewyan sur les bords lointains du lac Athabaska et les autres bibliothèques dont il est fait mention au hasard dans les récits des traiteurs.

6. Fort de la rivière Qu'Appelle.

7. André Poitras qui avait charge du poste de la Compagnie du N. O. à l'embouchure de la Qu'Appelle durant l'hiver de 1804-05.

8. Ce voyage à Kaministiquia ou Kaministikwia, pour adopter l'épellation approuvée par le bureau géographique du Canada, ajoute quelque chose aux maigres renseignements relatifs aux relations de Pierre de Rocheblave avec les traiteurs de l'Ouest.

9. Pierre Falcon. Voir note antérieure. Il s'agit de l'année 1806.

avec deux autres de ces derniers. J'ai passé l'été de 1804 à cet endroit[1] et bien qu'il n'y eût des buffles qu'à une grande distance nous avons assez bien vécu et quant à la traite j'ai eu un grand avantage sur mes voisins les........[2] C'est le seul endroit où ils........[3] ont un établissement durant l'été sur la rivière Assiniboine, en sorte que M. Lamoth qui se trouve à la rivière Qu'Appelle n'a pas de concurrence. Comme j'avais très peu de travail à faire j'ai tenu des livres à double entrée suivant la méthode usitée aux postes, afin de ne pas l'oublier; c'est à cela et à la lecture que j'ai consacré mes loisirs. Messieurs Chaboilley, Chr. Henry et Hess McDowell sont venus me visiter durant l'été et sont partis pour le Missouri[4] d'où ils sont revenus avec des hommes qui avaient passé l'été à faire la traite à cet endroit.[5] Le dernier jour du mois d'août, il est arrivé un homme de Kamt[6] qui fait partie du département de la rivière Red; ce dernier n'était pas prêt à partir quand les autres se sont mis en route. A la fin de septembre, la brigade envoyée pour ce département arriva sous le commandement de

---

1. Fort Assiniboine sur le côté sud de l'Assiniboine, près de l'embouchure de la Souris. Il doit être question de 1806 au lieu de 1804, car autrement Larocque parlerait d'incidents qui auraient eu lieu deux ans auparavant. Il vient justement de raconter ce qui s'est passé durant l'hiver 1805-06 et au printemps de 1806, en sorte que l'été dont il vient de parler doit être celui de 1806.

2. Si la date 1804 est exacte, Larocque aurait eu alors pour voisine la compagnie de la baie d'Hudson ou la compagnie X. Y. ou bien les deux. Si la date 1806 est exacte, il doit être question de la compagnie de la baie d'Hudson. Harman dit dans son journal, à la date du 20 juin 1805: "Il y a ici trois établissements formés séparément par les compagnies du N. O., X. Y. et de la baie d'Hudson. Le Dr. Coues ajoutent d'autres renseignements au sujet de ces postes (Henry-Thompson, I, 298.) Comme la fusion de la compagnie du N. O. et de la compagnie X. Y. n'a eu lieu que le 5 novembre 1804 (Masson, II, 482 *et seq.*) c'est la compagnie de la baie d'Hudson avec laquelle Larocque a dû rivaliser en 1806 sur le terrain commercial.

3. Il est certainement question cette fois-ci de 1806 et de la compagnie de la baie d'Hudson.

4. Il y a de la confusion à ce sujet soit dans l'original ou dans la copie. L'expédition dont il est question n'est autre chose que la visite d'Alexander Henry aux Mandans. Ce dernier quitta le fort Assiniboine le 14 juillet 1806, et le parti se composait d'Alexander Henry, Charle J. B. Chaboillez, Allan McDonald, Toussaint Viandrie ou Vandry, Joseph Ducharme, Hugh MacEacan (McCracken) et d'un jeune sauvage, Pautchauconce, beau frère de Chaboillez. (Voir Henry-Thompson, I, 304).

5. Henry et son parti revinrent du Missouri le 9 août 1806. Charles McKenzie et James Caldwell qui l'accompagnèrent à son retour sont sans doute ceux dont Larocque fait mention.

6. Kaministikwia ou comme Larocque l'appelle généralement Kaministiquia ou Caministiquia.

Big Joh. McDowell[1] qui était le *bourgeois* durant la première année que j'ai passée dans cette région et venait alors de Montréal. M. Rocheblave ayant appris que son frère Noël venait de mourir à Caministiquia se rendit à cet endroit. M. Macdonell[2] me laissa le commandement du fort où je venais de passer l'été et me donna M. Lamoth pour commis. Ce jeune homme avait très bien fait à R........[3]. Il semble qu'en dépit de la fusion des deux compagnies[4] et de la résolution prise d'oublier tous les malentendus, les querelles, etc., auxquels la rivalité commerciale avait donné lieu, la compagnie du N. O. ne pouvait oublier la mort du vilain King[5] que ce M. Lamoth avait tué dans un cas de légitime défense dans le département de la Sassratcheoin ou fort des Prairies. M. A. N. McLeod[6] appartient à cette catégorie d'hommes qui ne croient jamais qu'une personne qu'ils ont grossièrement injuriée soit capable de pardonner, parce qu'ils ne savent eux-mêmes pardonner et qu'ils conservent de la haine, des mauvais desseins et le désir de nuire, à l'égard de cette personne qu'ils croient animée des mêmes sentiments envers eux. Ce M. McLeod et quelques autres usèrent de leur influence sur M. McDonell pour lui faire promettre de rendre la tâche de M. Lamoth aussi insupportable et désagréable que possible afin de le pousser à quitter la région, car la vue de

1. Dans la *Liste des Bourgeois*, etc., de Masson, sont inclus John MacDonnell, John McDonald (de Garth) et John Macdonald, tous *bourgeois* et associés de la compagnie, mais il n'y a pas de McDowell et ce nom ne se trouve nulle part dans les écrits des traiteurs de cette période. Probablement que le 'Big Joh. McDowell' de Larocque peut être considéré comme le *bourgeois* John MacDonnell.

2. Il s'agit évidemment de celui qui vient d'être désigné comme *bourgeois*, ce qui démontre clairement que 'McDowell' doit se lire 'McDonell.'

3. Probablement rivière Qu'Appelle.

4. Elle eut lieu le 5 nov. 1804, tel que déjà mentionné.

5. Dans ses réminiscences (Masson, II, 25-26) John McDonald de Garth décrit les incidents de la mort de King (James King est inclus dans la liste du département du fort des Prairies et des montagnes Rocheuses dans *Arrangements of Proprietors* de Roderick McKenzie, [Masson, I, 63] tué d'un coup de feu par LaMothe en 1801 près du *Fort de l'Isle* sur la Saskatchewan. Il existait évidemment de la haine entre les deux hommes et Lamothe prétendit n'avoir tiré que pour se défendre. Il semble difficile de justifier le cruel épithète de 'vilain' dont Larocque s'est servi. En tout cas, McDonald avait une excellente opinion de cet homme. Le procès de Lamothe fut instruit à Montréal et celui-ci fut acquitté ou comme McDonald le dit cyniquement il appartenait à une famille honorable et ne fut pas condamné.

6. Archibald Norman McLeod inscrit comme *bourgeois* sur la liste de Masson, 1804. Voir note de Coues, Henry-Thompson, I, 277. Il est possible que McLeod ait agi d'une manière vendicative à l'égard de La Mothe, mais il ne doit pas avoir été aussi méchant que Larocque le fait entendre, car Harmon et d'autres contemporains parlent de lui avec les plus grand éloges.

cet hom me qui leur rappelait leurs basses manœuvres à son égard, était pour eux un tourment. Pour exécuter ce complot et remplir sa promesse, M. McDonell n'accorda pas de commandement au jeune homme et ne lui confia aucune charge; en outre il ne voulait ni le voir ni lui parler et l'envoya passer l'hiver avec moi espérant qu'en agissant ainsi, il s'en débarrasserait. M. McDonell exprima quelques fois son chagrin de se voir obliger de traiter ainsi M. Lamoth; il savait que ce dernier ne l'avait pas mérité, mais il s'efforçait d'excuser sa conduite par la nécessité de suivre les instructions de ses coassociés et de remplir sa promesse. M. Lamoth supportait ce traitement avec une indignation qu'il s'efforçait de concentrer, mais sa bonne humeur habituelle ne s'en ressentait pas Il méprisait trop l'auteur de tout cela (qu'il croyait être M. McLeod) pour permettre à cette pensée d'occuper longtemps son esprit. J'ai trouvé que c'était un excellent compagnon et avec le temps il est devenu un ami. Il m'a rendu tous les services qu'il a pu et chaque fois il l'a fait volontairement, services que requéraient les affaires de la compagnie et qui consistaient souvent à entreprendre la tâche, aussi dangereuse que désagréable, de se rendre aux tentes des sauvages; et souvent il a fait le travail d'un simple engagé[1] pour se rendre utile à ceux qui le maltraitaient. Il m'est arrivé un fois de m'absenter durant vingt-deux jours du fort dont je lui ai confié la charge pendant mon absence, bien que je n'ignorasse pas que le *bourgeois* serait mécontent. A mon retour j'ai tout trouvé dans le meilleur ordre et je dois ajouter que j'ai contracté envers lui d'innombrables obligations et que nous avons passé ensemble un hiver agréable. J'avais à mon service un commis, un interprête, un guide qui remplissait aussi la charge d'interprête et neuf hommes.[2] Il y avait sur le côté opposé de la rivière[3] un établissement rival de la baie d'Hudson, dont le chef nommé Thomas Vincent avait vingt-trois hommes à son service

1. Ou *voyageur* à qui incombe tout le travail manuel de la traite.

2. A son arrivée au fort Assiniboine, le 12 juillet 1806, Alexander Henry dit: "M. F. A. Larocque a été chargé de la direction de ce poste durant l'été. Il y a ici 3 manœuvres, un interprête assiniboine, quarante femmes et des enfants qui meurent presque de faim. Il n'y a pas de buffles à présent dans cette région et ils ont épuisé la provision de pemmican qui avait été laissée à cet endroit le printemps dernier. Tout ici porte l'empreinte de la détresse et de la désolation." Le gai récit de Larocque contraste étrangement avec cette peinture.

3. Poste de Brandon établi en 1794, aux environs ou presque'en face de l'embouchure de la rivière La Souris.

et une grande quantité de marchandises. A l'automne nous avons conclu à l'égard des sauvages et de la traite à faire avec eux, un arrangement qui a été strictement observé d'un côté comme de l'autre et dont nous avons bénéficier mutuellement.[1] Mes profits ont été plus considérables que ceux de l'année dernière et plus élevés que ceux de mes voisins, mais comme je n'avais que quelques hommes sans compter vingt-deux femmes et leur famille à nourrir et que mes concurrents en comptaient vingt-deux, nous avons dû mes commis et moi faire un travail colossal. Les buffles qui étaient presque notre unique ressource se trouvaient à une grande distance et les hommes suffisaient à peine à fournir la subsistance à un si grand nombre de personne. En outre il nous fallait surveiller nos sauvages de même que les........[2] en sorte que nous étions constamment sur pied, mais nous avons réussi à surpasser l'attente de notre *bourgeois* qui croyait que nous ne pourrions pas dépasser le chiffre de cinquante ballots tandis que nous en avions cinquante-cinq.[3] J'ai écrit un journal exact de ce qui s'est passé tous les jours, j'ai tenu des livres régulièrement et sachant que je ne devais pas passer l'hiver suivant à cet endroit, j'ai laissé le tout avec des renseignements sur les sauvages, pour celui qui devait me remplacer.

Au mois de mai j'ai fait démolir la maison et les magasins qui n'étaient pas absolument nécessaires et je les ai fait transporter sur des radeaux à un endroit appelé fort Pine[4] (nom d'un vieux fort qui se trouvait là au temps de M. Robert Grant) situé à treize milles environ en aval, conformément aux instructions de Mr. J. McDonell qui avait résolu de construire un fort à cet endroit et de démolir celui où j'avais passé l'hiver. J'ai employé tous les hommes dont je pouvais me dispenser à la reconstruction des magasins et lorsque j'ai quitté cette place, tout avait été transporté au nouveau fort et mis à l'abri. Des lettres reçues de la famille

---

1. Comparer avec la version de Charles Mackenzie (Masson, I, 327).
2. Chevaux probablement.
3. John McDonnell dit qu'il arrivait tous les ans du poste situé près de la montagne à la Bosse, environ 60 ballots qui consistaient principalement en peaux de loups et de buffles.
4. John McDonnell inscrit dans son journal le 11 oct. 1793: "Arrivé au fort de la rivière *qui appelle*, que M. Robert Grant appela fort Espérance lorsqu'il le construisit" Masson, I, 294 et 271. Ce fort n'était pas le fort Pine dont parle Larocque, car ce dernier se trouvait sur le côté nord de l'Assiniboine à l'ouest de Pine Creek; il avait été construit en 1785, abandonné en 1794 et avait été appelé tour à tour fort des Epinettes au fort des Pins.

l'automne dernier, m'ont fait prendre la détermination de retourner à Kaministicoia ou des lettres que je devais recevoir à cet endroit, me décideraient peut-être de me rendre au Canada. Mr. McDonell désirait beaucoup me garder car le jeune homme qui restait dans l'intérieur ne possédait pas entièrement sa confiance et tout annonçait que l'été serait dur et désagréable, quelques hommes seulement devant rester là où il y avait beaucoup de travail à faire.

J'ai quitté le fort Pine le 3 juin en compagnie de M. Charles McKenzie et je suis embarqué avec M. McDonell pour me rendre à Kaministicoia, ayant la brigade avec nous. M. Lamothe avait été envoyé en avant depuis trois jours avec ordre de nous attendre au bas de la rivière Ouinipegue..[1] Nous avons rejoint M. Henry au confluent de la rivière *Red*[2] et M. Lamothe au lac *Ouinipiegue.* Nous sommes tous restés au fort de M. Wm. McBays[3] durant trois jours pour régler les comptes des hommes, décharger les bateaux et les canots et placer dans ces derniers ce qui devait être transporté à Kaministicoia et nous fûmes rejoints à cet endroit par plusieurs détachements de la rivière *English*[4] et du fort des Prairies. Je suis embarqué dans le même canot que M. Lamothe. M. McDonell nous a fourni en abondance pour notre voyage les meilleures provisions qu'il était possible de trouver dans cette région. Lui et l'autre *bourgeois* se sont embarqués dans

---

1. Ou rivière Winnipeg. *Bas de la Rivière* était un terme très usité au temps prospère de la traite. Le premier poste pour faire la traite ici fut le fort Maurepas de La Vérendrye, construit en 1734. Plusieurs autres furent ensuite érigés successivement au temps de la compagnie du Nord-Ouest et de la compagnie de la baie d'Hudson.

2. Où se trouve aujourd'hui la ville de Winnipeg. Voir la longue note de Coues (Henry-Thompson, I, 43-5) sur les divers postes de cet endroit, depuis l'époque de La Vérendrye jusqu'à celle de l'historique fort Garry.

3. Ce fort s'appelait *Fort au Bas de la Rivière* et il en est fait mention dans les récits d'Alexander Henry, le jeune, de Harmon et de David Thompson. Ce dernier l'appelait poste de Winnipeg mais en général on lui donnait le nom ci-dessus. On ne trouve pas le nom de McBay dans la *Liste des Bourgeois* de Masson ni ailleurs dans les travaux relatifs à la traite des fourrures. Evidemment ce doit être une erreur . Il est possible que Larocque ait mal compris le nom ou que celui-ci n'ait pas été copié correctement de son journal. Le nom de Wm. McKay est inscrit sur la liste comme bourgeois en 1804; celui-ci signa comme associé en fonctions durant l'hiver, l'arrangement conclu à Montréal le 5 nov. 1804. Il en est fait mention souvent dans les journaux de David Thompson et ce peut être de lui dont il est question. Il est possible aussi qu'il s'agisse de Wm. McCrea ou McRae inscrit sur la liste de Masson, comme commis du département du *Lac la Pluie* en 1804..

4. C'était l'un des plus importants départements de la compagnie du Nord-Ouest comme l'indiquent les nombreux commis, interprètes et voyageurs inscrits sur la liste de Masson, 1804. Rivière *English* était l'un des premiers noms donnés à la Churchill *by or for Joseph Frobisher* 1786, dit le Dr. Coues—

des canots bien équipés[1] et à demi-chargés; ils sont partis les premiers et sont arrivés à Kaministicoia bien avant nous. Au fort *lac La Pluie*[2] j'ai trouvé quelques lettres de M. McDonell à mon adresse dans lesquelles il m'autorisait à prendre à cet endroit tout ce qui était nécessaire pour rendre notre voyage agréable et facile, vu que ce fort renfermait toutes sortes de provisions.

J'ai laissé mon compagnon Lamothe à la Montagne,[3] dernier portage sur la route de Kaministicoia, où se trouvait un établissement temporaire. Lamothe reçut ordre de rester à cet endroit jusqu'à ce qu'un détachement de Montréal fut prêt à quitter Kaministicoia alors qu'on l'enverrait chercher. Ce fut la dernière humiliation que ce jeune homme eut à supporter de la part de ses patrons. Nous n'avons passé qu'une nuit en route et le matin suivant nous sommes tous arrivés au *Grand Portage Kaministicoia*, fort qui avait été érigé pour remplacer l'établissement du Grand Portage[4] situé dans les limites du territoire

---

1. Les associés de la compagnie du Nord-Ouest comme les principaux agents de la compagnie de la baie d'Hudson choisissaient des embarcations légères pour visiter les divers postes sous leur contrôle. Voir la note de Malcolm McLeod sur les *canots légers,* p. 41, de la *rivière Peace.*

2. Fort St.-Pierre construit par La Jemeraye pour La Verendrye en 1731, à l'endroit ou s'écoule le *Lac la Pluie.* Cependant un poste plus ancien avait été érigé dès 1688 par DeNoyon sur les bords de ce lac de même qu'un autre en 1717 par Zacharie Rebutel de la Noüe. Le poste de la compagnie du Nord-Ouest, station du *Lac la Pluie,* était situé sur la rive nord du lac un peu au-dessous de la chute Chaudière. Voir note de Coues, Henry-Thompson, I, 20 et *Tentatives infructueuses de pénétrer dans l'Ouest avant La Verendrye* du juge L. A. Prud'homme.

3. Il est fait mention du *Mountain portage* par David Thompson dans son voyage de Kaministiquia jusqu'à l'extrémité ouest du *Lac la Croix,* 1804, vol. VII des MSS de Thompson, mais d'après son récit et le dernier récit de S. J. Dawson, le *Lazy Portage* était le dernier avant d'arriver à Kaministiquia. Voir la longue description de la route de Kaministiquia du Dr. Coues, (Henry-Thompson, I, 217-218) et *Report on the Exploration of the Country between Lake Superior and the Red River Settlement,* de S. J. Dawson pour ce qui est de la route de Dawson qui sur un certaine longueur se confondait avec le route de Kaministiquia.

4. Cet endroit fut considéré comme très important par les Français et les Anglais durant toute la période qui marqua les évènements de la traite. En 1731 lorsque La Vérendrye se mit courageusement en route à la recherche de la mer de l'Ouest il envoya son neveu La Jemeraye au lac *La Pluie* de l'autre côté du Grand Portage, tandis qu'il passait lui-même l'hiver à Kaministikwia. Jonathan Carver visita le Grand Portage au mois de juillet 1767, et Alexander Henry, l'aîné, au mois de juin 1775. Le premier poste doit y avoir été établi vers la dernière époque mentionnée. En 1785, ce poste était bien établi et en 1797 un fort y fut érigé par la compagnie rivale X. Y. En 1803 la compagnie du N. O. transporta son établissement du Grand Portage à l'embouchure de la Kaministikwia où fut érigé ce qui fut plus tard appelé fort William. Voir la note de Coues, Henry-Thompson, I, 6-7. *Voyage,* etc., de Sir Alexander Mackenzie, (1801), XIVIII-LXII.

américain et dont les propriétaires pouvaient être requis par le gouvernement américain de payer des taxes et des droits d'importation. Or pour éviter cela, la compagnie du Nord-Ouest abandonna son établissement à cet endroit pour ériger des bâtiments plus considérables et dans un endroit plus avantageux, à l'entrée de la rivière appelée Kaministicoia par les sauvages, nom qui signifie rivière dont l'entrée est parsemée d'îles et d'anses.[1] La baie du lac Supérieur dans laquelle cette rivière se déverse[2] est de fait remplie de grandes et magnifiques îles de même que toute la côte nord du lac. Les vaisseaux qui naviguent sur ce lac peuvent venir charger et décharger[3] à la porte même du fort car la rivière est profonde. Avant la conquête, les Français. . . . . .avaient un fort et une station de commerce à ce même endroit.[4]

[Parti de Lachine] le 26 avril 1801 et arrivé au Grand Portage à la fin du mois de juin.[5] De là j'ai été envoyé au fort Charlotte[6]

---

1. L'abbé E. F. Petitot S.J., dit que Kaministi Kweya signifie rivièie large; l'on a donné à ce mot quelque part, la signification de Trois-Rivières. Ce nom sauvage a été épelé de toute façon. Le premier poste de trafic a été érigé ici par Dulhut vers 1678.

2. Baie *Thunder*.

3. Il fut un temps où la compagnie du N. O. avait plusieurs vaisseaux sur le lac Supérieur, qui transportaient les approvisionnements au fort William, principal endroit de ravitaillement des département de l'Ouest et rapportaient de là de riches cargaisons de fourrure à Michilimakinac où on les transbordait sur des canots qui faisaient le long trajet de cet endroit à Montréal. Dans un journal anonyme qui se trouve parmi les MSS de Masson dans la bibliothèque de l'univertté McGill, il est écrit en date du 3 juillet 1793: "Sommes arrêtés à la *Pointe aux Pins* (rive nord du lac Supérieur) deux lieues au-dessus du Sault. Nous avons trouvé là M. Nelson qui construit pour la compagnie du N. O. un vaisseau qui sera appelé *Otter* et employé sur le lac Supérieur. Il doit être lancé bientôt. . . . . .L'*Athabasca* qu'il va remplacer sur le lac, doit franchir les chutes de Sainte-Marie pour aller aider le *Beaver* à transporter les choses nécessaires de Détroit et de Makinac au Sault, lorsque celles-ci sont arrivées du nord. Une certaine quantité des fourrures de la compagnie sont expédiées par la voie des lacs mais la plus grande partie sont descendues par l'Ottawa dans les canots de Montréal." Le 2 août après avoir atteint le Grand Portage, il est dit dans le même journal: "Le vieux Bazil Ireland, le guide est arrivé avec deux canots de Montréal et nous a apporté l'agréable nouvelle que l'*Otter* était à la *Pointe aux Pins*. Un bateau bien monté fut envoyé de bonne heure le lendemain matin pour le remorquer dans le port, mais l'on constata avec surprise qu'il était rendu derrière la pointe à la Framboise après avoir passé devant le fort durant la nuit poussé par un vent du nord-ouest. Il était dix heures lorsqu'il jeta l'ancre après avoir été remorqué et s'être servi de ses voiles en même temps." Voir *Account of Lake Superior* de John Johnston, 1792-1807, dans Masson, II, 145-174.

4. Fort Gamanitigoya, Kaministigoya, etc. Voir les pièces de Prud'-homme déjà citées.

5. Cette dernière partie du récit a trait aux mouvements de Larocque depuis son départ de Montréal en 1801 jusqu'à l'époque de son voyage aux Rocky Mountains et elle ne se compose que de quelques fragments.

6. Situé à l'extrémité ouest du *Grand Portage*) sur la sivière *Pigeon* à une distance de neuf milles du poste appelé Grand Portage.

d'où je suis revenu. Quelque temps après j'ai été envoyé à la rivière English pour y passer l'hiver. De là j'ai été envoyé au Fort Des Prairies et à la rivière Red et j'ai dû passer le fort du lac La Pluie, la rivière Assiniboine, le fort de la rivière Sourie, la rivière Rapid et la rivière aux Bois Fort.[1]

1802 Compagnie X. Y.[2]

1803

1804

"1805. februar fort of Mt à la Bosse." A mon arrivée durant l'automne de 1804, j'ai trouvé un parti de quarante Américains sous les ordres de deux capitaines, Lewis & Clark envoyés par leur gouvernement pour explorer la partie supérieure du Missouri et les régions du N. O. jusqu'à l'océan Pacifique. Ils passèrent l'hiver à cet endroit et partirent le 28 mars 1805[3] pour poursuivre leurs explorations. Ils s'embarquèrent dans sept pirogues, car les bateaux qui avaient servi à les transporter jusqu'ici, avaient été renvoyés avec une collection de minéraux, de racines, de plantes, de carcasse et de peaux, choses qui à leur sens, devaient intéresser le monde lettré. Je leur ai proposé de les accompagner,[4] mais pour des raisons relatives à leur gouvernement, ils n'ont pas accepté ma proposition.

Le village des Mandans est situé sur le Missouri à 1009 milles au-dessus du confluent de cette rivière et du Mississipi, y compris les détours de la rivière, par latit. 47° 21′ 40″, et par 99° 24′ 45″ longit O. méridien de Greenwich, conformément aux observations de Lewis & Clark.[5]

---

1. Rivière *Rapid*, branche de l'Assiniboine apelée petite Saskatchewan. 'Rivière aux Bois Fort' est probablement une erreur; il doit s'agir de la rivière *aux Bosse Fort* ou rivière *Fort de la Bosse* comme Larocque l'appelle quelque part.

2. Quant à l'origine et à l'historique de la compagnie X. Y., voir *Remarkable History of the Hudson Bay Company* de George Bryce, chap. XVII.

3. Date exacte du départ, 7 avril 1805. Voir Lewis & Clark (éd-Hosmer) I, 189.

4. "M. Laroche, traiteur de la compagnie du Nord-Ouest, est venu nous visiter et a exprimé le désir de nous accompagner lors de notre exploration dans le Nord-Ouest mais nous avons pensé qu'il valait mieux ne pas l'emmener avec nous." Lewis & Clark, I, 168.

5. La latitude du fort Mandan, quartier d'hiver de Lewis & Clark, est d'après ceux-ci 47° 21′ 47″.

